

## Texte et carte de Marcus Agrippa: historiographie et données textuelles.

Quiconque compare la pauvreté de la documentation de première main concernant l'œuvre géographique d'Agrippa et le volume extraordinaire de la bibliographie qui lui a été consacrée, ne peut manquer d'être surpris par la disproportion flagrante entre les deux ensembles. La fortune historiographique d'Agrippa et de la carte qu'on lui prête se confond pratiquement avec le processus d'émergence, parmi les contemporains de Mommsen, de l'histoire romaine et de ses structures étatiques à l'époque de l'empire. Elle a suscité autant d'opinions et de querelles qu'il y a eu d'auteurs à s'exprimer sur ce sujet. La question d'Agrippa à ce ci de commun avec les comètes que son retour est cyclique et ne cesse d'animer les passions. Après avoir connu son paroxysme dans les années 1875-1880, puis entre 1906 et 1930, il a connu depuis la fin des années 1980 un net regain d'intérêt.

Elle est de ces questions sans cesse rouvertes, mais dont les termes, extrêmement répétitifs, sont biaisés par des postulats tenaces issus de près de deux siècles d'historiographie, qui ont fini par brouiller jusqu'à la documentation elle-même et introduit une confusion permanente entre les postulats et les certitudes. L'existence d'une carte d'Agrippa, d'une «mappemonde officielle de l'empire romain» dont serait issue l'essentiel de la production géo-cartographique de l'empire romain, jusqu'à Théodose, et au-delà jusqu'aux grandes mappemondes du XIII<sup>e</sup> s. est l'un de ces postulats. Il a connu un siècle et demi de monopole incontesté avant d'être brutalement remis en cause, à des degrés divers, au début des années 90 (ARNAUD 1991; BRODERSEN 1996). Vingt ans plus tôt, c'étaient les principes, objets, méthodes et postulats philologiques dont s'était nourrie la *Quellenforschung* de l'Histoire Naturelle de Plin, indissociable de la reconstruction intellectuelle de l'œuvre d'Agrippa, qui avaient été malmenés par la clairvoyante de Klaus Sallmann (SALLMANN 1971).

Longtemps, la charge de la preuve a été réservée aux opinions paradoxales. Aujourd'hui, il n'est plus d'apparente évidence ni d'argument d'autorité qui puisse prétendre valider une quelconque forme de postulat, et la charge de la preuve incombe autant aux tenants des douteuses certitudes héritées de la tradition historiographique, qu'à ceux qui entendent proposer d'Agrippa et de son œuvre géographique une vision renouvelée. Que cette vision doive être renouvelée au vu des connaissances nouvelles acquises sur la géographie antique et d'approches philologiques moins dépendantes des voies les plus traditionnelles, justement contestées, de la *Quellenforschung*, cela ne fait pas de doute. Dans quelles proportions, avec quelles nécessaires nuances et avec quelle vraisemblance et quelle marge d'incertitude pour les divers scénarios, c'est la question qui reste posée, étant entendu que l'on s'entend aujourd'hui sur l'existence d'une description (texte et/ou carte) de

la terre habitée, sur la nature de laquelle on ne s'accorde pas, mais qui comprenait de nombreuses données numériques, et qu'Agrippa considérait comme la première étape d'un projet visant à assurer la présentation au public de cette description, dans le portique qu'il devait construire sur le campus Agrippae, à Rome. Cette description y fut présentée après sa mort, survenue en 12 av. J.-C., de façon conforme à l'idée d'Agrippa, par la volonté d'Auguste, qui prit à sa charge l'achèvement du monument. Ici s'arrête le consensus et commencent les divergences.

Il y a ceci de prodigieux dans la construction historiographique de l'œuvre d'Agrippa qu'elle a réussi à imposer une image centrée sur une carte perdue, inconnaissable, dont l'existence même a été remise en cause depuis une quinzaine d'années (ARNAUD 1991, pp. 993-1297; BRODERSEN 1996, pp. 268-287), souvent au détriment de données textuelles qui, mêmes rares, ont l'immense mérite d'exister et d'autoriser à tout le moins une restitution de l'image possible du monde selon Agrippa (PHILIPPI 1880 Taf. III; BERTHELOT 1933, p. 11; SALLMANN 1971, p. 208; MOYNIHAN 1986, p. 162, fig. 6; HÄNGER 2007 taf. 10). La carte perdue d'Agrippa autorisait tous les possibles, et a permis tous les fantasmes, au point qu'il est devenu difficile de lire les fragments, recomposés à l'envi pour fonder les postulats de l'historiographie, sans admettre d'abord les postulats diversement fondés, imposés par une longue et très érudite tradition, à laquelle on serait tenté d'appliquer parfois ce mot de K. Sallmann (1971, p. 255 et note 51) sur certaines constructions intellectuelles de G. Klotz (1906, p. 109; 1931a, p. 444), considérées par lui «érudites, mais erronées» («spitzfindig, aber unzutreffends»), et assurément, à tout le moins, plus brillantes que convaincantes.

## 1. HISTORIOGRAPHIE

Il y a 170 ans, la publication par V. Frandsen d'une biographie d'Agrippa attirait l'attention de l'érudition sur la personnalité d'Agrippa (FRANDSEN 1836). Elle ouvrait la voie à une longue série de recherches. L'intérêt pour la géographie antique venait d'être stimulée par les travaux de Mannert, qui avait publié à deux reprises la Table de Peutinger (Mannert 1793; Mannert 1824) et avait achevé en 1823 la publication de sa *Geographie der Griechen und Römer* (Mannert 1799-1823), et l'intérêt pour l'appareil d'État était croissant dans la Prusse naissante des ruines de l'empire de Napoléon. Dans le premier tome de cet ouvrage, en 1799, Mannert n'avait accordé à Agrippa que deux demi-pages (t. I, 1799, pp. 123-124), mais déjà, il posait en principe qu'Agrippa était l'auteur d'une carte dont l'aspect était vraisemblablement proche de celui de la Table de Peutinger, et peut-être de cartes régionales, et que Pline dépendait d'un texte, les *Commentarii*, qu'il supposait avoir été déposés dans les archives publiques. En 1824, il revenait sur le sujet et posait en principe l'idée, promise à un long avenir (MANNERT 1824, p. 6; FRANDSEN 1836; RITSCHL 1842; PALLU DE LESSERT 1909, p. 226; KUBITSCHKEK 1919a; WEBER 1976), de l'idée d'une double tradition de l'œuvre d'Agrippa, l'une tenue secrète pour les besoins de l'État, qui l'avaient motivée, et l'autre rendue publique, qui avait notamment abouti à la *Tabula Peutingeriana*.

Bientôt, Frandsen, reprenant l'essentiel des conclusions de Mannert attirait à son tour l'attention sur l'importance qu'il convenait à accorder à la carte d'Agrippa, et liait étroitement la personnalité politique d'Agrippa et son œuvre géographique. D'emblée, les lignes directrices de l'historiographie du sujet étaient tracées pour plus d'un siècle et demi : Le géographe et l'homme d'État étaient indissociables dans ce projet. Agrippa avait élaboré des *Commentarii* sur la base desquels il avait construit une mappemonde officielle de l'empire romain qui était un outil de maîtrise intellectuelle de l'espace par l'état et un outil d'administration qui aurait exercé une influence considérable. Cette carte aurait été secrète, mais aurait connu une seconde version affichée dans la porticus *Vipsania* et aurait été le modèle de la Table de Peutinger. Quinze ans plus tard, Mommsen restait en grande partie de ces avis et faisait dépendre d'Agrippa une grande partie de la géographie ultérieure (MOMMSEN 1851, pp. 101-103) et voyait dans la carte d'Agrippa une carte itinéraire préfigurant la

Table de Peutinger.

En 1842, F. Ritschl (RITSCHL 1842), suivant la tradition tardo-antique et médiévale, établissait un lien entre l'œuvre géographique d'Agrippa et une mesure du monde ordonnée par Auguste (NICOLET & GAUTIER-DALCHÉ 1987) mentionnée dans deux *Cosmographies* dérivées des *Excerpta eius Sphaerae uel continentia* de Julius Honorius (RIESE 1878, pp. 24-55): la *Cosmographia Iulii Caesaris* (ID., pp. 21-23 et 24-55 B) et la *Cosmographia Aethici*. Pour la première fois un lien structurel, qui laissait du reste Riese extrêmement sceptique (1878, p. X sq.) était établi entre l'ars *Gromaticæ*, la cartographie, les itinéraires et cette mesure du monde, pour faire de l'œuvre géographique d'Agrippa à la fois un élément et la clé de voûte d'un vaste projet d'archivage de l'empire, initié par Auguste et constitutif du nouvel état des choses. L'image d'une grande entreprise cohérente d'inventaire du monde a constitué la base historique de l'historiographie du sujet et conserve aujourd'hui de forts partisans (NICOLET 1988b). La part du fantasme médiéval (BIRKHOLZ 2004), ainsi que de la référence au recensement contemporain de la naissance du Christ, dans des informations dont aucune ne trouve le moindre appui dans les sources antérieures à l'Antiquité tardive et chrétienne n'a sans doute pas toujours été suffisamment mesurée, mais elle a constitué un trait dominant de l'historiographie. Ritschl plaçait ainsi la carte d'Agrippa au centre du dispositif public et administratif augustéen, mais aussi au centre de la production cartographique romaine, dont elle devenait le paradigme. Cette conviction permettait notamment de rapporter à la carte d'Agrippa – comme on continue régulièrement à la faire – la carte décrite par Eumène, et notamment les spatia et interualla perçues comme des mesures et des distances, qui établissaient un pont avec la Table de Peutinger. En se fondant ainsi sur l'ensemble des sources relatives à la cartographie romaine – y compris lorsqu'elles étaient en fait antérieures à la mort d'Agrippa, comme Properce – le postulat donnait l'illusion de se démontrer lui-même. Pour justifier le décalage entre une telle notoriété et la chappe de silence qui s'attache à la production géographique d'Agrippa dans la tradition ultérieure, il fallait avoir recours à l'enfermement du trésor agrippéen au plus profond du sanctuaire des archives impériales, comme s'il s'agissait là de l'arme ultime et de la condition du pouvoir impérial.

Neuf ans plus tard, Christian Petersen (PETERSEN 1849 [1853]; PETERSEN 1850 [1854]) consacrait dans la foulée la première importante monographie consacrée à Agrippa, publiée en quatre volets en 1849 et 1850 et centrée sur cette idée de lien structurel de cette carte et d'une pratique nouvelle de l'espace fondatrice de l'empire. Il ajoutait alors aux passages nommément attribués à Agrippa par Pline un auteur anonyme cité par Strabon comme « le Chorographe » et son ouvrage comme la *Chorographia*. Agrippa se trouvait ainsi enrichi de données numériques qui l'apparentaient aux itinéraires (PETERSEN 1849, pp. 402-403).

Peu après, sur ces bases, K. Müllenhoff (MÜLLENHOFF 1856), mettait au premier plan de la scène une *Chorographie* d'Auguste, tirée de Dicuil et d'un opuscule cité par celui-ci comme *liber de mensura orbis*, plus connu depuis Schweder (SCHWEDER 1876) sous le nom de *Divisio orbis terrarum*. Il s'ouvrait par ces mots : *Orbis terrarum diuiditur tribus nominibus: Europa, Asia, Libya uel Africa. Quem diuus Augustus primus onium per chorographiam ostendit et s'achevait par une épigramme rédigée par des cartographes agissant sur l'ordre de Théodose, où l'érudition moderne a reconnu la dédicace d'une carte rédigée pour l'Université de Constantinople sous le règne de Théodose II (WOLSKA-CONUS 1973). Müllenhoff donnait par ailleurs la première édition d'un opuscule jumeau. Müllenhoff reconnaissait dans ces deux opuscules une tradition issue directement de la carte d'Agrippa (i.e. la *Chorographia Augusti*) sans passer par le canal de Pline. Le socle historiographique et documentaire de la question d'Agrippa était désormais bien établi pour de nombreuses années. Agrippa s'était livré à cet exercice dans le cadre d'un vaste programme conduit par Auguste visant à s'assurer la maîtrise d'un outil performant de gestion de l'espace, issu d'une mesure effective des territoires, incluant une statistique d'empire et synthétisé dans une carte.<sup>1</sup> Il s'était transmis par deux canaux: la carte de la porticus Vipsania, achevée par Auguste, et pour cette raison associée à son nom d'un côté, dont dérivait les opuscules tardifs, les *Commentarii* d'Agrippa*

de l'autre, connus du seul Pline. Cette dualité pouvait recouvrir deux réalités: un document secret à l'instar d'une arme auquel Pline aurait eu accès du fait de son statut particulier au sein de l'appareil d'Etat, et un document public, affranchi du secret d'Etat, et affiché dans la porticus Vipsania. On remarque à quel point les fragments d'Agrippa étaient jusqu'à ce point peu sollicités.

Après vingt ans de veille paisible, la question d'Agrippa allait brutalement se réveiller et s'enflammer, alimentant querelle et polémique, publications et contre-publications pendant plus de trente ans, au point d'alimenter directement ou indirectement l'essentiel de la collection des *Quellen und Forschungen zur alte Geschichte und Geographie*. Ce furent la philologie et la *Quellenforschung* qui allaient rappeler une nouvelle fois des ténèbres les Mânes de Marcus Agrippa. Ce n'est pas tant Agrippa en lui-même que la question des sources de Pline qui fut à l'origine de ce regain d'intérêt. Trois contributions de Detlev Detlefsen consacrées aux provinces ibériques chez Pline, publiées entre 1870 et 1876 (DETLEFSEN 1870; DETLEFSEN 1872; DETLEFSEN 1876) le conduisaient à une longue série de publications, qui durant quarante ans allaient être consacrées à des degrés divers à Agrippa (DETLEFSEN 1877; 1883; 1884; 1885; 1886b; 1886a; 1901; 1906; 1908b; 1908a; 1909) elle a débuté avec un article faisant la synthèse des réflexions engagées à partir de la péninsule ibérique (DETLEFSEN 1877) et a culminé par une monographie (DETLEFSEN 1906) qui constituait en partie une réponse aux critiques formulées quelques années plus tôt par Klotz à son encontre (KLOTZ 1906, pp. 13 sq). L'auteur y fondait sur une publication élargie des fragments la conviction, qui s'était peu à peu imposée à lui, que Pline dépendait principalement de Varron et d'Agrippa, et que toutes les données d'Agrippa, sans exception, provenaient d'une carte (Detlefsen 1906) en rapport étroit avec des préoccupations étatiques.

Detlefsen est assez caractéristique d'une période qui, jusqu'à l'ultime publication des fragments par Klotz (KLOTZ 1931a; 1931b) a été entièrement dominée par la *Quellenforschung*, qui s'est concentrée autour de quelques questions très répétitives: la source commune à Pline et à Mela est-elle la «Chorographie d'Auguste»? Quelle est la place respective d'Agrippa et de Varron parmi les sources de Pline? En quoi Auguste a-t-il été une source de Pline? Quels sont les fragments effectivement attribuables à Agrippa? Quel est le rapport entre Auguste et Agrippa dans l'entreprise citée par Pline? Quel était enfin le rapport entre le texte et la carte d'Agrippa?

Elle a donné lieu à une littérature considérable, notamment six éditions des fragments, dont quatre entre 1872 et 1878 (MOTTE 1872; PARTSCH 1875; PHILIPPI 1876; SCHWEDER 1876; RIESE 1878; DETLEFSEN 1906; KLOTZ 1931b), pour un nombre de fragments qui varie de 31 à 66 selon les auteurs. Motte et Philippi en excluaient encore les fragments du chorographe. La question d'Auguste, de la nature de sa contribution à la géographie, et de ses rapports avec Agrippa a été au centre des débats. Avec une constance dignes d'éloges, et en dépit du feu roulant de critiques dont il était l'objet, E. Schweder, faisait de la Chorographie d'Auguste tirée de la porticus Vipsania telle qu'imaginée par Müllenhoff (MÜLLENHOFF 1856; 1892b), une source commune de Pline et de Mela (SCHWEDER 1876; 1878; 1879; 1883; 1888; 1892; 1895; 1897). G. Oehmichen (OEHMICHEN 1873; 1880) voyait au contraire la main de Varron derrière la source commune à Mela et à Pline. Tous deux furent l'objet de vives critiques de la part de Klotz (KLOTZ 1906), qui datait la source commune de Pline et de Mela d'une date postérieure à 46 de notre ère en se fondant sur la date de la naissance de l'île volcanique de Thia (KLOTZ 1908).

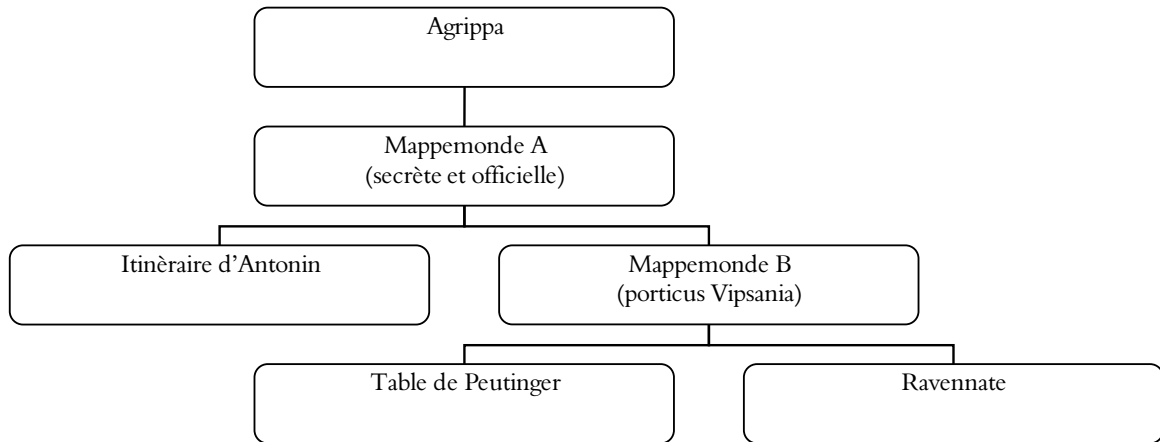
Cette génération d'auteurs est celle qui a le plus insisté sur les rapports entre l'œuvre d'Agrippa et la refonte de l'Etat et de ses outils gestionnaires par Auguste. C'est en particulier l'époque où l'on s'intéresse de près à la *Reichsstatistik*, c'est-à-dire à l'ensemble des outils créés par l'Etat en vue de sa gestion, empruntés à des degrés divers par Pline et Agrippa, et avec lesquels Agrippa et l'inévitable Chorographie d'Agrippa pouvaient finir par se confondre (SALLMANN 1971, pp. 95-107). On s'est d'abord intéressé à la *Discriptio* (ou *descriptio*) *Italiae totius in Regiones XI* (Pline, HN 3.46), dont on n'a jamais pu établir de façon définitive la nature exacte (texte descriptif, document administratif). A terme, c'est l'ensemble des documents administratifs et leur liens avec Auguste

qui a été l'objet d'une étude critique (CUNTZ 1888; CUNTZ 1890). Elle a notamment permis la découverte d'un type de document identifié (CUNTZ 1888; DETLEFSEN 1908a; CHRISTOL 1994) – à notre sens de façon discutable – avec les *formulae prouinciarum*.<sup>2</sup> Pline se fonde largement dans ses descriptions régionales sur ces documents, qui se présentaient sous forme de listes alphabétiques de cités, classées au sein de chaque convent juridique – lorsque cette institution existait – , en fonction de leur appartenance aux catégories de la hiérarchie juridique des cités. On sait depuis longtemps ( DETLEFSEN 1908a) que les listes de Pline remontent à l'époque augustéenne : à l'époque où écrit Pline, la Bétique ne comptait plus quatre conventus juridiques, mais sept... Pline a utilisé pour tout l'empire ce type de document dans leur version de l'époque augustéenne, non datée. Le *breviarium totius mundi* d'Auguste a été également sollicité (JULLIAN 1883). De cet ensemble de considérations, l'idée majeure qui se dégageait était celle d'une solidarité absolue entre l'entreprise d'Agrippa et ces outils de l'administration au point de les confondre en un seul projet fusionnel et cohérent de maîtrise centralisée de l'espace au profit de l'appareil d'État, une hypothèse qui conserve aujourd'hui tout son lustre (NICOLET 1988).

La vieille idée de la carte secrète rédigée au service de l'État et utilisée dans une version publique épurée pour servir sa propagande, retrouvait assez naturellement dans ce contexte, avec des nuances variables, une nouvelle jeunesse, dans un contexte dominé par la transposition des usages de la cartographie propres à l'exacerbation des nationalismes français et prussien entre les deux conflits de 1870 et de 1914. Elle aboutissait assez naturellement à revaloriser le rôle des itinéraires, dont Pinder et Parthey, puis O. Cuntz, avaient tour à tour assuré la publication. Partsch (1875), suivi par Riese (1978, p. XIV), Delefsen (1906) et Klotz (1931 a et B), en faisait une source essentielle d'Agrippa. K. Müllenhoff (MÜLLENHOFF 1875; 1892a) érigeait ainsi la carte d'Agrippa en paradigme absolu de la cartographie romaine, et la rapprochait naturellement de la seule carte de l'empire connue, tandis que D. Detlefsen imaginait des copies de la carte d'Agrippa dans toutes les villes de l'empire, refusant ainsi à la cartographie impériale une diversité qui en fut probablement constitutive. La carte d'Agrippa était devenue «la mappemonde officielle de l'empire romain». Hans Gross résumait bien cette position ambiante lorsqu'il écrivait: «dass diese Karte die Grundlage für alle kartographischen Darstellungen der Folgezeit blieb, ist eine sehr wahrscheinliche Annahme» (GROSS 1913, p. 87). A l'extrême, cette position a abouti à la taxinomie caricaturale de Stahl (STAHL 1955), opposant une carte grecque, une carte romaine et une carte médiévale, toutes supposées incarner de façon paradigmatique le génie d'un peuple.

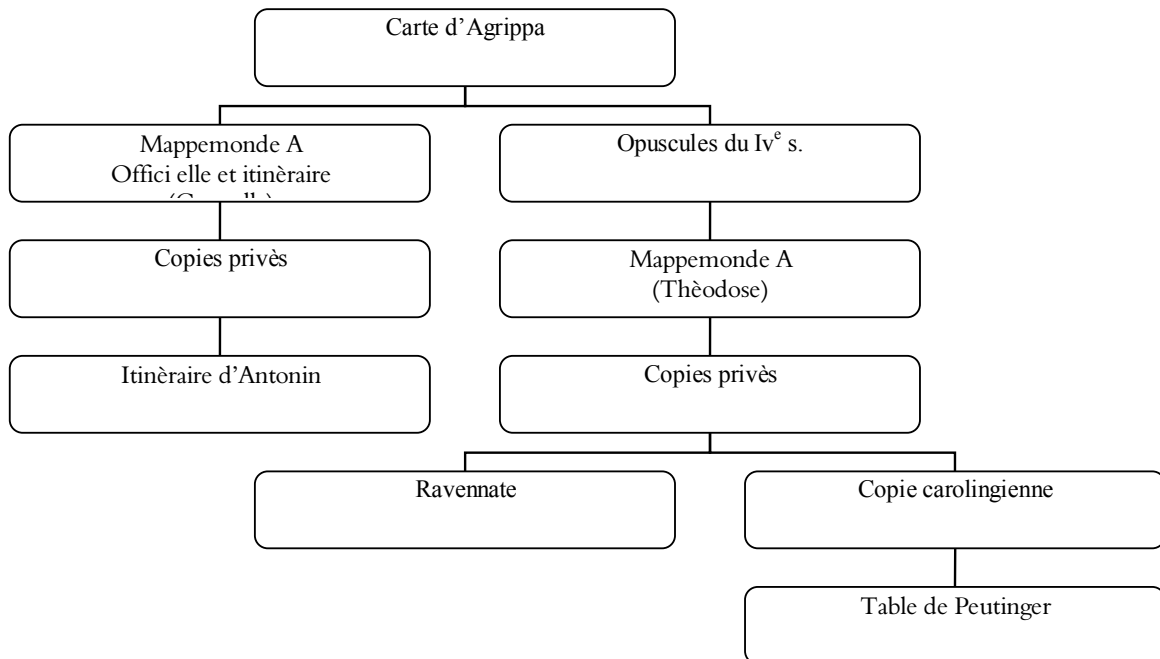
L'érudition remettait ainsi à l'honneur le lien entre la carte d'Agrippa et la Table de Peutinger (SCHWEDER 1893; SCHWEDER 1903; GROSS 1913), en dépit de quelques rares et éphémères opinions contraires (PHILIPPI 1876, p. 16; RIESE 1878, p. XV). Les plus circonstanciés et les plus prudents évoquaient naturellement une évolution, qui comprend selon les auteurs tous les degrés imaginables, entre le modèle agrippéen et la Table de Peutinger, mais sans se démettre du principe d'une dépendance. Cette perspective s'est rapidement étendue à l'ensemble des itinéraires, que Kubitschek (KUBITSCHKEK 1919a; KUBITSCHKEK 1919b) a intégré à un stemma qui fait état des deux versions, secrète et publique de la Table de Peutinger:

Le Stemma de Kubitschek



Dans son édition de la Table de Peutinger, E. Weber élargit le stemma de Kubitschek sans le remettre en cause (WEBER 1976):

Le Stemma proposé par E. Weber



Ces thèses continuent à connaître un réel succès: l'idée que la forme de la Table de Peutinger était l'héritière de celle d'Agrippa au prétexte que cette dernière devait cet aspect à son inscription dans un portique (Trousset 1993) s'inscrit dans cette postérité; la dépendance de l'itinéraire d'Antonin à l'égard d'une carte, que contredisent tous les doublons contradictoires d'itinéraires que l'on y trouve, reste posée en principe (Calzolari 1996), sans argumentaire; enfin, contre les avis exposés dans les notices plus circonstanciées de F. Prontera et P. Gautier-Dalché qui accompagnent la récente réédition de la copie de Miller (Prontera 2003), la notice introductive pose une fois encore en principe la filiation directe entre la carte d'Agrippa et la Table de Peutinger. Il n'est évidemment interdit à personne de le penser: qu'on le démontre ou que l'on affiche seulement qu'il

s'agit d'un acte de foi. Il n'y aurait rien de scandaleux à cela. Dans un dossier aussi fragmentaire que celui d'Agrippa, il y a plus d'actes de foi que de certitudes, et aucun des partis en présence n'en a l'apanage. L'essentiel est d'en rester conscient, ce qui n'est pas simple dans un contexte où les convictions sont d'autant plus ancrées qu'elles sont moins fondées et donc plus intimes.

A la veille du second conflit mondial, en 1909, alors que la querelle d'Agrippa commençait à s'éteindre faute de combattants, et plus de vingt ans avant la publication des fragments d'Agrippa par Klotz, Ch. Pallu de Lessert (PALLU DE LESSERT 1909, pp. 221-222) se livrait à un inventaire des thèses en présence qui garde toute sa validité dans la mesure où, même en l'absence de l'édition des fragments, l'essentiel des thèses de Klotz était déjà publié. Il dressait à cette occasion la liste des questions ouvertes sur lesquelles l'érudition n'était pas parvenue à un consensus. Nous allons les citer littéralement:

- Qu'était la carte d'Agrippa, que contenait-elle? Pouvons-nous la reconnaître dans les documents postérieurs?

- Que désignent les *Commentarii* qui, aux dires de Pline, furent laissés par Agrippa? Est-on en présence d'un ouvrage proprement dit et dans ce cas, peut-on en retrouver la trace? S'agit-il d'un ensemble de documents rassemblés dans un but politique et destinés à rester enfermés dans les archives de l'Empire? Pline n'a-t-il fait allusion qu'à de simples notes écrites, à des desins d'après lesquels la carte du portique devait être établie?

- Quel fut l'apport d'Auguste à l'œuvre entreprise, tout le monde le reconnaît, par Agrippa?

Un siècle plus tard, alors qu'Agrippa connaît depuis une vingtaine d'années un regain d'intérêt particulièrement sensible, le bilan tiré par Pallu de Lessert garde une actualité terrifiante. Si l'on excepte la mise en cause de la carte elle-même, les questions de base restent inchangées. Les «éléments parasitaires» qui selon le même Pallu de Lessert avaient «obscurci le débat» sont même toujours d'actualité. Agrippa continue d'opposer, dans des termes à peine renouvelés, les partisans d'un texte et celui d'une carte, les partisans du document officiel issu de l'appareil d'Etat à ceux d'un travail plus conventionnel. Seules les thèses de Schnabel (SCHNABEL 1935), spécialiste de Ptolémée égaré dans Agrippa en qui il reconnaissait un tenant de la géographie astronomique grecque n'ont pas reçu d'écho particulier, sans doute à juste titre.

L'historiographie nous laisse également un dossier qui reste totalement dépendant de méthodes dont les limites, les errements et les excès sont aujourd'hui connus, et qui a maintenu en l'état toute une série de postulats alors même que leurs fondements ont été sapés parfois depuis plus d'un siècle. Ils se caractérisent comme une superposition vertigineuse d'hypothèses concaténées qui devrait appeler par nature à la prudence, alors que le poids de la tradition leur a donné le statut de vérités, quand ce n'est pas celui de dogmes.

Dans ce, il apparaît essentiel de retourner vers des textes parfois réécrits par l'érudition pour conforter ses postulats, et de le faire en les affranchissant du carcan méthodologique dans lequel les a enfermés la *Quellenforschung*, et qu'a suffisamment stigmatisé K. Sallmann pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'étendre sur ces questions. Le risque de détruire plus que de construire n'est pas nul; à tout le moins pourra-t-on espérer esquisser les grandes lignes d'une œuvre et en proposer une lecture plus avare en hypothèses, en laissant à d'autres les grands débats historiographiques relatifs à son interprétation...

## 2. SOURCES DOCUMENTAIRES

### *Pline et Agrippa*

Pline est le seul auteur ancien qui ait nommément cité Agrippa, et peut-être le seul auteur ancien parvenu jusqu'à nous qui en ait eu une connaissance directe. Le nom du gendre d'Auguste

apparaît dans trente passages des livres III à VI<sup>3</sup> non comme celui d'un homme politique, mais comme celui de l'auteur d'une description du monde dont la nature est problématique et sera examinée plus loin. On sait également que Pline a emprunté à Agrippa, sans le nommer, plusieurs autres informations, et que les emprunts à Agrippa, le plus souvent indémontrables, ont sans aucun doute été assez nombreux. Il est difficile dans ces conditions d'aborder les fragments d'Agrippa sans une réflexion préalable sur la façon dont celui qui nous les a transmis a assuré cette transmission, et a ainsi façonné l'image qu'il nous a léguée de son oeuvre.

La façon dont Pline cite Agrippa est un point peu abordé par l'érudition (SALLMANN 1971, p. 105), et c'est bien regrettable, car elle est assez révélatrice de ses intentions. Ce n'est assurément pas le fruit du hasard, qu'il soit, et de loin, l'auteur le plus cité par l'encyclopédiste dans les livres 2 à 6. Ceci procède à l'évidence d'un choix qui a conduit Pline à faire de la cosmologie l'affaire des Grecs, et de la chorographie celle des Romains. Agrippa se trouve ainsi totalement absent du livre II, y compris dans l'inventaire des sources du livre I. Si en revanche, l'on ajoute à Agrippa Caton, Varron, Nepos, polygraphe, mais *gravis auctor*, ou encore Juba II, d'expression grecque, mais cautionné par l'empereur au même titre qu'Agrippa, montre la nette domination de la documentation romaine.

Un regard plus attentif montre que les grandes gloires de la pensée grecque, d'Homère, présent en bonne place, jusqu'à Artémidore, apparaissent surtout dans le débat doxographique, de façon assez conventionnelle. En revanche, les personnages grecs ayant eu un statut officiel sont régulièrement sollicités avec la caution de leur titre pour donner autorité à leur témoignage, comme Alexandre le Grand (HN V. 65), Timosthène (HN, VI. 183) ou Epiphane (HN VI. 147). Pline, suivant sans doute l'exemple d'Agrippa – du moins si l'on en juge par sa taxinomie des degrés de certitude de la connaissance –, a validé contre l'autorité de la tradition et du calcul celle du politique et de l'expérience (ARNAUD 2007), introduisant ici une rupture sensible par rapport à la tradition hellénistique.

La désignation d'Agrippa est très révélatrice du sens que Pline attribue à ses citations explicites. Ses deux premières apparitions l'associent à sa formule onomastique d'usage: il est alors Marcus Agrippa, et à ce titre beaucoup plus qu'une simple référence bibliographique. À l'instar de Marcus Varron ou Cornelius Nepos, c'est le citoyen romain qui est ainsi désigné. C'est aussi le co-régent de l'empire, inhumé aux côtés de l'empereur dans son Mausolée, et dont le nom était consigné dans les Fastes et inscrit au fronton de monuments majeurs de la Ville Eternelle. C'est avec le nom de Marcus Agrippa que débute la mesure du monde à l'extrême Occident (HN 3. 8 = 37 K. = 2 R. ; HN 3. 16 = 4 K. = 3 R.) . Il devient toutefois rapidement Agrippa au fur et à mesure que l'homme devient une source usuelle. Sa formule onomastique officielle ne se retrouve qu'à deux reprises: dans l'évocation de la porticus Vipsania, sans doute à partir de la dédicace du monument, et à la fin du livre VI, dans un passage qui précède une possible, mais discutée, allusion à la porticus Vipsania, mais surtout dans le passage (HN VI. 137 = 33 R.) qui évoque, en en donnant les misérables mesures, le territoire idéologiquement le plus sensible du monde connu: Media, Parthia, Persis... L'empire rival, désormais soumis, est réduit à l'équivalent spatial d'une province, mesurée *ex sententia M. Agrippae*.

Pline a choisi de placer sa chorographie sous le sceau de Rome, et c'est avec la mesure par Agrippa (HN VI 209 = 37 R.) des trois continents, qui fait écho aux premières lignes du livre III de l'Histoire Naturelle, que Pline clôt sa présentation des connaissances chorographiques. Ici s'arrêtait l'apport de Rome. Là commence celui de la Grèce, que l'encyclopédiste avait négligé depuis le livre II. Il passe en effet alors à la présentation d'une *Graecae inuentionis scientia*: la théorie des climats. Or, pour introduire ce savoir issu du génie grec, Pline (HN VI 211) utilise à dessein l'expression *ut nil desit in orbi spectando*: «afin que rien ne manque à notre tableau de la terre», c'est-à-dire la même expression qu'il avait utilisée (HN 3.17) pour caractériser le projet d'Agrippa *cum orbem orbi spectandum propositurus esset*. C'est bien sous l'égide d'Agrippa que Pline a choisi de placer la description chorographique du monde qu'il nous offre dans les livres



III à VI. Il lui oppose régulièrement, pour mieux les écarter, les plus grands noms de la géographie grecque. Nous sommes à ce titre en droit de penser qu'il lui a emprunté très sensiblement plus qu'il a bien voulu nous le laisser entendre, ce qui n'avait échappé ni à Detlefsen, ni à Klotz. Tout le problème est de mesurer l'ampleur de ces emprunts et celle de la touche personnelle que Pline n'a pas manqué de leur apporter.

L'utilisation d'Agrippa répond chez lui à un dessein précis : montrer, selon une opinion partagée quelques années plus tard par Strabon dans sa récusation de certaines sources (notamment Pythéas et Eudoxe), que la construction de l'image du monde n'a de crédibilité que si les données sur les quelles elle repose proviennent de témoins dignes de foi, c'est-à-dire de gens doués de discernement et de culture, mais surtout de *diligentia*, comme Agrippa, de *grauitas*, comme Nepos, toutes qualités qui fondent leur *auctoritas*, et en un mot d'un statut social et civil susceptible de les garantir. Ces témoins étaient d'autant plus dignes de foi que leur témoignage était validé du sceau de l'Etat, voire, dans le cas d'Agrippa, ou encore de Denys de Charax ou de Juba II, par l'autorité sans appel du divin Auguste (ARNAUD 2007).

Ces qualités individuelles étaient la garantie que leurs détenteurs n'étaient pas des menteurs, et pouvaient fonder sur l'honnêteté du témoignage les degrés de la certitude et les garanties nécessaires de toute historia contre les démons du mensonge ou de la fabula. La façon dont Polybe, cautionné par Scipion, et apparemment cité par Agrippa, et Agrippa lui-même (HN V. 9-10 = 25 R.) sont opposés aux fables de Hannon (HN V. 8) et à la tradition du *fabulosissimum Atlantem* (HN V.5) illustre assez cette position de principe.<sup>4</sup> L'idée sous-jacente, que l'on retrouve également dans les *Prolégomènes* de Strabon, est évidemment que cet apport qualitatif est d'abord lié à l'expansion militaire, qui a apporté des connaissances là où les Grecs ne connaissaient que fable et supputation. La synthèse des qualités de l'*homo Romanus* et de l'apport de l'Etat vainqueur à la connaissance s'opérait idéalement en la figure d'Agrippa, capable d'établir et de rendre explicite les limites du connu, du calculé et du crédible. La mesure était une preuve de la maîtrise et le contraire de la fantaisie. La valorisation, tardive au demeurant, d'Agrippa s'inscrit sans doute dans le double contexte de la revalorisation de l'héritage augustéen par Vespasien, et de la possibilité qu'elle offrait à l'occasion de montrer l'apport spécifique de la période flavienne à la connaissance du monde. C'est explicite dans au moins un passage (HN VI. 3 = Riese 29), c'est évident à travers les citation du « consulaire Mucien », c'est implicite dans des expressions telles que *qua noscebatur*, où Pline a transformé l'expression agrippéenne *qua cognitum est* pour mieux souligner que les limites de la connaissance à l'époque d'Agrippa n'étaient plus d'actualité dans les années 70.

L'Agrippa que nous connaissons est donc largement une créature de Pline, tout comme Pline est l'héritier d'Agrippa: héritier, mais pas décalque... L'édition de fragments est donc un exercice très difficile, dont les limites sont notamment celles qu'impose l'existence d'un fonds commun de culture géographique où une majorité de sources a fini par se fondre dans l'anonymat de la *doxa* ou dans l'identité paradoxale des *doxographies*.

Les *testimonia*

On retient d'ordinaire trois témoignages anciens concernant l'œuvre d'Agrippa. Ils se résument en fait à un seul passage pleinement fiable. Entendons par là un passage dont les manuscrits fournissent un texte consensuel et intelligible.

«Cum orbem orbi spectandum propositus esset»

Il s'agit en fait d'une notule que Pline (HN III.17) apporte à une citation d'Agrippa. L'encyclopédiste vient d'expliquer par une modification de l'extension des provinces une apparente contradiction entre les données d'Agrippa et celles que l'on pouvait établir du temps de Pline s'agissant des dimensions de la Bétique. Il a ici recours à un outil habituel de l'exégèse homérique

pour sauver Agrippa de la possible accusation d'avoir fourni une donnée erronée : l'objet décrit et en l'occurrence mesuré, ayant évolué dans le temps, ses mesures avaient également changé. Du temps d'Agrippa, ses mesures étaient donc correctes. Au reste, nous dit-il, il ne saurait être question qu'Agrippa se soit trompé, quand on connaît les qualités de l'homme, en particulier dans le cadre du projet dans lequel s'inscrivait la production géographique d'Agrippa. En assurant, après la mort de son gendre, l'achèvement du projet, Auguste avait cautionné son contenu. Voilà pour le sens général. Le détail est plus problématique.

*Agrippam quidem in tanta viri diligentia praeterque in hoc opere cura, cum orbem orbi spectandum propositurus esset, errasse quis credat? Et cum eo divum Augustum? Is namque complexam eum (sc. orbem) porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippæ a sorore eius inchoatam peregit.*<sup>5</sup>

On a parfois voulu corriger *destinatio* en *delineatio* (GLEYE 1909): c'est l'un des cas typique de la tentation qu'ont eu beaucoup d'érudits allemands de corriger les textes pour les faire coïncider avec l'idée que l'on se faisait du sens qu'ils devaient avoir, en fonction d'un état de l'historiographie. On s'en tiendra à une traduction aussi proche que possible de la formulation latine, tant la forme est parfois surprenante: «Et qui irait croire qu'Agrippa s'est trompé, quant on sait ce qu'était la diligence de cet homme et le soin tout particulier qu'il mit dans cette œuvre, lorsqu'il nourrissait le projet d'exposer le monde pour le donner à voir au monde ? Et qu'avec lui Auguste aussi s'est trompé ? Car c'est lui qui a achevé le portique qui le (sc. le monde) contenait et que sa sœur avait commencé, en se fondant sur les commentarii et sur la destinatio de M. Agrippa».

Nous laissons délibérément en suspens la traduction des mots *commentarii* et *destinatio*, qui sont au centre du débat. Ce passage est clairement divisé en deux parties. La première a trait au projet d'Agrippa. La seconde à la construction du portique qui a fourni le cadre de la réalisation de ce projet. Si l'on en croit Pline, Agrippa avait donc consigné, dans sa phase préparatoire, des informations. Ce sont ces dernières, et non le produit qui en a été tiré et présenté au public dans le portique, qui a été la source de Pline. Agrippa, et lui seul, est présenté comme l'auteur et le porteur de ce projet, auquel seule la mort de son auteur a conduit Auguste à prendre part.

Ce projet concernait la présentation publique (*proponere*) d'une représentation du monde. Chez Pline, le verbe *proponere* est principalement attaché à l'affichage d'un tableau (HN I. 35; XXXV.22; 23; 84; 140; 151) sq.), et dans un cas il a trait à l'exposition publique d'un faux-Phénix sur le Comitium (HN X. 5); dans l'usage courant, il se dit de l'affichage public de textes réglementaires;<sup>6</sup> la *Tabula Siarensis*<sup>7</sup> l'applique à un *carmen* et à une statue. Il s'agit de quelque chose que l'on place en public, et que l'on peut déplacer. Il ne permet pas de se prononcer sur la nature de la représentation, mais évoque un bien meuble, un objet susceptible d'être affiché pour un objet bi-dimensionnel, ce qui nous ramène presque nécessairement à des *tabulae*, peintes ou écrites, ou posé pour un objet tri-dimensionnel, qui serait alors une sphère, solution que l'absence totale de références à Agrippa au livre II et à la fin du livre VI paraît exclure.

L'utilisation absolue du verbe *orbis* n'a guère été soulignée. Elle est pourtant assez singulière, et n'apparaît pas moins de deux fois ici pour désigner l'objet effectivement contenu dans la *porticus*, apparemment distinct des documents produits dans la phase préparatoire. Il en constituait peut-être le titre, ce qui signifierait qu'Agrippa aurait choisi de traduire en latin le mot *Chorographia* qui constituait la désignation érudite des ouvrages de géographies et des mappemondes (HENRIKSON 1956; PRONTERA 2006) pour se rapprocher de son public et éviter toute érudition superflue. Nulle part il n'est dit que cet *orbis* est *pictus*, mais le mode de désignation adopté nous renvoie bien au vocabulaire des cartes désignées d'abord par leur objet: *situs depicti*, *orbis pictus*, *Italia picta*, ensuite par la nature picturale de la représentation, qui malheureusement fait ici défaut. Pline affirme ici ce que confirment les fragments: Agrippa s'intéressait à l'œcumène dans son ensemble. Si l'on admet que les opuscules tardifs dérivent du portique, la surdétermination du mot *orbis* dans leurs titres<sup>8</sup> pourrait suggérer que la désignation d'usage de l'œuvre conservée dans le portique était tout

simplement orbis.

La seconde partie a entièrement trait au portique, comme lieu de présentation de l'orbis, qui n'est visé que par une incise (*complexam eum*). Tout le reste concerne la construction du portique: (*diuus Augustus*) *porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippæ a sorore eius inchoatam peregit*. La réapparition de la formule onomastique complète d'Agrippa (*M. Agrippa*) alors que Pline avait commencé à le désigner comme «Agrippa» suggère fortement que ce membre de phrase a été emprunté à la dédicace du monument. On voit mal par quel miracle grammatical l'expression *ex destinatione et commentariis M. Agrippæ* pourrait se rattacher à l'orbis. Il nous faut donc sans doute revoir le sens du passage. On passe en général très vite sur le mot *destinatio* pour reconnaître dans le mot *commentarii* le titre du travail préparatoire d'Agrippa, moyennant quoi l'étendue considérable du champ sémantique qui s'attache au mot *commentarii* permet d'y voir une infinité de contenus. Deux auteurs ont fait exception en proposant d'y voir le testament d'Agrippa (PHILIPPI 1876, p. 31; DETLEFSEN 1877, p. 33), un sens au demeurant peu attesté.

Si l'orbis n'a dans cette affaire qu'un rôle passif – sans doute parce qu'il avait été déjà réalisé par Agrippa –, le texte prend tout son sens s'il nous apprend que rien, à aucune étape, n'avait été modifié dans le projet d'Agrippa, et qu'en faisant achever le portique, devenu en quelque sorte l'écrin de l'orbis, conformément au projet d'Agrippa, Auguste avait assumé la co-responsabilité de son contenu. *Ex destinatione et commentariis* nous semble être l'expression de ce transfert de paternité, mais il concerne la globalité du projet, non l'orbis, et n'a pas nature rien à voir ni avec le travail préparatoire d'Agrippa, ni avec la réalisation de l'orbis. *Destinatio* peut désigner un projet architectural dans sa globalité (Suét., *Vesp.*, 9); les *commentarii* comprennent l'état détaillé du projet incluant les aménagement, les devis. C'est bien à cette phase d'aménagement – on serait tenté de dire «d'ameublement» qu'il faut rapporter l'affichage de l'orbis *propositus*. Ces mots sont là pour dire qu'Auguste s'est simplement substitué à la gens Vipsania défaillante pour mener à son terme un projet sans rien en modifier.

Si Auguste apparaît comme caution d'Agrippa dans cette affaire, c'est donc uniquement pour avoir achevé le portique où se trouvait cet orbis. L'intervention de l'empereur sur un édifice dont le nom était celui d'une autre gens n'était pas normale et c'est bien parce qu'il s'agit d'une irrégularité qu'elle vaut caution.<sup>9</sup> La mention de la sœur d'Agrippa, confirmée par Dion Cassius nous permet d'identifier le lieu de présentation de l'orbis comme la *Porticus Vipsania*, sur le *Campus Agrippæ*, dont la localisation exacte reste discutée.<sup>10</sup> On sait par le même passage de Dion Cassius qu'en 7 av. J.-C., Vipsania Polla était toujours en charge des travaux. On est en droit de penser, sans pouvoir le démontrer, que l'intervention d'Auguste a été motivée par la mort de Polla. Toute tentative de datation de l'achèvement du portique relève de la pure conjecture. L'information la plus intéressante est que le projet restait clairement lié à la gens Vipsania.

Ce passage est aussi intéressant pour ce qu'il ne nous dit pas: à savoir, par exemple, que l'orbis aurait été l'élément essentiel du Portique et encore moins qu'il aurait existé un lien structurel entre le monument et l'orbis «qu'il renfermait». Il met en outre l'accent sur le fait que la seule implication d'Auguste dans le projet s'est limitée à en assurer l'achèvement.

Les conclusions que l'on croit pouvoir en inférer sont les suivantes:

- Pline tire ses informations de l'opus qui constituait la base du projet de donner le monde à voir au monde, et non de l'objet obtenu au terme de ce projet;
- L'implication d'Auguste dans le projet a été extrêmement réduite. Elle s'est bornée à l'achèvement du portique, sans modification de son contenu. Jusqu'à cette intervention, liée sans doute à l'incapacité ou à la mort de Vipsania Polla, le projet restait l'affaire de la gens Vipsania et était entièrement liée à son nom. Tout dans ce texte s'oppose à la vision très présente dans l'historiographie, d'un projet d'ensemble piloté par Auguste.
- Pline distingue deux objets, l'opus et l'orbis *propositus* et stipule entre eux sinon une identité formelle, du moins la cohérence du contenu, le premier n'ayant constitué que la phase préparatoire

du second.

«Terrarum orbis (...) quem diuus Augustus primus omnium per chorographiam ostendit»

La première phrase de la *Divisio orbis terrarum* est ordinairement considéré comme un fragment d'Agrippa (1K. = 1 R.). Qu'Agrippa ait adopté la division en trois continents<sup>11</sup> ne fait pas de doutes (HN VI. 209 = 37 R.). Cette attribution ne repose pourtant que sur deux postulats: que la *Divisio* dérive directement de l'orbis du portique; que la chorographie d'Auguste qui a fait couler tant d'encre au XIX<sup>e</sup> s. n'est autre que la carte du portique, et qu'elle est attribuée à Auguste parce qu'Auguste a achevé le portique et que la carte est devenue anonyme et liée à monument dominé par l'autorité d'Auguste.

Cette explication ne peut être conservée que si l'on admet parmi les fragments d'Agrippa la chorographie anonyme citée par Strabon, ce qu'après d'autres érudits, nous croyons impossible, comme on le verra bientôt. Cette formule, qui attribue à Auguste l'invention de la mappemonde, doit sans doute être portée au compte de l'imaginaire tardo-antique et alto-médiéval qui a fondé la légende de la mesure de l'empire et justifié l'intégration au texte de la *Divisio* de l'épigramme des cartographes de Téhodose. Il n'est du reste pas exclu qu'elle ait été inspirée par Plinie HN III. 117. Toutes les informations disponibles sur la porticus Vipsania montrent non seulement que le monument est resté lié au nom d'Agrippa au moins jusqu'au début du II<sup>e</sup> s., et que l'orbis y tient apparemment dans la mémoire collective une place égale à zéro en dehors de Plinie: les éléments qui en faisaient la renommée étaient ses arbres et, peut-être, une peinture d'Europe, si l'hypothétique identité du portique d'Europe et de la porticus Vipsania devait être démontrée (COARELLI 1999; RUSSO 1999).

En tout état de cause, les plus confiants y verront au mieux une confirmation de Plinie (HN III. 17), les autres lui réserveront la seule place qu'on soit aujourd'hui en droit de lui attribuer avec certitude: la reconnaissance de son rôle dans l'historiographie à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> s....

«Maritimum etiam Vipsania porticus habet»

La situation du dernier passage ordinairement compté au nombre des testimonia est autrement plus complexe, d'abord parce que le texte établi par les éditeurs résulte de l'interprétation de manuscrits corrompus, qui ont visiblement buté sur une difficulté de sens qui résulte soit de l'incompréhension du nom de la Vipsania porticus, soit d'une rupture de construction, ensuite parce que les choix d'édition sont lourds de conséquence pour le dossier.

HN 6.139: (Charax) Prius fuit a litore stadiis X - *maritimum etiam Vipsania porticus habet.*  
 prius: primo E<sup>8</sup> p v | fuit codd.: afuit Detlefsen | *maritimum: et *maritimum* E<sup>8</sup> | *uipsania* Ulrichs, *Vindiciæ Pliniane* I, I, 135: *uipsanda* DR. *inpsanda* E<sup>8</sup> | *porticus* edd.: *porticos* FR<sup>1</sup>. *portos* a. *portum* p.*

Pour bien comprendre la structure de ce passage, systématiquement tronqué par les éditeurs des fragments d'Agrippa, il faut en citer l'intégralité:

(Charax) Prius fuit a litore stadiis X – *maritimum etiam Vipsania porticus habet* – Iuba uero prodente L p.; nunc abesse a litore CXX legati Arabum nostrique negotiatores, qui inde uenere, adfirmant.

Ph. Moreau (Moreau 1988) s'est vigoureusement élevé contre cette leçon. Selon lui «la place de l'adjectif référentiel avant le substantif, la métonymie porticus Vipsania pour porticus Vipsaniae forma et l'emploi de l'inanimé porticus comme sujet de habet avec objet et attribut de l'objet rendu par “en fait une ville maritime”» rendent ce texte inacceptable et imposent d'éditer ce qui, selon

lui, est le seul texte susceptible de restitution sur la foi des manuscrits: *Maritimum etiam ipsa inde portum habet*, c'est-à-dire le texte universellement retenu depuis le père Hardouin, jusqu'à ce que l'érudition allemande du XIX<sup>e</sup> ne mit la *porticus Vipsania* sur le devant de la scène. Les copistes latinophones auraient simplement été déroutés par l'usage du féminin *ipsa*, imposé par le genre grec du mot *Charax*, qui est, selon les auteurs, masculin ou féminin, sachant qu'au mot *Charax* qui sert de sujet à la phrase a été apposée, au début du § 137 le groupe *oppidum sinus Persici intimum*.

À la décharge d'Ulrichs, l'antéposition de l'adjectif est présente dans les deux autres attestations littéraires du portique, dans le cadre de disjonctions volontaires, il est vrai,<sup>12</sup> et comme le fait remarquer Cl. Nicolet (1988: ★★★), le mot *porticus* est présent dans plusieurs manuscrits sans y être appelé par le contexte. Par ailleurs, pour peu que l'on considère que, pour Pline, *Vipsania porticus* était un auteur, l'essentiel des objections disparaît. Le texte retenu par Mayhoff constituant par ailleurs à l'évidence la *lectio difficilior*, on ne peut l'éliminer sans autre forme de procès.

Mais d'un point de vue strictement philologique, l'erreur des copistes peut aussi bien venir du genre inattendu, mais fondé de *ipsa*, qui constitue un argument de poids en faveur de la leçon de Hardouin. La leçon proposée par Ulrichs, et à sa suite par Detlefsen et Mayhoff pose en outre un problème majeur: dans la leçon de Hardouin, tous les verbes exprimés jusqu'à la mention des *legati* ont pour sujet *Charax*, et le changement de sujet est préparé par la mention d'une première source à l'ablatif absolu, toujours dans le cadre d'une construction avec *Charax* pour sujet. La leçon *maritimum etiam Vipsania porticus habet* oblige à en faire une incise, et à adopter une construction différente pour la mention de la source suivante, et à imposer une rupture de construction supplémentaire. Pire: elle rompt la complémentarité des deux distances fournies, sans mention d'auteur, puis sous couvert de *Juba*. Elle nous semble donc hautement suspecte sans être totalement impossible, sauf à imaginer qu'il s'agit d'une glose introduite dans le texte.

Si l'on admet le texte retenu par Detlefsen, puis par Mayhoff et par tous les éditeurs ultérieurs, les difficultés ne font de fait que commencer. Le renseignement ne peut venir d'une carte: pour que la carte ait permis de trancher dans un débat portant sur une distance à peine supérieure à un mille romain, il lui eût fallu une échelle de l'ordre du 1 : 50.000... Admettons donc qu'il s'agissait d'un texte, ce qu'impose pratiquement le verbe *habet*, qui doit avoir ici le sens habituel de «tenir pour». Il désigne alors soit une liste de villes identifiant comme tels les *oppida maritima*, soit un périple permettant d'identifier les villes littorales. Ce serait alors le périple qui débute en HN VI. 147 à partir de *Charax*. Dans un cas comme dans l'autre, on est amené à supposer un texte fort développé, mais surtout un texte distinct de celui d'Agrippa. Car Pline,<sup>13</sup> qui vient de citer le nom de *Charax*, nous dit qu'avant de parler de cette cité (précisément dans le passage qui nous intéresse), il doit introduire la *sententia M. Agrippae* sur la *sphragide*, *Media*, *Parthia*, *Persis*, comme si ce qui avait trait à *Charax* lui était étranger. Agrippa serait donc cité sous deux noms dans le même passage, Pline aurait trouvé dans la *porticus* des informations qu'il n'aurait pas trouvées chez Agrippa. Il rangerait également Agrippa dans la catégorie des auteurs anciens exprimant une situation révolue (*primo fuit*), associée à une distance donnée en stades, et opposée à *nunc*, la situation actuelle et réelle. Il considérerait même la *porticus Vipsania* comme porteuse d'une représentation particulièrement archaïque (*etiam*) et erronée. Agrippa apparaîtrait ici à contre-emploi et nommé d'une façon totalement singulière dans toute l'Histoire Naturelle.

Adopter cette leçon pose donc plus de problèmes que cela n'en résout. Faut-il pour autant l'écarter? Ce n'est pas certain, mais on est à tout le moins en droit d'afficher un scepticisme de bon aloi sur sa capacité à fonder des conclusions majeures concernant Agrippa.

### *Les Fragments*

L'édition d'une œuvre réduite à l'état de fragments est un problème majeur que l'on ne saurait

ici dissocier de celui de la *Quellenforschung*, car les présupposés et les méthodes de cette dernière sont l'une des composantes essentielles de l'historiographie du dossier d'Agrippa. L'approche des fragments survivants de son «œuvre» – sans préjuger ici de sa nature – a en effet combiné toute une série de préalables qui ont lourdement hypothéqué le sujet.

Le premier de ces présupposés était qu'Agrippa constituait une sorte d'objet autonome en soi. La tendance naturelle de la *Quellenforschung* à rechercher l'authenticité d'un auteur, qui a fait tant de mal auprès de tous ceux qui ont ainsi tenté de réduire Strabon à Posidonius, a trouvé en Agrippa un personnage idéal. Sa fonction dans l'appareil d'Etat, son statut de co-régent d'un empire nouveau aux dimensions inégalées en faisaient idéalement le dépositaire de savoirs nouveaux, et une sorte de *caput viae* de la géographie romaine impériale, dont il aurait de ce fait été le père fondateur et en quelque sorte le démiurge. L'œuvre géographique Agrippa s'est ainsi trouvée considérée comme un ensemble original reconnaissable à une signature caractérisée par des données toponomastiques<sup>14</sup> ou métrologiques originales. Or, pas plus que les autres géographes, Agrippa n'est sorti du néant. On a de longue date reconnu sous sa signature, dans des fragments que Pline lui attribue nommément, des emprunts à des auteurs antérieurs, notamment à Artémidore et à Varron (KLOTZ 1931). Il en résulte que la limite des emprunts à Agrippa est toujours difficile à cerner. On verra plus loin que la syntaxe nous contraint à admettre qu'un long emprunt à Polybe (Pline HN V. 9-10), dont on a extrait un bref passage nommément attribué à Agrippa, provient en fait entièrement d'Agrippa, ce qu'avait parfaitement vu A. Riese, même s'il n'est pas allé jusqu'au bout de son raisonnement.<sup>15</sup> La quasi-totalité des informations remontent certes à Agrippa, mais à Agrippa citant Polybe, ce que n'avait pas compris Riese.

Le second consistait à considérer que la postérité d'Agrippa s'exprimait en termes de dépendance directe selon un modèle bien exprimé par les *stemma*. Or ce type d'arborescence, qui fait dériver une postérité d'un point initial supposé laisse nécessairement de côté les influences croisées et la possibilité de dépendance commune du modèle et de sa descendance supposés à l'égard de toute une série d'auteurs antérieurs et de relais intermédiaires plus ou moins précisément identifiés, qui peuvent aller bien au-delà de la simple source intermédiaire que l'on a voulu postuler entre la carte d'Agrippa et les opuscules tardifs.

Le troisième résidait dans la conviction qu'Agrippa et sa carte étaient à l'origine d'un modèle unique de la géographie romaine et qu'elle entretenait de ce fait un lien nécessaire avec les itinéraires en général, et avec l'Itinéraire d'Antonin et la *Tabula Peutingeriana* en particulier. En fait, on arrive, avec la période impériale, à un état des savoirs où les consensus, y compris doxographiques, sont assez établis autour de données de tradition, mais aussi autour de données peu fluctuantes par nature, telles que peuvent l'être celles que fournissent les itinéraires, pour que la *Quellenforschung* qui consiste avant tout en un inventaire des différences, trouve ici une limite sans doute infranchissable, ce que, dès le XIX<sup>e</sup> s. signalait G. Columba (COLUMBA 1896, pp. 511-37; SALLMANN 1971, p. 169 et note 3). Le principe de la diorthôsis et de la citation critique des sources antérieures par les géographes, mais aussi l'usage de ne citer qu'à l'occasion, et en général pour les critiquer, les sources que l'on a utilisées sont autant de bornes supplémentaires à cet exercice. Un géographe de l'Antiquité est composé dans son immense majorité des *membra disiecta* de ses prédécesseurs. Postuler ainsi l'originalité d'Agrippa c'est courir le risque majeur de fonder son étude sur un contre-sens. On ne peut échapper à plusieurs questions déjà entrevues par A. Klotz: jusqu'à quel point Agrippa est-il tributaire de sources antérieures, combien, parmi elles, sont identifiables et combien ont été utilisées de première main par Agrippa? Il est en effet un point où toutes les parentés du monde entre une série de documents ne permettent pas d'établir la nature et le sens des liens directs et indirects qu'ils entretiennent entre eux et qu'un *stemma* recherchant le point 0 de la tradition paraît incapable de résoudre si on le centre sur un auteur, fût-il Agrippa. Le feuillet de la supposée dépendance de Pline à l'égard de Pomponius Mela (MÜLLENHOFF 1892, p. 73; OEHMICHEN 1873; SCHWEDER 1879, 1895, 1897, 1903; KLOTZ 1906, pp. 48-88; COLUMBA 1896,

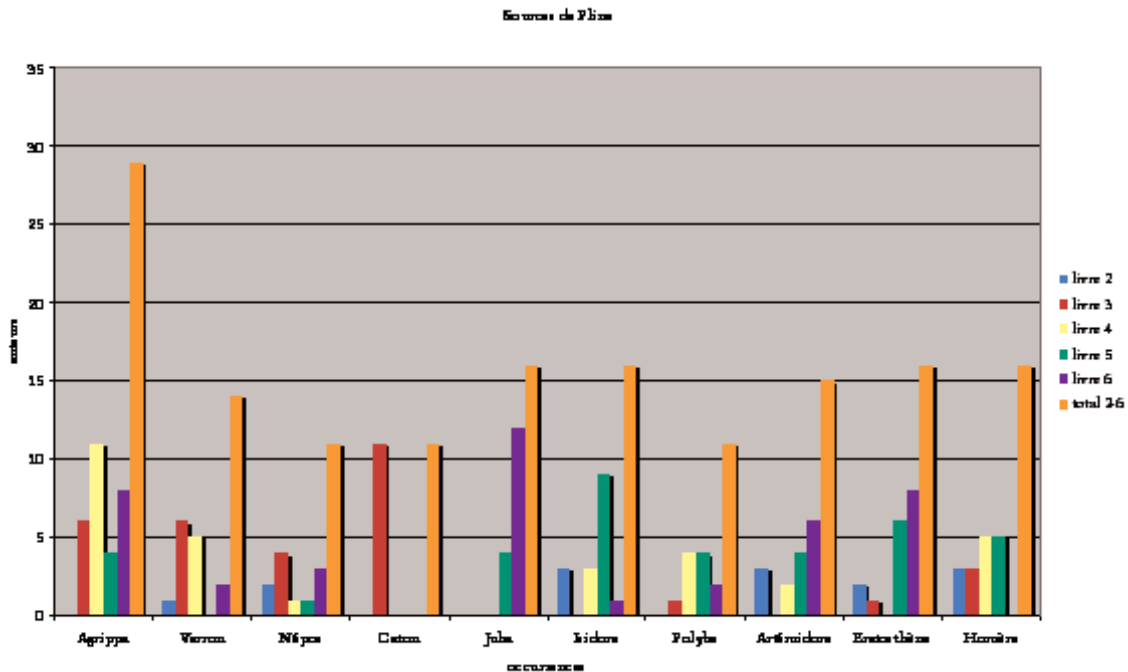
pp. 130-131) montre bien la vacuité de l'exercice (SALLMANN 1971, p. 169).

En revanche, on peut espérer en partie comprendre comment un auteur en a traité un autre, et c'est le cas de Pline, qui, dans l'état de notre documentation, demeure le seul à citer nommément Agrippa, dont il paraît avoir une connaissance directe. Or, précisément, la logique de l'édition de fragments veut qu'on les coupe de leur contexte... Il apparaît aujourd'hui très intéressant de voir dans quel contexte, et dans quel(s) débat(s) et en compagnie de quels auteurs apparaissent les citations d'Agrippa par Pline.

Tout préalable à une étude sérieuse d'Agrippa devrait donc nécessairement passer par une nouvelle édition critique d'Agrippa qui ne les corrige pas pour les faire coïncider avec des postulats établis par ailleurs. Nous avons entrepris ce travail dans notre thèse. Rouvrir le dossier après quinze ans nous a permis de mesurer le chemin qui reste à faire, et le nombre important de croisements possibles entre les valeurs d'Agrippa et le reste de la tradition géographique. Ce nombre même suffit à rendre très complexe l'approche d'Agrippa et imposent de replacer l'ensemble des fragments à la fois dans une intertextualité géographique au sens large et dans le contexte de l'œuvre de Pline en particulier.

### *Le corpus des fragments*

Les fragments attribués à Agrippa se réduisent en fait à très peu de chose. Trente-et-un passages, tous de Pline, citent nommément Agrippa, qui apparaît ainsi comme la source principale de l'encyclopédiste, si l'on s'en tient aux auteurs qu'il cite explicitement.



On sait quelles limites s'attachent à la valeur documentaire de la citation des sources : l'apparition d'un nom n'indique nullement une utilisation directe de son porteur, et nombre d'auteurs ont pu être utilisés sans être cités. Néanmoins, nous pouvons y trouver au moins l'image de leur répartition qu'a voulu nous transmettre l'auteur de ces citations. Le graphique ci-dessus montre clairement la domination sans partage d'Agrippa, tout en soulignant sa place très inégale d'un livre à l'autre. On voit bien qu'il a été cité de façon préférentielle dans les livres 3 et 4, et de façon

conséquente, au livre 6, où il est devancé par Juba, et où il fait jeu égal avec Ératosthène et à peine mieux qu'Artémidore. Le livre III montre clairement qu'après Homère, les connaissances de quelque intérêt remontent toutes à Rome. Agrippa s'y fait relativement discret, par rapport aux figures de Caton et de Varron. Le livre IV est celui où Agrippa est le plus présent, suivi de loin par Varron, Homère et Polybe. C'est à lui qu'a incombé la mission de révéler le vrai visage des eschataï, de la Lusitanie aux zones situées au nord du Pont-Euxin. Au livre V, largement dominé par les auteurs Grecs, Agrippa est le seul auteur romain de quelque importance, et c'est à lui qu'incombent les grandes synthèses numériques. Au livre VI, c'est Juba, suivi de près par Agrippa, qui domine la nouvelle vision du monde. Le rôle joué par Ératosthène dans la représentation de cette partie du monde explique sa présence sensiblement plus marquée que dans les autres livres. Ce diagramme montre assez clairement qu'il présentait moins d'originalité dans d'autres régions, bien connues des Grecs, et qu'il devait donc nécessairement leur reprendre des données. Dans le cas contraire, Pline aurait continué à le citer.

Pour autant, il est évident que Pline n'a pas cité Agrippa chaque fois qu'il l'a utilisé. Depuis les premiers éditeurs de 31 fragments, l'érudition n'a cessé d'ajouter à ces documents authentifiés une série d'autres passages d'attribution plus incertaine, parfois à peu près assurée par recoupements de valeurs numériques, parfois hautement discutables. Riese ajoutait ainsi à ses fragments un certain nombre d'autres passages susceptibles selon lui d'être rapportés à Agrippa, mais sur lesquels il exprimait des doutes fondés. Klotz (1931b) retenait pour sa part un total de 66 fragments. Aucune attribution n'est simple. Même le découpage des fragments authentifiés est incertain, et l'enrichissement par Pline d'emprunts explicites à Agrippa n'est jamais à exclure. Comme on le verra bientôt, des données empruntées à d'autres auteurs ont pu transiter par Agrippa, soit qu'il les ait réfutées, soit qu'il les leur ait empruntées, sous leur nom ou de façon anonyme : en un mot, un fragment de Polybe peut être d'Agrippa, et une valeur d'Agrippa peut être d'Artémidore... Il y a enfin gros à parier que d'autres passages que l'état de notre documentation ne nous permet pas de recouper avec des données métrologiques connues d'Agrippa lui aient en fait été empruntés. Le corpus des fragments n'est par nature pas un corpus fermé, et la démarche visant à enrichir le corpus des fragments est en soi pleinement légitime, même si elle comporte de nombreux risques contre lesquels il est difficile de se prémunir.

Les ajouts aux fragments nommément attribués à Agrippa s'appuient sur trois ordres de raisonnements et d'hypothèses:

- l'attribution à Agrippa de sept passages où Strabon se réfère à un auteur qu'il désigne comme «le Chorographe», et à une Chorographie exprimant les distances en milles;
- le témoignage de deux opuscules tardifs indirectement et partiellement dérivés de données d'Agrippa: la *Dimensuratio* et la *Divisio*, qui entretiennent par ailleurs des relations avec Orose (KLOTZ 1930) et avec une petite carte du haut Moyen-Âge, le ms. Vat. Lat. 6018 transmise dans un manuscrit d'Isidore de Séville (UHDEN 1933);
- Un ensemble de passages de Pline résultant du croisement des fragments attribués à Pline et des deux ensembles précédents.

Sans doute conviendrait-il d'y ajouter également un passage de Suétone, oublié par l'érudition, qui est pourtant un décalque à peu près parfait d'un fragment d'Agrippa et de son écho dans les opuscules, mais qui y ajoute une donnée inédite: le *circuitus* de la Gaule. Si le passage ne vient pas directement d'Agrippa, il provient au moins d'une source qui en dérivait et ne vaut à ce titre pas moins que les opuscules tardifs.<sup>16</sup>

### *Le «Chorographe» de Strabon*

A tout seigneur, tout honneur, commençons par le Chorographe de Strabon, dont le nom a été



considéré par les quatre principaux éditeurs des fragments d'Agrippa (PARTSCH 1875; RIESE 1878; DETLEFSEN 1906; KLOTZ 1931b) comme une garantie d'origine agrippéenne aussi assurée chez Strabon que celle que pouvait conférer chez Pline le nom d'Agrippa. Sur les fondements d'une telle confiance, des voix discordantes de plus en plus nombreuses se sont élevées, et il ne paraît plus possible de postuler aujourd'hui une identité dont la preuve doit être apportée, d'autant que les éditeurs de Strabon, n'ont pas manifesté la même unité : K. Müller a toujours refusé avec énergie cette identification, qui soulevait des réticences majeures de la part de W. Aly (ALY 1957), mais une adhésion totale de F. Lasserre, dans son édition des livres correspondants de Strabon...

Dans cinq passages de sa Géographie, Strabon mentionne un auteur qu'il nomme «le Chorographe», et, dans un sixième, un ouvrage qu'il désigne sans autre précision comme «la chorographie», et dont on est en droit de penser qu'il est celui dont il a tiré le nom du chorographe. Cet auteur s'exprime en milles y compris pour des données mesurées en mer, ce qui y a fait reconnaître un auteur romain. Plusieurs identifications, toutes écartées ont été proposées: Polybe (STIEHLE 1856, p. 208), Varron (OEHMICHEN 1873), la chorographie (d'Auguste) supposée à l'origine de Mela et de Pline, c'est-à-dire Agrippa (SCHWEDER), un recueil itinéraire (SALLMANN 1971). Une majorité d'auteurs s'est toutefois accordée à y reconnaître Agrippa (PETERSEN; SCHWEDER; DETLEFSEN 1886, p. 245; MÜLLENHOFF 1892, p. 245; PALLU DE LESSERT 1909, pp. 251 sq.; F. LASSERRE 1969, p. 22 ; KLOTZ 1931, p. 48, passim; NICOLET 1988, pp. 107 sq. ; 20). Dès le début contestée avec des arguments et des intentions de pertinence variable (OEHMICHEN 1873, p. 67; NISSEN 1883, p. 17; PAIS 1886, pp. 159 sq), elle a suscité des doutes sérieux de la part de chercheurs plus récents (ALY 1957, pp. 224 – 240; 268- 273; (RODDAZ 1984, pp. 577 sq.; SALLMANN 1971, pp. 93-94, 105-106 et note 42; ARNAUD 1991, pp. 1164-1181; BRODERSEN 1996, pp. 280-284; HÄNGER 2001, p. 150).

Ces passages sont les suivants :

- Strabon V.2.7, C 224 (5 R. = Detlefsen 1906, p. 62 = PARTSCH 1875, p. 45; ARNAUD 1991, pp. 1082-1085 – dimensions de la Corse (10 K.) et de la Sardaigne (11 K.)
- Strabon V.2.8, C 225 = 60 K. = 6 R. = DETLEFSEN 1906, p. 78 – distance de la Sardaigne à la Libye : 300 m.p. 200 m.p. Pline HN III.84: 200 m.p.
- Strabon, VI.2.11, C. 266 = 13 K. = 8 R. = DETLEFSEN 1906, p. 63 = PARTSCH 1875, p. 50; ARNAUD 1991, pp. 1085-1087; 1169-1175 mesure des côtes de la Sicile, par voie de terre et par voie de mer ;
- Strabon, VI.2.11, C. 277 = 14/15 K. = 9 R. distance de la Sicile aux Lipari, à Malte et à la Libye;
- Strabon, VI.1.11, C. 261 = 43 K. = 11 R. développement côtier du golfe de Tarente;
- Strabon, VI.3.10, C. 285 = 44 K. = 12 R. distance de Brindes au Gargano et de celui-ci à Ancône.

Les informations contenues dans ces maigres fragments pourraient s'accorder sans mal avec ce que l'on sait par ailleurs des données d'Agrippa, comme elle pourraient convenir à un type d'ouvrage radicalement différent. Rien ne s'oppose par ailleurs à ce que Strabon, qui a à l'évidence visité le Champ-de-Mars mais paraît ignorer la porticus Vipsiana,<sup>17</sup> ait eu connaissance des écrits d'Agrippa. Une étude récente impose d'abandonner l'idée que la Géographie a été rédigée sous Auguste avant la mort d'Agrippa, et corrigée sous Tibère et à admettre qu'elle a été rédigée d'un seul jet, et de façon cohérente entre 17 et 23 (POTHECARY 2002). Strabon pourrait donc avoir vu la carte, il pourrait avoir lu l'œuvre préparatoire, mais il semble ignorer l'une et l'autre comme l'indique le fait qu'il ne sait rien de la Vistule, que paraît avoir mentionnée Agrippa.<sup>18</sup>

Les propositions visant à reconnaître derrière le chorographe un auteur différent d'Agrippa ont en règle générale été soumises à une analyse critique très minutieuse qui a permis de démontrer la vacuité des identifications proposées. Il n'en est que plus surprenant de voir que l'identification

du chorographe avec Agrippa, fondée par Schweder sur des arguments aussi fragiles que ceux sur lesquels Oehmichen fondait son identification avec Varron, n'ait en règle générale pas été l'objet d'un traitement aussi méticuleux, une fois la chorographie d'Auguste ramenée à sa juste place. Le postulat de l'identité du chorographe et d'Agrippa fait toujours peser la charge de la preuve sur ceux qui avancent une interprétation contradictoire, et a enfermé la critique dans un cercle vicieux d'identifications. Il ne semble pas inutile à ce stade de faire l'inventaire des éléments susceptibles de fonder l'intégration des passages du chorographe aux fragments d'Agrippa.

Le contenu intrinsèque des citations du Chorographe nous donne relativement peu d'informations: Strabon ne cite la Chorographie que pour des données relatives aux côtes de l'Italie et aux îles adjacentes. Ces données sont tirées d'un texte, comme l'indiquent les verbes utilisés pour introduire les citations (fhsiV, levvvgetai), elles sont exprimées en milles, même pour les distances prises en haute mer, normalement exprimées en stades par une majorité d'auteurs anciens, et remontent pour partie seulement à des itinéraires terrestres<sup>19</sup> (via Valeria). Aucune ne paraît résulter de la conversion de données initialement exprimées en stades. Chacun des sujets traités par le Chorographe a également été abordé par Pline fournit, sur chacun de ces dossiers, des données chiffrées, parfois concordantes, le plus souvent discordantes : il ne mentionne Agrippa que dans un cas, ce qui est assez surprenant, et n'évoque pas de débat ouvert sur ces affaires. De ce constat, le même depuis un siècle et demi, plusieurs conclusions semblent devoir être tirées.

Strabon, qui par ailleurs connaît bien l'homme politique Agrippa, était incapable de faire le lien entre la chorographie anonyme et Agrippa. Strabon citerait donc Agrippa sans le reconnaître et l'utiliserait précisément là où Pline ne le citerait pas. Lorsque fut rédigé le livre VI de la Géographie, Germanicus, gendre d'Agrippa, était toujours en vie (POTHECARY 2002, p. 400, cf. Str., VI.4.2), le nom de M. Agrippa n'était pas assez sulfureux pour avoir justifié une *damnatio memoriae* littéraire qui n'a par ailleurs pas affecté le récit de l'œuvre politique du *collega imperii* d'Auguste. Si l'on veut à tout prix maintenir l'identité du Chorographe et d'Agrippa, Riese est le seul à avoir fourni à notre sens une explication plausible pour expliquer au moins partiellement ce trait surprenant: Strabon aurait utilisé une traduction grecque d'Agrippa limitée aux seules régions concernées par les emprunts qu'y a effectués Strabon (contra ALY 1957, p. 273, qui y voit une source latine). Autant qu'on le sache, Strabon n'a de fait pas utilisé, du moins de première main, des sources latines, et dans sa description du Champ-de-Mars, il paraît ignorer totalement l'existence de la *porticus Vipsania* et donc de son contenu géographique (WISEMAN 1979 = WISEMAN 1987). Pour autant, ceci n'explique pas que Pline n'ait pas eu recours à Agrippa dans ces passages, car si l'on attribue les données à Agrippa les données correspondantes livrées sans nom d'auteur, on aboutit inmanquablement à la conclusion qu'Agrippa et le Chorographe sont des auteurs différents, comme l'a montré Sallmann (1971, p. 255) en confrontant les données de Strabon et celles de Pline (HN III. 103).

Pour démontrer l'identité du Chorographe et d'Agrippa, les éditeurs des fragments se sont en fait principalement appuyés, depuis Schweder, sur un passage où Strabon (II.5.17 C 120) évoque *oj cwrografiko;*” *pivnax*, qu'ils ont traduit par «la carte du Chorographe». La mention *orbis terrarum* (...) *quem diuus Augustus primus omnium per Chorographiam ostendit* au début de la *Divisio* avait accrédité l'idée que la carte d'Agrippa était désignée comme la Chorographie (RIESE 1878, p. XI; KLOTZ 1931, p. 40), et qu'elle était donc «la carte du Chorographe». Seule une focalisation absolue (et abusive) sur Agrippa et sur la source extrêmement secondaire de Strabon qu'est le Chorographe anonyme, ont pu conduire à proposer un tel sens de l'adjectif *cwrografikov*” dans le contexte résolument généraliste des *prolégomènes* de Strabon, et plus encore dans un contexte où un mot aussi banal que le mot *chorographia* (PRONTERA 2006) et ses dérivés apparaissent en balance avec le mot *géographia*. Aucun des traducteurs des *Prolégomènes* de Strabon n'a jamais envisagé d'y voir autre chose qu'«une carte chorographique», dans un passage où Strabon oppose la mer comme élément fondateur de la géographie et le contenu de la terre comme le propre de la carte chorographique. Il n'est pas impossible rattacher le terme de chorographie à des sens plus

techniques (NICOLET 1988a), mais c'est nécessairement ici un parti-pris. Toute autre lecture serait contraire à l'esprit des Prolégomènes en général et de ce passage en particulier, que l'on ne peut envisager de rapporter à Agrippa qu'en le détachant entièrement de son contexte. Mais c'est bien là la méthode de la Quellenforschung. On ne saurait donc se fonder sur ce passage pour établir que le Chorographe est Agrippa (ARNAUD 1991, pp. 1176-1178; BRODERSEN 1996, p. 282).

Si l'on tente une confrontation avec les textes réputés entretenir un lien avec Agrippa, on ne peut manquer d'être frappé de prime abord par une évidente ressemblance: la description de la Corse<sup>20</sup> et l'utilisation du même itinéraire terrestre le long de la via Valeria en Sicile sont à l'évidence à porter au crédit de l'identité des deux auteurs. Une attention plus précise au détail des fragments fait pourtant naître un scepticisme croissant, et comme l'a souligné Sallmann (p. 106, note 42) en se fondant sur Aly les concordances entre le Chorographe et Agrippa sont trop minces, et les divergences trop marquées pour autoriser une réduction d'un auteur à l'autre.

Rapportées à la réalité de la documentation, ces propos paraissent très optimistes, car ils consistent pour l'essentiel à opposer aux citations straboniennes du chorographe, dont l'origine agrippéenne est précisément à démontrer, des passages de Pline dont l'origine agrippéenne n'est pas moins à démontrer. On en a un bon exemple avec les données relatives à la Sardaigne. Strabon<sup>21</sup> les formule ainsi: Σαρδόνος δὲ μήκος (ὁ χωρογράφος φησί διακόσια εἴ κοσι) (220), πλάτος δὲ ἐνενήκοντα ὀκτώ.

Pour la Demensuratio la longueur est de CCLXXX milles, valeur qui a toutes les chances de provenir d'Artémidore (cf. Agath. 20: 2200 stades = CCLXXV milles) et la largeur CCXXX. Orose (I.2.101), dont les manuscrits donnent ici des leçons très discordantes, donne CCXXX (varr. CC-CXXX; CCLXXX) en longueur et CCLXXX en largeur,<sup>22</sup> c'est-à-dire les valeurs de Demensuratio inversées, comme si Orose où sa source avaient voulu restituer aux mots longitudo et latitudo une orientation invariable. Il est ainsi, en l'état de notre documentation, plus aisé de justifier par une tradition spécifique, dérivée d'Artémidore, et distincte du Chorographe, les données de la Demensuratio et d'Orose, que de tenter de concilier ces dernières avec les données du Chorographe, ce qui conduit nécessairement à une série de corrections d'autant moins plausibles que l'on peut les éviter si on ne postule pas entre ces deux traditions un lien que seul impose le double postulat que le Chorographe est Agrippa et que la source de la Demensuratio et d'Orose est le même Agrippa.

Il en est de même de Str., VI.3.10, C 285 (= 44 K. = 12 R.), qui ne permet pas de retrouver les valeurs de HN III. 150 (= 47 K = 13 R., sinus Italiae et Illyrici), comme l'a montré K. Sallmann (1971, pp. 105-106). Mais, en dépit d'arguments solides en faveur de l'attribution à Agrippa de HN III. 150, cette attribution n'est pas assurée, et on ne peut se fonder sur cette seule divergence pour rejeter l'identification du chorographe de Strabon et d'Agrippa.

En fait, seul un fragment autorise une comparaison un peu plus légitime entre les données du Chorographe et des données provenant d'Agrippa. C'est celui qui a trait à la Sicile (OEHMICHEN). Par chance, la circonférence calculée par Agrippa pour la Sicile,<sup>23</sup> soit 618 milles, correspond à la somme des trois côtés de l'île tels qu'ils sont mesurés par Pline, sans mention d'auteur au paragraphe suivant,<sup>24</sup> comme cela a été tôt reconnu (DETLEFSEN 1906, pp. 63-65; KLOTZ 1931, pp. 405-407).

Elles s'établissent ainsi:

Pélore-Pachyne:	176 m.p.	
Pachyne Lilybée:	200 m.p.	(1.600 stades)
Lilybée-Pélore:	242 m.p.	
Total:	618 m.p.	

On peut donc établir la liste suivante de mesures pour ces trois côtés (en italique les données converties à partir de l'unité utilisée par la source):

	Agrippa	Chorogr. (mer)	Chorogr. (terre)	Agathém. <sup>25</sup> 20	Posidonius	Diodore V. 22	Orose
Pélore-Pachyne	176 (terre) 1408	159 1272	168	170 1360	141,25 1130	142,5/145 1140/1160 <sup>26</sup>	159
Pachyne--Lilybée	200 1600	205 <sup>27</sup>	235 <sup>28</sup>	200 1600	193,75 1550	187,5 1500	177
Lilybée-Pélore	242 1936	263 2104		212,5 1700	212 1720	212,5 1700	
TOTAL	618 4944			592,5/582 4740/4660	550 4400	545 4360	

On remarque assez rapidement la parenté du Chorographe et d'Orose. C'est d'autant plus intéressant que cette donnée ne recoupe pas l'évaluation d'Agrippa, dont l'origine terrestre a été précisée, et qui est celle que donne, avec la même variante que les manuscrits de Pline, la *Demensuratio* (CLXXXVII). La valeur du chorographe est garantie par le comput. La valeur d'Agrippa peut s'expliquer par une erreur paléographique simple. Il faudrait alors imaginer qu'elle procède d'Agrippa lui-même. Une partie des données d'Agrippa provient d'Artémidore (fgt 50 Stiehle) ou plus exactement de la source d'Agathémère, ce qui est assez plausible. Elle se résout en fait à la somme de deux valeurs exprimées par ailleurs (ARNAUD 2005, pp. 188-9, n°s 64-68), et empruntées à un périple qui est la source commune de tous nos auteurs, ce qu'ignoraient probablement aussi bien Pline qu'Agrippa: 700 stades de Pachyne à Malte d'après le Chorographe (Str., VI.2.1) et 900 stades de Malte à Lilybée d'après Pline (HN III. 92). Il y a donc bien une source commune, mais elle est antérieure au Chorographe, ce qui exclut une identité. Si l'on optait pour une mesure terrestre, l'écart avec le chorographe serait encore plus flagrant. La dernière valeur peut en revanche être rapportée au prix d'une série d'erreurs paléographiques à Agrippa. Là encore, les valeurs du Chorographe étant garanties par comput, il faudrait supposer une erreur paléographique d'Agrippa.

Le sens de la description n'est pas non plus inintéressant: Agathémère et Pline l'effectuent dans un sens; toutes les autres sources en sens inverse. Il est douteux que Strabon ait renversé l'ordre de l'interminable séquence des toponymes des toponymes pour les conformer à l'ordre de Posidonius. Là encore, les coïncidences sont difficiles. Enfin, Pline utilise la désignation *Pelorus* que Klotz considère comme celle d'Agrippa, alors que le chorographe utilise *Pélorias*.

Tous ces éléments nous amènent nécessairement à une conclusion : il existe des parentés certaines, qui permettent d'envisager que le chorographe ait été une source d'Agrippa ou encore que le chorographe et Agrippa aient eu une source commune. Il semble en revanche impossible, face à tant de différences patentes, comme l'avait remarqué Sallmann (1971, p. 106 et note 42, contre KLOTZ 1906, pp. 207 sq.), de soutenir raisonnablement l'hypothèse de l'identité du chorographe et d'Agrippa. Les parentés entre de nombreux auteurs seraient le fait de la relative stabilité d'un fonds documentaire anonyme et consensuel (SALLMANN 1971, p. 106, note 42), ce que semble assez montrer l'exemple de la Sicile.

On ne saurait nier que la réfutation de l'identité du chorographe et d'Agrippa n'est pas sans faille, compte tenu sur des doutes qui pèsent sur la crédibilité de l'attribution à Agrippa de certains fragments impliqués dans la comparaison, mais on doit considérer simultanément que, pour les mêmes raisons, le postulat de l'attribution au gendre d'Auguste des passages empruntés par Strabon au «Chorographe» ne se fonde sur aucun document tangible, et qu'en l'état de notre documentation, rien n'autorise la moindre identification d'Agrippa et de cette chorographie. Hagenow (HAGENOW 1931, p. 74) faisait remarquer qu'en Espagne, on trouve chez Strabon des données en milles sans nom d'auteur et voyait dans la chorographie une carte assez banale pour être anonyme et sans lien

avec Agrippa. Sans doute faut-il prendre le parti salutaire de renoncer à ramener tous les membra disiecta de la littérature miraculeusement parvenus jusqu'à nous aux quelques noms que les hasards de la tradition ont bien voulu nous transmettre, et admettre l'existence d'une littérature de vulgarisation souvent anonyme. K. Sallmann (1971, p. 62, note 32 et p. 209, note 36) n'était sans doute pas très éloigné de la vérité lorsqu'il faisait sienne une opinion ancienne (STEINBRÜCK 1909, pp. 19-34), selon laquelle le terme de Chorographe désignait chez Strabon indistinctement les itinéraires romains et les guides périégétiques utilisés aussi bien par lui-même que par Artémidore.

### *La Demensuratio et la Divisio*

La publication par E. Schweder en 1876 de deux opuscules tardifs: la *Divisio orbis terrarum*, et la *Demensuratio prouinciarum* – et non *Dimensuratio* comme on le lit le plus souvent –, également désignée comme *Epitome totius orbis* par les manuscrits, a fortement contribué à l'élaboration des fragments d'Agrippa. Ils ont été ensuite l'objet de nouvelles publications de la part de Riese (RIESE 1878) et de Schnabel (SCHNABEL 1935). Le premier est connu par Dicuil et rapporte ce texte à une mesure de la terre effectuée par Théodose: on trouve du reste à la fin de l'opuscule

On a vu dans ces opuscules le chaînon manquant miraculeux où trouver les lacunes de Pline dans ses emprunts à Agrippa. L'érudition en a fait deux épiphénomènes d'une même source directement dérivée d'Agrippa par un canal indépendant de Pline. Les miracles sont malheureusement rares en philologie, et malgré les trésors d'imagination et les corrections en cascade imposées à ces textes, ces deux opuscules, qui résultent d'un faisceau de sources complexe, ne peuvent se résoudre à des objets principalement dérivés d'Agrippa. Si les découpages géographiques, qui recoupent principalement les découpages provinciaux du Haut-Empire, entretiennent des liens évidents avec certains fragments d'Agrippa dont les mesures se reconnaissent aisément, il est très excessif de faire dépendre par nature d'Agrippa l'ensemble d'une division fondée sur des découpages politiques qui n'étaient pas l'apanage d'Agrippa. Pour peu que l'on admette que les données numériques transmises par ces opuscules ne dépendent pas nécessairement d'Agrippa et que l'on cherche à les croiser avec des valeurs connues par ailleurs chez d'autres auteurs, plutôt que de les torturer pour les faire coïncider avec Agrippa, on se rend compte qu'il est souvent possible de sauver le texte à la condition de le libérer du postulat de son origine agrippéenne.

L'utilisation de la formule *qua cognitum est*, propre aux citations d'Agrippa chez Pline, ne se rencontre que dans la *Demensuratio*, où elle est plus fréquente que chez Pline. Si comme le pensait Klotz (1931b, p. 422) cette formule est caractéristique des écrits d'Agrippa, il faut admettre non seulement que la *Demensuratio* reste plus proche de la lettre d'Agrippa que la *Divisio*, mais aussi qu'elle dépend du même texte que Pline (JULIAN 1883, p. 169), et non de la carte comme on l'admet généralement. Les formules voisines (*qua cognoscitur*) reconnues dans la *Divisio*, montrent également une dépendance, sans doute plus médiatisée, à l'égard du même texte, et un degré de métissage et de contamination des données plus élevé que dans la *Demensuratio*. En tout état de cause, l'idée de deux canaux de diffusion de la tradition agrippéenne (le texte, à l'origine de Pline, et la carte, à l'origine des opuscules) nous semble devoir être écartée au profit d'un document unique.

La description des îles, où les divergences entre les opuscules sont les plus nettes, et les recoupements avec Pline moins nombreux fait apparaître la dépendance évidente des opuscules à l'égard d'une source qu'elles ont en commun avec Orose, et à l'égard de corpus insulaires. Les opuscules ne s'accordent réellement que sur trois notices, et de façon partielle. Même si des erreurs paléographiques expliquent une partie des différences elles n'expliquent pas tout.<sup>29</sup> Quant aux passages où le lien avec Agrippa est patent, ils recoupent trop systématiquement les emprunts de Pline à Agrippa pour que l'on puisse sérieusement envisager une totale indépendance des opuscules à l'égard de

Pline. Lorsque les recoupements avec Pline sont pas parfaits, ils n'est pas rare que les opuscules divergent, parfois jusque dans les découpages ou qu'ils s'accordent avec d'autres sources. On ne saurait donc utiliser sans de sérieuses précautions ces deux opuscules, irréductibles à un simple miroir des découpages territoriaux d'Agrippa.

*Un cas exemplaire d'attribution douteuse*

On se bornera à un exemple d'attribution hasardeuse : deux auteurs (KLOTZ 1931, pp. 429-30, fig. 28 ; DETLEFSEN 1906, pp. 48-50, n° XVII) ont attribué à Agrippa la paternité des mesures de la Syrie données par Pline, HN V. 67, soit: *longitudo eius inter Ciliciam et Arabiam CCCCLXX m.p.*, *latitudo a Seleucia Pieria ad oppidum in Euphrate Zeugma CLXXV*.

La *Divisio* (Dv) et la *Dimensuratio* (Dm) donnent les mêmes valeurs, mais avec un texte sensiblement différent de celui de Pline:

Dv, 19: *Syria. finitur ab oriente flumine Euphrate, ab occidente mari Ægyptio, a septentrione quod inter Cyprum et Syriam est mari, a meridie Arabia quæ est inter mare Rubrum et sinum Persicum. huius spatium patet in longitudine CCCCLXX, in latitudine CLXXV.*

Dm, 4: [Babylon] *Syria. finitur ab oriente flumine Euftrate, ab occidente mari Ægyptio, a septentrione mari quod inter Cyprum et Syriam est, a meridie Arabia quæ est inter mare Rubrum et sinum Persicum. huius spatium patet in longitudine <C>CCCLXX, in latitudine CLXXV.*

Les arguments avancés en faveur de l'attribution à Agrippa ont été les suivants: la présence d'Agrippa en Syrie de 23 à 13 av. J.-C.; la distance Séleucie – Zeugma aurait été empruntée à la mesure de la voie romaine reportée sur la carte d'Agrippa (DETLEFSEN 1906). L'expression *mare Rubrum* étant étrangère à Varron, le passage serait nécessairement emprunté à Agrippa. L'accord, finalement pas si fréquent, entre les deux opuscules tardifs est ici exemplaire, y compris dans l'énoncé des limites, traduisant leur dérivation évidente à partir d'une source commune sur ce point, même si l'ajout *Babylon* traduit certainement une contamination par Pline (HN V. 66). Il a assurément été décisif dans l'attribution à Agrippa, d'autant que l'on rencontre ici une particularité qui apparaît dans d'autres fragments d'Agrippa : dans le langage ordinaire de la géographie post-ératosthénienne, les expressions longueur et largeur s'entendent par référence à la longueur et à la largeur de la terre habitée et suivent donc une orientation constante : est-ouest pour la longueur et nord-sud pour la largeur. Or, à en croire les passages attribués par Pline à Agrippa, l'attribution de la plus grande valeur à la longueur et de la plus petite à la largeur sans souci des orientations, aurait été une particularité d'Agrippa. Or on retrouve cette erreur dans ce passage.

On le voit, les «preuves» sont à peine des indices. Un regard un tant soit peu plus attentif montre pourtant des difficultés nombreuses: la distance de Séleucie de Piérie à Zeugma n'est pas propre à ce passage supposé emprunté par Pline à Agrippa: elle équivaut à une mesure grecque de 1.400 stades qui est celle que l'on trouve chez Strabon (VI.2.1), qui nous donne presque mot pour mot le texte de la *Dimensuratio* et de la *Divisio*: «La Syrie est limitée au nord par la Cilicie et par l'Amanus, et de la mer au Zeugma de l'Euphrate (c'est-à-dire du golfe d'Issus au Zeugma qui se trouve le long de la Commagène), il n'y a pas moins de 1.400 stades, qui constituent la limite en question; à l'orient, elle est limitée par le l'Euphrate et par les Arabes Scénites qui sont à l'intérieur de l'Euphrate, au sud par l'Arabie Heureuse et l'Egypte, à l'Ouest par la mer d'Egypte <et la mer de Syrie>».

Ce passage est à l'évidence dérivé d'une source grecque, comme l'indique l'usage des stades (Strabon n'a en effet pas pour habitude de convertir les unités qu'il a trouvées dans ses sources). Klotz, qui ne l'a mentionné que dans une laconique note infra-paginale, croyait prudemment pouvoir y reconnaître Artémidore. Cette attribution est purement gratuite dans la mesure où aucun fragment d'Artémidore n'atteste chez cet auteur de telles divisions, ni de telles mesures, ou en

tout cas pas dans cette forme. En revanche, la structure énonciative est en tout point la même que celle des divisions d'Agrippa, ce qui mérite d'autant plus d'attention que le principe qui consiste à commencer une description régionale par une présentation de ses limites et de leurs mesures est un cas unique chez Strabon. Strabon a en effet traité à part des sphragides dans l'introduction de son ouvrage, et on voit ainsi à quel point les choix propres aux auteurs qui nous ont transmis les fragments sont déterminants dans l'image globale que nous nous faisons des ouvrages dont proviennent ces fragments. Artémidore ne nous est quasiment connu que par Strabon qui a réservé à Eratosthène la discussion des grands découpages territoriaux, et par Stéphane de Byzance qui en tiré des toponymes. Est-ce à dire qu'Artémidore se limitait aux renseignements que Strabon en a tirés? Certainement pas. Il est clair en tout cas que des auteurs grecs avaient adopté avant Agrippa une partie du mode descriptif dont le gendre d'Auguste paraît avoir fait un élément essentiel de sa méthode et de son style, et qu'on ne saurait en faire l'apanage d'Agrippa.

La mention de la mer d'Égypte est commune à Strabon et aux deux opuscules, et l'ajout d'éditeurs aux manuscrits (<et la mer de Syrie>), fondé sur l'épitomè de Strabon, paraît superflu si l'on compare au texte des opuscules. Il n'est au reste pas inintéressant que cette terminologie soit la même que celle d'Agrippa, qui désignait comme mare Aegyptium l'ensemble de la haute mer entre l'Égypte et Cnide (HN V. 102 = 25 K. = 28 R.; Detlefsen 1906, p. 50), réservant au bras de mer entre Chypre, le golfe d'Alexandrette et l'Asie le nom de mare Pamhylium. L'expression mare quod inter Cyprum et Syriam est qui se rencontre dans les deux opuscules ne peut donc être imputable à Agrippa, qui avait pour cet espace maritime une expression spécifique, que l'on trouve précisément dans un passage de la Divisio (§17) dérivé d'un passage d'Agrippa transmis par Pline (HN, V. 102 = 26 K. = 28 R.; DETLEFSEN 1906, p. 50) qui donne a meridie mari Pamphylo, et dont la Divisio a fait a meridie mari Pamphylo quod inter Cyprum et Ciliciam est. Il est donc clair que l'expression mare quod inter Cyprum et Ciliciam est est une glose introduite par une source commune aux deux opuscules et non une «signature» d'Agrippa.

La seconde mesure, qui équivaut à 3.760 stades, s'entend de la côte, depuis les limites de l'Égypte – la bouche Pélusiaque – et non de Rhinocoroura comme le suppose Klotz. La valeur est sensiblement inférieure à celle que l'on tire des itinéraires qui 599 milles de Péluse à Antioche (611 de d'après les papyri de Théophraste), et 663 jusqu'aux Portes Ciliciennes, ou 509 entre Rhinocoroura et Antioche (533 d'après les papyri de Théophraste). Elle provient probablement d'un périple, dont les valeurs s'achèvent régulièrement par des multiples de 30 stades.

La leçon que l'on peut tirer de l'examen de ce fragment réputé d'Agrippa est qu'il a toutes chances de ne pas remonter à Agrippa, même s'il en a en partie l'apparence: il est particulièrement remarquable que les limites méridionales de l'Asiae pars superior ne s'accordent pas avec celles de la Syrie. On ne peut de ce fait se fonder sur la récurrence de la distance de Séleucie de Piérie à Zeugma dans un autre passage de Pline (HN VI. 126) pour l'attribuer à Agrippa, et avec elle l'évaluation de la largeur de l'empire Parthe, que Klotz ne parvient à attribuer au gendre d'Auguste qu'au prix de corrections en série pour les faire coïncider avec les valeurs nommément attribuées par Pline à Agrippa (HN VI. 37 = 31 K. = 33 R.).

L'accord de la Dimensuratio et de la Divisio n'est donc pas une garantie d'origine agrippéenne, et on ne saurait les considérer par principe comme dérivées d'Agrippa. Paradoxalement, cet accord est si exceptionnellement parfait qu'il implique pratiquement une source spécifique proche, qui ne dérive pas directement de Pline, ni d'Agrippa à travers les habituels relais générateurs de variantes dans l'expression des données numériques. Nous sommes dans un cas évident de dépendance commune à l'égard d'une même source assez proche pour avoir maintenu des traditions codicologiques propres. On ne peut malheureusement guère aller plus loin.

Il est clair que les valeurs numériques formulées dans ce passage remontent à des sources grecques. Il est également clair que Strabon est le plus proche d'une source grecque, dont les opuscules dérivent par un intermédiaire commun, et avec laquelle Pline prend quelques distances tant en

matière de structure que de vocabulaire de cette dernière. Par contre, le découpage sectoriel des mers utilisé par tous les auteurs tributaires de cette source est clairement celui d'Agrippa. Il est dès lors probable qu'Agrippa était également tributaire de cet auteur, ou de ce groupe d'auteurs, et qu'il reprenait probablement comme Strabon et les auteurs des opuscules, leurs conclusions. La similitude globale des valeurs et le consensus évident qui s'en dégageait a probablement conduit Pline à ne pas utiliser Agrippa, et à privilégier l'utilisation de seconde main d'une autre source. Agrippa n'est de fait généralement utilisé que contre d'autres opinions et l'on est en droit de penser qu'il n'a pas été sollicité pour valider un consensus général.

Admettrait-on qu'Agrippa est à l'origine du passage de Pline, ce qui est absolument indémontrable, et très discutable, en l'état du dossier, il faudrait imaginer qu'il a résumé la source de Strabon, et l'a convertie en milles, mais il faudrait surtout admettre qu'Agrippa utilisait pour des divisions limitrophes des limites différentes d'un passage à l'autre, ce qui semble difficile. Dans tous les cas, quel que soit le scénario que l'on voudra retenir, et qu'il soit ou non le relais de l'information transmise par Pline, on est nécessairement amené à la conclusion qu'Agrippa a emprunté les limites de certains de ses découpages et leur principe même à des auteurs grecs antérieurs, et ceci constitue en soi une information capitale.

La prudence voudrait donc qu'en parlant d'Agrippa, on se borne aux trente-et-un fragments clairement attribués et que l'on ne se réfère aux attributions supposées qu'avec toute la prudence requise.

### 3. UN TEXTE ET SES SOURCES

#### *Un texte*

Contre ceux qui ont pensé que l'ensemble des informations tirées d'Agrippa venaient d'une carte et seulement d'une carte (DETLEFSEN 1906), Klotz (1931, p. 41) reprenant en partie des arguments avancés avant lui par Riese (1978, p. IX), ont démontré que les emprunts de Pline à Agrippa ne pouvaient remonter qu'à un texte. Cette proposition recueille aujourd'hui un assentiment à peu près général, que seul la foi et le sens que l'on accorde à l'éventuelle mention de la porticus Vipsania comme une source en soi est en mesure de tempérer. Une fois posé en principe que Pline a cité Agrippa à travers un texte, on n'est toutefois guère plus avancé, car la nature, le genre, la forme et le contenu de ce texte restent l'objet d'un débat largement ouvert, qui met en jeu ni plus ni moins que la signification ultime de l'entreprise d'Agrippa et son insertion dans la production géographique gréco-romaine.

L'idée la plus traditionnellement admise et que l'ouvrage d'Agrippa se réduisait à une série de notes préparatoires à la carte (GRILLI 1990; NICOLET 1988b). Le terme de *commentarii* utilisé par Pline pour le caractériser en serait le signe le plus marquant. Certes, mais à la condition que la mention des *commentarii* ait bien eu trait à l'ouvrage, et non à la construction du portique, ce qui, on l'a vu, est loin d'être démontré. En tout état de cause, il paraît raisonnable, pour en comprendre la nature, de se tourner vers les fragments plus que vers le nom, douteux, de l'ouvrage, pour en comprendre la nature. Au reste, le sens latin du mot *commentarii* est si vaste qu'il permet à volonté de faire de la partie textuelle de l'œuvre d'Agrippa ce que l'on veut en faire : simples notes tirées de la carte elle-même (DETLEFSEN 1906) véritable recueil de matériel savant (KLOTZ 1931, p. 40), mémoire destiné à une utilisation administrative (NICOLET 1988) ou véritable ouvrage. On l'a bien souvent rapproché de *Hypomnēmata* de Ptolémée pour souligner le caractère non formellement rédigé, en se berçant de l'illusion que la Géographie de Ptolémée pouvait se réduire à un simple ensemble de notes. On se bornera à rappeler que le titre que Strabon (XVII.1.36), donnait à sa géographie était celui d'*hypomnēmata tēs gēōgraphias*, chaque livre étant considéré comme un



hypomnématon particulier. Il est aussi le titre assigné par Pline (HN V. 8) au Périple de Hannon. On ne peut donc exclure aucune solution, dans la mesure où les ouvrages de géographie traditionnels pourraient également apparaître comme le matériau préparatoire à une carte et comme la carte elle-même (PRONTERA 2006).

L'existence d'un ensemble écrit et structuré d'Agrippa ne fait aujourd'hui guère de doutes: les thèses de Detlefsen ont depuis longtemps été battues en brèche. Agrippa est nommément cité, dans les mêmes termes que les autres auteurs utilisés par Pline, au point que l'on peut même identifier des manies d'écriture.

*Les verbes introducteurs des citations*

Klotz a en effet bien montré que les termes employés par Pline pour introduire les citations d'Agrippa évoquent nettement un texte: Agrippa prodiit<sup>30</sup> (ou prodidit<sup>31</sup>), tradit,<sup>32</sup> auctor est,<sup>33</sup> credit,<sup>34</sup> existimavit,<sup>35</sup> adiecit,<sup>36</sup> facit,<sup>37</sup> metitur computavit, taxat (HN, VI. 207). Si l'on s'arrête un tant soit peu sur ces formules en les comparant à celles que l'on rencontre par ailleurs chez Pline, pour introduire les citations des autres auteurs, on se rend rapidement compte qu'Agrippa n'est pas en règle générale l'objet, de la part de Pline, d'un traitement spécifique. Les deux premières de ces formules se rencontrent pour introduire des citations empruntées à des ouvrages de type classique, au reste pas nécessairement géographiques, que ce soit dans les livres géographiques ou en dehors de ceux-ci. On notera seulement la sur-représentation proportionnelle du verbe prodere dans les livres géographiques, mais il n'y a là rien de particulier à Agrippa. Ils introduisent notamment les emprunts à Artémidore, à Polybe ou encore à Varron, mais on sait aussi qu'ils ne signifient nullement que Pline en ait une connaissance directe.

	Livre 2	Livres 3-6	Dont Agrippa	Total HN
Prodo	21	78	11	270
Trado	17	79	7	703
Auctor <sup>38</sup>	8	43	3	332
Existimo <sup>39</sup>	14	23	2	200
Credo	32	22	1	260

L'expression auctor est est également fréquente chez Pline. Elle fonde d'ordinaire une réelle autorité et vaut brevet de vérité. L'auctoritas d'Agrippa est sollicitée pour le périmètre de la Sicile, dont on a vu qu'il était l'objet d'estimations très variées et contradictoires. Des verbes plus rares, comme metitur sont également appliqués à Varron.

Plus intéressants sont des verbes rarement utilisés. Les verbes existimare et credere indiquent des affirmations non démontrées, mais n'induisent aucune doute de Pline sur leur validité. C'est ce qui paraît expliquer leur représentation plus élevée au livre II, qui mettait en jeu plus d'extrapolations que de données établies. On aimerait savoir quel raisonnement a conduit A. Grilli à traduire existimavit par «ha valutato» (GRILLI 1990, p. 143). Existimavit exprime plus vraisemblablement une opinion perçue et exprimée comme telle, et à ce titre distincte des données objectives ou tirées du calcul. Le verbe credere, est généralement appliqué par Pline aux eschatiaï (SALLMANN, p. 175); il est intéressant que, lorsqu'il cite Agrippa (HN, IV. 102 = 8K. = 22 R. = DETLEFSEN 1906, p. 61), Pline l'applique précisément à un espace extra-océanique – la Bretagne – sur lequel Agrippa ne

disposait certainement pas d'informations récentes de première main, et qui était l'objet de sa part d'un acte de foi, inspiré d'autres sources, et non d'un calcul effectué sur des données assurées, et encore moins de données de première main. Le verbe existimare est utilisé à propos de l'Ethiopie (HN VI. 196 = 29 K. = 35 R.; DETLEFSEN 1906, p. 55), c'est-à-dire une fois encore à propos des eschatiaï, et dans un second passage pour traiter d'une donnée conjecturale – en fait une simple opinion –: les origines puniques du peuplement des côtes méditerranéennes de la Bétique. (HN III.8 = 37 K. = 2 R.).

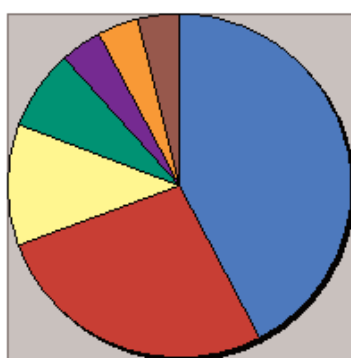
Un passage évoque une sententia M. Agrippae, formule très solennelle (HN VI. 136-7 = 33 Riese) sans doute appelée par l'importance idéologique et culturelle de la sphragide visée: Media, Parthia, Persis.

Le verbe computare n'apparaît que quatre fois dans les livres 2 à 6. Il n'est appliqué qu'à un auteur, précisément Agrippa, à propos du calcul des dimensions de la Gaule Chevelue HN IV. 105 = 7 K. = 23 R.). Ses trois autres occurrences (HN II. 171; II. 174; VI. 209) montrent qu'il caractérise non des données brutes, mais des valeurs élaborées par le calcul. Ce calcul s'applique ici à une zone très controversée. Il est difficile de savoir si computatio désigne une simple addition de valeurs, du type de celles qui lui ont permis de construire les dimensions de la Cyrénaïque et de la Basse Égypte, ou si, comme nous le penserions plus volontiers, elle englobe aussi des données entièrement élaborées par le calcul et irréductibles à une simple somme. Le mot computatio est appliqué à Polybe, sans doute à partir d'Agrippa dans le cadre du contrôle par addition d'une donnée suspecte (HN VI. 206 = 66 K. = 36 R. = DETLEFSEN 1906, p. 77), qui ne pouvait être corrélée par Pline avec aucune information tangible dans le texte d'Agrippa. On étudiera bientôt en détail cet exemple, et on verra alors que l'expression désignait sans doute en fait une construction géométrique de Polybe et un calcul beaucoup plus complexe que cette addition. Le verbe taxat, généralement appliqué par Pline aux conversions entre devises, est utilisé par lui dans les livres géographiques pour caractériser des données non exprimées en distances, telles que des durées de navigation (HN VI. 82; 163).

Il semble donc apparaître une gradation des niveaux de certitude qui s'attachent aux propositions d'Agrippa. Elles montrent que Pline savait à partir de quelle documentation et au terme de quel(s) raisonnement(s) Agrippa était parvenu à ces affirmations, et sans doute aussi en opposition avec quels auteurs, comme le suggèrent des verbes tels que adiecit, lorsqu'Agrippa ajoutait à la valeur d'un auteur antérieur.

Ces termes suggèrent non seulement l'existence d'une source écrite, mais encore celle d'une pensée et d'une expression structurées, avec des calculs et des raisonnements, avec des argumentations, des comparaisons, des oppositions, qui débouchaient sur des avis fondés.

### L'autorité d'Agrippa



- prodere
- tradere
- Auctor
- existimare
- credere
- sententia
- computare

*Un style d'Agrippa*

Si l'on compare par ailleurs à Agrippa et des opuscules tardifs nous permettait d'établir des liens purement philologiques et de mettre en évidence des manies stylistiques caractéristiques d'un ouvrage écrit dont les qualités littéraires semblent plus marquées par les vulgarismes que par la recherche stylistique.

L'une des manies de langue d'Agrippa paraît avoir été l'usage de la formule *qua cognitum est* (KLOTZ 1931b, p. 422). Cette particularité, qui n'apparaît chez Pline qu'en liaison avec le nom d'Agrippa ou dans des passages corrélables avec Agrippa,<sup>40</sup> est à rattacher à l'une des caractéristique de la langue d'Agrippa : son goût pour un parler résolument inspiré de la langue vulgaire, de son vocabulaire et de ses structures grammaticales (BARDON 1956, p. 78; 101. RODDAZ 1984, p. 570 sq.). Elle caractérise un texte dont dérivent Pline, et de façon plus indirecte, d'abord la *Dimensuratio et*, de façon plus lointaine, la *Diuisio*. L'usage du verbe *patere*, dont Pline fait un très large usage pour introduire les mesures régionales, et que l'on retrouve dans les deux opuscules et dans un emprunt probable de Suétone à Agrippa (*Caes.*, 25) a de bonnes chances de faire partie lui aussi de la langue de Marcus Agrippa.

L'idée qu'il s'agissait d'un texte mis en forme, et non de simples notes, se confirme si l'on se penche sur la façon dont Agrippa citait, à l'évidence de façon très disserte, certaines de ses sources.

*Citations d'autres auteurs par Agrippa*

Il serait vain de penser retrouver à travers les fragments d'Agrippa une carte précise de ses sources. K. Sallmann nous a assez mis en garde contre les dangers de cet exercice. En revanche, l'importance de l'utilisation des modèles antérieurs par Agrippa est de nature à nous éclairer en partie sur la nature – et, jusqu'à un certain point, sur le sens – de son œuvre.

A. Klotz a bien montré qu'Agrippa était tributaire d'autres sources, notamment de sources grecques. Il a néanmoins sans doute sous-estimé l'ampleur du phénomène, et laissé ouverte la question – sans doute en grande partie désespérée – de savoir quels sont les auteurs qu'il a pu consulter de première main et ceux dont les données avaient été à ce point intégrées à la conscience géographique, qu'elles circulaient indépendamment de leurs inventeurs notamment à travers des notules doxographiques.

*Les modalités de la citation: le cas de Polybe*

On a déjà eu l'occasion de signaler que la formule *adiecit* suggère qu'Agrippa citait d'autres auteurs et se positionnait par rapport à leurs propositions. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. C'est une pratique ordinaire de la part des auteurs anciens. Cet outil polémique, parfois fondé sur les usages propres à la rhétorique judiciaire, avec adresse à l'auteur incriminé (*Strabon/Polybe*; *Aelius Aristide/Euthymène*) leur permettait de souligner avec emphase la part de leur apport. Certains passages citaient sans doute longuement des auteurs, d'autres discutaient des valeurs isolées; d'autres encore empruntaient des données en citant leurs sources, ou sans les citer, et parfois sans doute sans connaître leur origine immédiate ou lointaine.

Un passage de Pline (*HN* 5. 9 = 59 K, 25R, DETLEFSEN, p. 83) est, plus que toute autre, susceptible non seulement de nous révéler en Polybe une source identifiable d'Agrippa, mais encore de mettre en évidence les pratiques de la citation qui pouvaient être celles du gendre d'Auguste et les dangers de la *Quellenforschung*.

Polybius Scipione Aemiliano res in Africa gerente Polybius annalium conditor, ab eo accepta classe scrutandi illius orbis gratia circumuectus prodidit a monte eo (sc. Atlante) ad occasum uersus saltus plenos feris quas generat Africa\*, ad flumen Anatum\*\* <...>\*\*\* CCCCLXXXVI <...>\*\*\*\*. Ab eo Lixum CCV Agrippa, Lixum a Gaditano freto CXII abesse; inde sinum qui uocetur Sagigi, oppidum in promuntorio Mulelacha, flumina Sububam et Salat, portum Rutubis a Lixo CCXXIII, inde promuntorium Solis, portum Rhysaddir, Gætulos Autoteles, flumen Quosenum, gentes Selatitos et Masathos, flumen Masath, flumen Darat in quo crocodilos gigni. Dein sinum DCXVI includi montis Bracæ promuntorio excurrente in occasum, quod appelletur Surrentium. Postea flumen Salsum, ultra quod Æthiopus Perorsos, quorum a tergo Pharusios. His iungi <in> mediterraneo Gætulos Daras; at in ora Æthiopia Darathitas, flumen Banbotum crocodilis et hippopotamis refertum. Ab ei montes perpetuos usque ad eum quem Theon Ochema dicemus. Inde ad promuntorium Hesperu nauigatione dierum ac noctium decem. In medio eo spatium Atlantem locauit, ceteris omnibus in extremis Mauretaniæ proditum

La première partie du texte est clairement attribuée à Polybe. Riese avait logiquement attribué à Agrippa l'intégralité du passage au style indirect introduit par la formule Agrippa (prodidit). Klotz (1906, p. 15; 1931b, p. 453) a ensuite montré que toutes les distances, sauf celle qui précède le nom d'Agrippa, sont des multiples de 56 milles, soit en valeur approchée 450 stades correspondant à une estimation de la journée diurne de navigation propre à Polybe (ARNAUD 2005, pp. 83-4). Klotz (fig. 59) n'a donc retenu comme provenant d'Agrippa que le bref passage qui lui était strictement attribué (DESANGES, CUF 1980, pp. 106-115 ad loc.). En fait, c'est toute la citation de Polybe qui doit être attribuée à Agrippa, y compris les détails relatifs à la faune nilotique, comme l'avait vu Riese, sans pouvoir l'attribuer à Polybe.

Un second fragment d'Agrippa se prête exactement à la même analyse. Là encore, il a été très maltraité par la Quellenforschung, qui l'a tronçonné à souhait et s'est borné à ce qu'elle trouvait nommément attribué à Agrippa (HN VI. 206 = 66 K = 36 R = DETLEFSEN 1906, p. 77):

Polybius a Gaditano freto longitudinem directo cursu ad os Mæotis XXXIII. XXXVII.D prodidit, ab eodem initio Siciliam XII.L, Cretam CCCLXXV, Rhodum CLXXXVII.D, Chelidonias tantundem, Cyprum CCCXXV, inde Syriæ Seleuciam Pieriam CXV, quæ computatio efficit XXIII. XL) Agrippa hoc idem interuallum a freto gaditano ad sinum Issicum per longitudinem directam XXXIII. XL taxat, [in quo haud scio an sit error numeri, quoniam idem a Siculo freto Alexandriam cursus XIII.L tradidit].

Il s'agit de la discussion de la mesure de la distance de Gadès à Issus, centrale depuis Dicéarque. L'intérêt de ce passage, où les érudits allemands du XIX<sup>e</sup> s. ont vu deux ensembles totalement distincts (OEHMICHEN 1880, p. 21; KLOTZ 1906, p. 39) a résidé avant tout dans leur association, dans son rôle dans les doutes de Pline, et dans les motivations de ces derniers. Il est clair que Pline était ici dans l'incapacité de fonder l'évaluation d'Agrippa sur un comput. C'est précisément parce qu'il pouvait le faire pour Polybe, qu'il nous a donné le détail de ses segments intermédiaires, comme s'il voulait établir si le problème était dans les chiffres de Polybe ou dans ceux d'Agrippa, c'est-à-dire comme s'il s'était attendu à ce qu'Agrippa reprît les chiffres de Polybe. Plus étonnante encore est la seconde valeur qu'il sollicite pour fonder son doute sur une possible erreur paléographique d'Agrippa (ou du copiste). Il s'agit en effet de la distance du détroit de Messine à Alexandrie. A ce titre, elle ne fait pas partie de la mesure per longitudinem directam mise en doute par Strabon et qui suit le tracé, fixé depuis Dicéarque, du «diaphragme» de la carte du monde: de Gadès à Issus par la Sicile, la Crète et Rhodes. Il est donc totalement exclu de suivre Klotz (1931b, pp. 458-459) quand il essaie de retrouver la valeur d'Agrippa en ajoutant à la distance du détroit de Messine à Alexandrie une mesure fabriquée par ses soins (la distance d'Alexandrie à Pelusium) et la mesure de la Syrie, empruntée, on l'a vu, à un passage dont l'origine agrippéenne est hautement douteuse. Il est du reste contraint pour aboutir à un chiffre qui selon lui justifierait les doutes de Pline, de faire partir ici la mesure de la Syrie de Pelusium, après l'avoir fait partir de Rhonocorura dans le commentaire du pseudo-fragment concerné (il voulait alors démontrer son origine agrippéenne).

La mention de cette distance, qui n'est pas un segment intermédiaire de la mesure incriminée, est d'autant plus surprenante qu'elle est globalement cohérente avec l'allongement dans l'axe est-ouest que suggère la valeur qui précisément semble suspecte à Pline. On pourrait penser que Pline a simplement tenté d'appliquer le théorème de Thalès. La distance de Rhodes à Alexandrie est généralement consensuelle. Si l'on suit les géographes anciens, la distance du détroit de Messine à Alexandrie est l'hypothénuse A-C d'un triangle rectangle dont les côtés de l'angle droit ABC sont AB (détroit de Messine-Alexandrie) et BC (Rhodes-Alexandrie), constitutifs le premier du parallèle de référence, le second du méridien de référence des anciens. On pouvait espérer vérifier les données d'Agrippa. Si l'on s'en tient aux valeurs de Polybe, on aboutit à un allongement impossible de la distance Alexandrie-Rhodes à plus du double de sa valeur consensuelle, fixée à 4000 stades (ARNAUD 2005, p. 214; Diod. Sic., III.34 ; Str., I.2.17 ; 2.5.24 ; Pline, HN V. 132). Si on se fonde au contraire sur cette valeur consensuelle, égale à 250 milles, pour le côté BC, le côté AB se trouve mesurer  $\bullet(1350^2 - 500^2) = "1572500 = 1254$  milles (= 10.030 stades), à opposer aux 562, 5 milles de Polybe, soit plus du double de l'évaluation de Polybe, et une distance majorée de plus de 690 milles.

Si, donc, Pline avait sollicité l'évaluation agrippéenne de la distance du détroit de Sicile à Alexandrie en vue de se livrer à une construction géométrique élémentaire – ce qu'à aucun moment il ne prétend évidemment avoir fait –, elle aurait à l'évidence tendu à valider l'estimation d'Agrippa et non le contraire. Or Pline en tire un doute. Il faut donc rechercher une autre explication. C'est dans le registre paléographique que Pline a choisi de se placer.

A l'évidence, c'est la proximité de l'estimation de Polybe, paléographiquement voisine de celle d'Agrippa, qui est à l'origine des doutes de Pline: quiconque s'est un tant soit peu penché sur la transmission des chiffres chez les géographes anciens sait à quel point elle est, avec la transmission des toponymes rares, le maillon faible de la littérature géographique. Pline le savait aussi: lorsqu'il a vu la parenté formelle des estimations de Polybe et d'Agrippa, soit respectivement XXIII. XL et XXXIII. XL, il n'a pu manquer d'avoir un doute. Ce doute s'est certainement renforcé lorsqu'il a constaté la récurrence de la même faute dans l'énoncé de les valeurs respectivement affectées par Polybe à la distance Gadès-détroit de Messine et par Agrippa à la distance de ce point à Alexandrie, soit respectivement XII.L et XIII.L milles (10.000 et 10.800 stades).

Mais il y a beaucoup plus intéressant. On est en effet en droit de se demander jusqu'à quel point Pline ne s'est pas mépris sur le sens des mentions de Polybe qu'il a trouvées chez Agrippa, car on trouve un certain nombre de divergences significatives entre ce que Strabon nous apprend de Polybe sur ces questions et ce que l'on en voit ici: la distance entre les Colonnes d'Hercule et le détroit de Sicile s'élevait chez Polybe à 18.700 stades (Str. II.4.2, C 105 ; et Aujac 1969, pp. 150-151, ad loc.). Strabon nous apprend que cette valeur était chez Polybe le fruit d'un calcul au demeurant relativement simple, et non d'une donnée objective. Ceci explique la disparition, parmi les étapes du comput, du cap Caralis, qui en constituait une étape habituel de sa mesure le long des routes maritimes; par voie de conséquence, le lien de ce passage avec Polybe est confirmé, en dépit des erreurs.

Il est plus intéressant, pour comprendre la dynamique de ce passage, de noter qu'augmentée de la distance de Gades à Issus (800 stades, cf. Str., XVII.3.6 ; III. 1.8), ce n'est pas à 10.000 stades, mais à  $18.700 + 800 = 19.500$  stades (2.437,5 milles), qu'aurait dû s'élever l'évaluation polybienne de la distance Gades-détroit de Sicile.<sup>41</sup> On aura reconnu dans ces 2.437,5 milles la valeur dont la forme arrondie en milles (2.440 milles) est précisément celle que Pline, sans doute par l'intermédiaire d'Agrippa, prête à Polybe pour l'ensemble de la mesure de Gadès à Issus. L'erreur remonte donc probablement à une méprise sur le sens de *quae computatio efficit XXIII.XL* ou de son original grec: elle s'entendait bien de la distance de Gades au détroit de Sicile, comme nous l'apprend Strabon, et non de l'ensemble Gades-Issus, comme la cru la source de Pline. La conviction erronée qu'elle devait avoir trait à l'ensemble Gades-Issus a conduit cette même source à reconstruire par

le calcul la valeur manquante entre Gades et le détroit de Sicile:  $2.440 - [375 + 187,5 + 187,5 + 325 + 115] = 1.250$  milles. On a dès lors abouti à la série  $1.250 + 375 + 187,5 + 187,5 + 325 + 115 = 2.440$ , alors que les valeurs auraient du être  $2.440 + 375 + 187,5 + 187,5 + 325 + 115 = 3.630$ . Contrairement à ce que pensait Pline, en accord avec sa source, la valeur de 2.440 n'était pas garantie par le comput : le comput avait été organisé de façon à obtenir la valeur de 2.440 que le texte latin avait conduit à attribuer par erreur à l'ensemble... L'incapacité où est Pline de comprendre le détail de cette opération suggère directement que l'essentiel de la confusion provient de la façon dont Agrippa l'a exprimée, et du sens de la *computatio* que visait Agrippa. Mais on ne peut formellement exclure qu'Agrippa ait lui-même été victime d'une source antérieure, peut-être grecque (la pseudo-valeur polybienne est égale à 1.000 stades).

La première valeur de la série sur laquelle Pline fonde sa vérification du comput attribué à Polybe est donc une fabrication de la source latine qui a traduit et exploité Polybe, sans doute Agrippa lui-même. Sa méprise sur le sens du calcul de Polybe remonte à Agrippa lui-même, et cette erreur explique sans doute la genèse de l'évaluation agrippéenne de la ligne Gades–Issus, et une parenté paléographique avec la valeur supposée de Polybe qui a suscité les doutes de Pline. L'erreur d'Agrippa l'avait conduit à rétrécir considérablement l'évaluation polybienne de la Méditerranée, mais l'erreur était concentrée sur la partie occidentale du segment, entre Gades et le détroit de Sicile. Les autres données, de là à Issus, étaient vérifiables et correctes. La longueur de l'Afrique (HN V. 40 = 58 K. = 26 R.) et ses sections, qui toutes figuraient chez Agrippa, comme on le verra bientôt, permettaient, grâce aux alignements admis par la tradition géographique, à savoir cap le Criu Metopon de Crète et le cap Phycus d'une part, Alexandrie et Rhodes d'autre part, de contrôler la pertinence globale de la valeur des sections du diaphragme.

La seconde valeur, jusqu'à la Crète est en revanche conforme à ce que l'on sait par ailleurs (Str., II. 4.2, C 105) : elle est bien de 3.000 stades, à ceci près qu'à en croire Strabon, Polybe ne l'entendait pas du détroit de Sicile à la Crète, mais du détroit de Sicile aux caps du Péloponnèse... Là encore, il faut supposer entre Pline et Polybe une intervention intermédiaire où nous reconnaissons la main d'Agrippa, qui a recomposé Polybe. Le comput des distances en milles faussement attribuées à Polybe a nous sommes donc fondés à penser que le détail de la *longitudo directa* n'a pas été emprunté à Polybe, mais est bien l'évaluation originale d'Agrippa qui devait citer Polybe dans des termes que Pline n'a pas compris. On comprend que Pline ait été quelque peu embarrassé par un passage où les erreurs s'étaient accumulées.

L'un des apports de ce passage confus est de nous apprendre que les erreurs d'interprétation effectuées à partir de Polybe l'ont été dans un texte où ses valeurs avaient été converties en milles et exprimées en chiffres romains sans être *perscripta*, et de nous montrer la confusion entretenue par Agrippa entre ses sources et son apport personnel. La façon dont Pline les sollicite ici en rapport étroit avec Agrippa, l'absence de toute donnée intermédiaire d'Agrippa, suggère clairement que tout le passage où Pline cite Polybe vient également d'Agrippa. Polybe ne serait cité ici que parce qu'Agrippa déclarait reprendre à son compte les données qu'il y avait trouvées, les citait dans le détail après les avoir converties, et reprenait in fine sans doute dans un autre passage cette valeur en introduisant une erreur paléographique. De là le contrôle exercé par Pline sur la valeur de Polybe, garantie par un comput dont Agrippa ne lui avait pas donné les moyens, pour la bonne raison qu'il n'avait pas élaboré une donnée nouvelle et se bornait à citer Polybe, qui paraît avoir constitué une source importante d'Agrippa sur des données aussi essentielles que la mesure de l'équateur de la carte (Strabon).

Parmi les emprunts supposés d'Agrippa à Polybe, on a pu compter (BRAUN 1909, p. 78) les 480 milles attribués par la Dv. 5 à la largeur de la Lusitanie. Si on les multiplie par 8, 33 qui constitue l'échelle de conversion mille romain en stades propre à Polybe si l'on en croit Strabon (POTHECARY 1995), on obtient en effet 4.000 stades. Il n'y a pas de raison particulière de douter que ce chiffre soit celui de Polybe, mais il y en a de douter que cette valeur polybienne ait jamais été convertie par

Agrippa, qui emploie sans distinction le rapport 1 :8 du mille au stade, sans distinction d'auteur. La *latitudo* de la Lusitanie s'entendait en outre selon Agrippa, cum Asturia et Gallaecia et s'élevait à 536 milles si l'on en croit Pline (HN IV. 118 = 5 K. = 24 R. = D : 22 = P : 29). On ne saurait donc retenir en première analyse la dépendance d'Agrippa à l'égard de Polybe. La *Divisio* dépend donc ici clairement d'une source polybienne, qui donnait une mesure plus traditionnelle, sans inclure l'Asturie et la Gallice dans les dimensions de la Lusitanie. Il n'est toutefois pas exclu qu'Agrippa soit parvenu à son évaluation de 536 milles en ajoutant à ces 480 milles d'origine polybienne indirecte supposée, 56 milles, correspondant à l'Asturie et à la Gallice. Si l'on sait que 56 milles correspondent pour Agrippa à la valeur polybienne de la journée de navigation, il apparaîtrait que la valeur d'Agrippa a été composée de deux données empruntées à Polybe par deux canaux différents : une évaluation globale de la Lusitanie, et une donnée tirée d'un périple des côtes cantabriques.

Polybe est, dans l'état de nos fragments, la seule source dont on croit pouvoir assurer qu'elle a été utilisée de première main par Agrippa, ce qui ne signifie nullement qu'elle ait été la seule, ni que Pline, qui, pour sa part, ne paraît pas avoir lu Polybe de première main (KLOTZ 1906, pp. 39-40 qui attribue la connaissance de Polybe, partie à Varron, partie à une autre source latine), ait toujours été tributaire d'Agrippa lorsqu'il citait Polybe.

#### *La notion de «source»*

L'érudition a eu tendance à faire d'Agrippa un novateur absolu comme il est normal d'un auteur réputé écrire sur la base d'informations administratives nouvelles, dépendant d'un nouvel ordre du monde et fondateur à ce titre de sa représentation. On ne saurait sous-estimer cet aspect du projet d'Agrippa. Pour autant, il semble difficile d'en faire un auteur entièrement détaché du contexte global de la pensée géographique et d'une sorte d'état de l'art. On l'a vu, Agrippa était nécessairement tributaire d'un état de la réflexion théorique, des questions en suspens qui permettaient à qui les abordait de briller, et d'un corpus de données chiffrées tout autant que d'une culture géographique qui conduisait à traiter de certains sujets au détriment d'autres. Comme chez les autres auteurs, l'affirmation de son originalité passait probablement par la citation de ceux dont il contestait le point de vue, et par celet de personnes qui avaient contesté celui de leurs devanciers. C'est certainement le sens qu'il convient de donner à l'opposition pratiquée par Pline entre Agrippa et alii (HN 4. 45 = 50 K. = 14 R.).

Les emprunts d'Agrippa ont été soulignés par de nombreux auteurs. Le terme d'emprunts est peut-être excessif. Comme les autres auteurs (Sallmann), il a sans aucun doute puisé dans un corpus documentaire très disparate qui incluait des auteurs, pas nécessairement tous géographes, et sans doute pas tous connus de première main, des documents administratifs, des bulletins de victoire, des rapports, une culture globale informelle (récits de soldats, de voyageurs, de gouverneurs) dont Pline et Sénèque nous permettent à l'occasion de prendre la mesure pour l'époque de Néron. Comment, par exemple, a-t-il entendu parler de la Vistule? Comment Mela, qui, autant que l'on puisse en juger (mais a-t-on les moyens d'en juger?) n'a pas lu Agrippa, la connaît-il? A-t-il alors tiré l'information d'une «source» au sens où l'entendait la *Quellenforschung*?

Le premier point sur lequel on peut mettre l'accent est qu'Agrippa a visiblement été sollicité par Pline dans le cadre de débats propres aux questionnements de la littérature géographique hellénistique et républicaine, et qu'il ne l'a pas été isolément, mais en compagnie des autres jalons du débat. Or une source n'est pas seulement l'auteur à qui on a emprunté une donnée, souvent sans le citer. C'est aussi celui que l'on a cité pour le contredire.

C'est un aspect de l'intertextualité que la *Quellenforschung* a systématiquement exclu de son enquête et qui doit impérativement être réévalué. Par source, nous n'entendons pas seulement l'emprunt d'une valeur à un auteur, même si celui-ci est connu pour l'avoir utilisée. Dès avant l'époque

d'Auguste, les débats géographiques avaient donné lieu à de véritables collections doxographiques, qu permettaient de citer un auteur sans l'avoir lu. Inversement, on pouvait utiliser une valeur sans savoir qu'elle portait chez d'autres une signature, au demeurant parfois usurpée. Il existait également une série de données réputées à tort ou à raison consensuelles, issues de périple ou d'itinéraires, dont seule la combinaison engendrait à terme des computs différents. D'autre part, plutôt que de sources, réduisant les relations littéraires à un système binaire emprunt/différence, on devrait parler d'intertextualité et considérer l'auteur ancien comme un lecteur irréductible au collectionneur d'excerpta. Il l'est aussi, mais il n'est pas que cela. Il est un lecteur qui hérite de débats dans une forme plus ou moins inspirée par ses lectures, par rapport auxquelles il se positionne.

Si l'on observe attentivement Pline, on se rend compte qu'une immense majorité de données sont fournies sans nom d'auteur. Les citations interviennent le plus souvent dans les cas de débats. Il y a quelque raison de penser que souvent, les auteurs en débats étaient cités par les auteurs plus récents, autant que l'on puisse s'en faire une idée à travers les pratiques de Strabon et de Pline lui-même, lorsqu'il formule des opinions personnelles divergentes. Replacés dans leur contexte, on se rend précisément compte que les citations d'Agrippa sont le plus souvent associées à d'autres citations ou sollicités dans des contextes de débat propres à la géographie hellénistique et républicaine.

Nous sommes donc d'avis, dans pouvoir formellement le démontrer en dehors du cas de Polybe, que la plupart des auteurs anciens dont on sait que Pline n'avait pas de connaissance directe, mais que l'on trouve cités aux côtés d'Agrippa ont été cités à travers les citations qu'en avait faites ce dernier, sans les connaître nécessairement de première main.

Qu'on lui attribue ou non la citation des auteurs avec lesquels il était en débat avec lui, ces passages ont le mérite de nous montrer qu'ils prenaient place dans un intertexte et qu'Agrippa prenait position dans des débats classiques dont il connaissait les termes et les auteurs. Ainsi, à propos du peuplement de la Bétique, la mention d'Agrippa,<sup>42</sup> qui fait suite à la description des côtes (HN III. 7) sans mention d'auteur, limitée aux seuls toponymes *digna memoratu aut Latio sermone dictu facilia*, précède celle d'une opinion divergente de Varron sur le même sujet (*in uniuersam Hispaniam M. Varro peruenisse Hiberos et Persas et Phoenicas Celtasque et Poenos tradit*). Les mesures régionales selon deux axes n'étaient pas une invention d'Agrippa: elles appelaient un positionnement par rapport à la tradition. De façon générale, la totalité des informations attribuées par Pline à Agrippa avait trait à des objets normalement décrits et discutés par les géographes antérieurs. Comme les autres géographes, Agrippa en était l'héritier et le contradicteur. Il ne pouvait faire l'économie de leur connaissance et de leur mention, fût-elle de seconde ou de troisième main.

Quelques auteurs ont pu être des sources. Plus généralement, Agrippa s'inscrit dans l'intertextualité d'une culture géographique.

#### *Les autres sources d'Agrippa*

La toponymie de l'Italie et des régions riveraines et généralement très italianisée: on note par exemple l'usage systématique par Agrippa et par Pline de la forme *Pelorus* contre la forme grecque usuelle *Pelorias*, qu'utilise le Chorographe, et que l'on rencontre une fois au moins chez Pline (HN III.90). Pour autant on reste très frappé par l'ampleur des emprunts aux sources grecques, le plus souvent identifiables à des données exprimées en stades.

#### *Les données maritimes: les sources grecques*

C'est évident si l'on considère le nombre élevé de données visiblement converties à partir de données en stades. À vrai dire, elles ne trahissent pas nécessairement des données intrinsèquement



grecques. On sait que l'usage du stade pour mesurer la mer était usité à Rome dans des inscriptions publiques d'époque républicaine, et les systèmes de mesures maritimes en milles mis en place à Rome au II<sup>e</sup> s. av. J.-C. paraissent avoir été relativement éphémères (ARNAUD 2005, pp. 81-83). D'autre part, ces mesures en stades peuvent avoir connu une seconde vie en milles, et il ne serait pas inutile de se livrer à une analyse systématique des trois ou quatre systèmes et pratiques de conversion en usage chez Pline pour y voir plus clair dans cette stratigraphie documentaire. C'est un travail long et fastidieux devant lequel nous avons jusqu'ici reculé, mais qu'il faudra assumer. Il ne fait en tout cas guère de doutes qu'Agrippa a largement puisé dans un répertoire d'origine grecque qui constituait la base de la géographie ancienne et celle d'un grand nombre de ses estimations: ses distances maritimes sont toutes réductibles à des chiffres en stades égaux à des multiples de la journée de navigation grecque. Agrippa – du moins à en juger par le corpus qui nous est parvenu – n'a pas eu recours aux données élaborées par des auteurs latins à partir du II<sup>e</sup> s. sur la base d'autres échelles.

Les emprunts de Pline à des périples ont sans doute été pratiqués à assez grande échelle. Klotz (1931b, p. 452) a rapporté à Agrippa la mesure du littoral de la Cyrénaïque donnée par Pline, HN V. 32 (fgt 57 K.), quoiqu'elle ne lui soit pas explicitement attribuée. Si on ajoute en effet au total de 808 milles que l'on en tire (mais que ne donne pas Pline) les 250 milles inter duas Syrtes donnés par Pline HN V. 28, sans plus de mention d'auteur, on obtient 1.058 milles, soit à deux milles près les 1.060 milles donnés par Pline, HN V. 38 (34 K.) toujours sans mention d'auteur dans un passage où Pline donne la longueur et la largeur de la Cyrénaïque. La largeur est explicitement attribuée par Pline à Agrippa dans un autre passage (HN VI. 209 = 34 K = 37 R. = DETLEFSEN 1906, p. 46). Enfin, la somme des fragments 33 Klotz,<sup>43</sup> 34 (= 37 R.), 35<sup>44</sup> et 36 Klotz donne exactement la longueur du continent africain selon Agrippa (HN V. 40 = 58 K = 26 R.). Toutes ces données remontent à l'évidence à des Périples grecs. L'addition des distances côtières données, sans attribution d'auteur, par Pline en HN V. 28; 32 et 39 (= 33 et 57 K.) montre clairement que les mesures de tout l'espace entre la petite Syrte et Pelusium repose sur des périples grecs, à l'exception de deux mesures qui sont peut-être d'origine itinéraire. L'usage par Agrippa de sources grecques a été reconnue même pour la mesure des côtes atlantiques de la Gaule (KLOTZ p. 442 : HN IV. 105 = 40 K. = 23 R. = DETLEFSEN 1906, p. 42).

La seule donnée côtière qui en Italie soit attribuée avec certitude à Agrippa, c'est-à-dire la distance du cap Lacinium à Caulon (HN III. 86 = 42 K. = 10 R.) d'une part équivaut à 560 stades, d'autre part prend comme point de destination une cité en ruines (Str., VI.1.10, Pline, HN III.95) dont la mention provient tout droit de la tradition grecque.

Les distances données entre le Drin et l'Acroceraunii (HN III. 150 = 16 et 47 K. = 13 R.:175 milles = 1400 stades) prolongent une immense série de données côtières composées valeurs de 700 stades, égales à la journée de navigation telle qu'évaluée par Hérodote, que l'on trouve chez Artémidore et avant lui chez le pseudo-Scylax. On a également trouvé en Sicile (HN III. 87 = 13 K.) une valeur empruntée à l'une des sources grecques d'Agathémère (V.20), où l'on reconnaît depuis Stiehle Artémidore (mais il pourrait plus vraisemblablement s'agir de Timosthène ou de Ménippe, seuls cités par Agathémère dans ce passage). Timosthène a des chances sérieuses d'avoir été à l'origine de plusieurs de ces périples, d'autant que l'on rencontre son nom associé à Agrippa en HN VI 164 (55 K. = 39 R.), mais le peu que l'on en connaît ne permet pas de recoupements tangibles. Les distances depuis les caps crétois (HN IV. 60 = 62 K. = 15 R.) remontent également à des données en stades.

### *Posidonius*

Il existe chez Agrippa au moins une valeur qui figurait déjà chez Posidonius (Str., XVII.1.21, C 803 = fgt. 101 Jacoby): c'est celle de la mesure de l'isthme pélusiaque (HN V. 65 = 56 K. = 27

R) évalué à 125 milles ou 1.000 stades.

### *Eratosthène*

Les évaluations d'Ératosthène sont à plusieurs reprises opposées à celle d'Agrippa (par ex. HN VI 164 = 55 K. = 39 R.). L'origine ératosthénienne de plusieurs données recueillies dans des fragments attribués à Agrippa a été avancée (KLOTZ 1931, pp. 448-450, ad fgta 51-53), mais une dépendance directe est extrêmement douteuse. Agrippa en a sans doute eu connaissance à travers des notules doxographiques, et par le double canal de Polybe (HN V. 40), qui l'a largement discuté, et de Varron, à qui il est souvent associé dans les fragments. La valeur donnée pour la distance de Phycus au cap Criu Métopon de Crète (HN IV. 60 = 62 K. = 15 R.) est exactement le double de la valeur d'Eratosthène. Elle remonte à une valeur en stades. On est en droit de se demander si elle ne remonte pas à une faute de lecture (ou à une erreur du manuscrit consulté) d'une source grecque utilisant Ératosthène.

### *Artémidore*

On ignore si Artémidore pratiquait ou non la mesure d'entités régionales du type de celles qu'à retenues Agrippa. Klotz avait sans doute raison d'affirmer que Pline n'avait aucune connaissance directe d'Artémidore, dont le nom apparaît le plus souvent associé chez Pline à celui d'Isidore, qui semble avoir été le canal par lequel Pline le connaissait. Le nom d'Artémidore est en revanche souvent associé à celui de Varron dans des passages où celui-ci est opposé à Agrippa, sans doute à travers ce dernier, qui l'utilisait. À tout le moins, Agrippa a été plusieurs reprises tributaire d'Artémidore sans le citer. C'est le cas lorsqu'il prolonge par une valeur égale à  $2 \times 700$  stades (HN III.150 = 16, 47 K. = 13 R. = DETLEFSEN 1906, pp. 87-89 = PARTSCH 1879, p. 40, 61) une série de valeurs de 700 stades emprunté à Artémidore qui lui-même les empruntait à un périple au plus tôt contemporain du pseudo-Skylax. C'est beaucoup plus douteux, on l'a vu en Sicile (HN III. 86-87 = 13K.) ou rien ne garantit qu'Artémidore soit à l'origine de la mesure. En revanche, lorsqu'Agrippa faisait du Catabathmus la limite de l'Égypte et de l'Afrique (HN V. 38 / VI.209 = 34 K. = 37 R.), il se conformait à l'opinion d'Artémidore.

### *Varron*

Nous sommes assez tentés de suivre l'opinion de Klotz sur l'origine varronienne des emprunts d'Agrippa à Artémidore (1906, p. 35; 1931, p. 448, note 1). Il y a au moins un emprunt clair d'Agrippa à Varron : c'est la distance a Calchadone ad Phasim (HN VI. 3 = 51 K = 29 R.). L'ensemble des fragments 49-52 K. = 14, 16, 17, 19, 29 R., qui recoupe et cite très largement les données d'Artémidore et de Varron (HN IV. 45; IV. 77-78; VI. 103) montre qu'Agrippa en a gradé l'essentiel en intégrant quelques données tirées d'itinéraires terrestres qui ont eu pour effet de raccourcir un espace traditionnellement mesuré sur la foi des périples. Pour le Pont-Euxin au moins, il semble que l'on puisse considérer comme fondée l'opinion de Klotz (1931b, pp. 447-449). On est également tenté d'attribuer à Varron transmis par Agrippa la notice sur le Dromos Achilleos (HN IV. 83 = 52 K. = 19 R.) qui a de bonnes chances de provenir entièrement d'Agrippa. Il y a apparemment eu dans la transmission (sans doute chez Varron) une confusion entre la distance entre l'insula Achillis et le Dromos Achilleos (sans doute identique à la présente), évaluée à 125 milles, soit 1.000 stades, et longueur du Dromos Achilleos qui est de 1.000 stades chez Strabon VII. 3.19, C 307. L'existence

d'une péninsule et du cap homonyme qui en formait l'extrémité rendaient la confusion évidente. Agrippa, en rajoutant son évaluation, n'a rajouté qu'une couche à la confusion dont il a hérité. Il est probable que ces liens avec Varron existaient également dans d'autres régions.

### *Agrippa et les itinéraires*

Agrippa est réputé y avoir largement puisé, mais cette affirmation relève plus de la conviction d'une dépendance étroite de l'Itinéraire d'Antonin et de la table de Peutinger à l'égard de la carte perdue d'Agrippa, que de la réalité des données chiffrées d'Agrippa. Ces dernières n'entretiennent en effet que des rapports relativement lointains avec celles des itinéraires, exception faite des fragments du «Chorographe» de Strabon, dont il semble assuré qu'il n'est pas à identifier avec Agrippa.

De quelque côté que l'on se tourne, même en Italie, le résultat est le même : on constate chez Agrippa des ordres de grandeur le plus souvent grossièrement comparables, mais irréductibles aux valeurs des Itinéraires, même grossièrement arrondies, sauf à recourir à de véritables subterfuges.

On en a un exemple avec le fragment HN III. 43 (= 12 K. = DETLEFSEN 1906, p. 26 = Partsch 1875, p. 36), qui n'est pas explicitement attribué à Agrippa: seuls les recoupements avec les itinéraires et des rapprochements avec les données de la Demensuratio et de la Divisio l'ont fait attribuer à Agrippa. La parenté avec les opuscules est pourtant très limitée, puisque ces derniers divisent l'Italie en deux parties, à l'image des deux grandes divisions issues des réformes de Dioclétien, alors que Pline considère l'Italie comme un tout. La seule valeur donnée par Pline qui soit potentiellement cohérente avec les itinéraires est celle de 420 milles entre les deux mers. Klotz a pu la faire correspondre à la distance du Var à Rimini par la via Julia Augusta et par la via Emilia qu'elle prolongeait. La rapporter à Agrippa se heurte malheureusement à au moins trois obstacles qui nous semblent globalement insurmontables. La première est qu'elle ne s'entend pas dans les limites à l'intérieur desquelles Pline inscrivait la mesure: le Var et l'Arsias. La seconde est qu'entre le Var et Vado Ligure, le tronçon de voie a été réalisé par Auguste et n'a pas été borné avant l'extrême fin de l'année 13 au plus tôt, et plus vraisemblablement dans le courant de l'année 12, c'est-à-dire juste avant ou juste après la mort d'Agrippa. Enfin, cette valeur n'a pas été retenue par les opuscules. Elle semble donc entièrement étrangère au débat.

On ne peut nier l'utilisation d'itinéraires par Agrippa, mais elle est restée très limitée, alors même que tout indique qu'ils étaient du domaine public au moins pour la forme habituelle qu'on leur connaît. On voit à quel point leur utilisation reste timide et marginale chez Strabon, qui, au début du règne de Tibère, emprunte timidement quelques données aux voies ouvertes par Auguste dans les Alpes. Ceci n'a rien de surprenant. Le réseau routier antérieur à Auguste avait déjà été largement sollicité par les auteurs tardo-hellénistiques et républicains, et leurs données avaient contribué à créer un consensus qu'il n'y avait pas lieu de remettre en cause. Pour les opérations plus récentes, même si elles sont en grande partie dues à Agrippa, et de chronologie disputée, la quasi-totalité des bornages d'occident, hors d'Italie, est en fait postérieure à la mort d'Agrippa. Il nous semble de ce point de vue remarquable que le fragment qui a trait à la Chevelue, où Agrippa fut particulièrement actif en matière de construction de voies (HN IV.105 = 7 K. = 23 R., fasse appel au verbe *computavit* qui semble s'attacher à des hypothèses élaborées par le calcul et non à des mesures avérées.

Les utilisations directes certaines de données routières se limitent à deux cas. Elles expliquent le rétrécissement sensible du périmètre du Pont par Agrippa, largement tributaire des données de Varron pour la partie orientale du Pont, mais qui s'est fondé partiellement pour l'autre moitié sur des itinéraires terrestres, comme l'indiquent des chiffres qui ne sont pas arrondis (HN IV. 80-87 = 49-52 K.).

De la patiente et acrobatique, mais convaincante, reconstruction par Klotz de l'origine agrip-

péenne des meures du littoral de l'Afrique, on retiendra qu'entre l'Océan et Pelusium, Klotz n'a pu faire tirer que deux données itinéraires susceptibles d'être intégrées au valeurs du fragment 57. L'itinéraire d'Antonin place entre Beronice et Teuchira 46 milles (28+18) que Klotz rapproche des 43 milles placés par Agrippa entre Berenice et Arsinoe, et 26 milles (qu'il propose de corriger en 23) entre Teuchira et Ptolemais, là où Agrippa place 22 milles, de Teuchira à Ptolemais. C'est ridiculement faible. Par une ironie du sort, Agrippa s'est fondé sur un ou des périple(s) pour mesurer la distance de la Syrte à Alexandrie, alors qu'Ératosthène avait préféré se fonder sur l'itinéraire terrestre que Pline a associé à la mention d'Agrippa (HN IV. 39), peut-être à sa suite.

De là, deux conclusions possibles : ou bien Agrippa n'a pas utilisé les itinéraires, ce qui est évident dans les cas où il s'est fondé sur les périples, ou bien il les a à ce point transformés qu'ils sont devenus méconnaissables.

*Le Bronze d'el Bierzo, la provincia Transduriana, les «formulae prouinciarum» et la chronologie de la rédaction de l'ouvrage d'Agrippa*

La découverte récente d'une table de bronze éclaire d'un jour nouveau un fragment d'Agrippa ainsi que la chronologie de la rédaction de l'œuvre géographique d'Agrippa. Il s'agit d'un édit d'Auguste pris à Narbonne le 15 février 15 av. J.-C. Il mentionne en effet l'existence d'une nouvelle province espagnole, jusque là inconnue, désignée comme la provincia transduriana.<sup>45</sup> Quoique quelques doutes aient été soulevés sur le statut provincial de cette provincia, car la nouveauté est toujours difficile à accepter, le fait qu'Auguste y mentionne des légats ne laisse aucun doute sur le fait que cette province ait été une authentique province impériale, et c'est à ce titre que l'empereur mentionne son titre de proconsul. Le terme de provincia désigne ici l'ensemble des compétences d'un gouverneur, et par voie de conséquence son champ d'application territorial, défini par le nom même de la province, qui suppose des limites territoriales de la province. G. Alföldy, considérant L. Sestius Quirinal, consul suffect en 23 comme le premier gouverneur de la province, et les mandats de légats étant ordinairement de rang consulaire (malgré quelques exceptions) assigne la création de la province au plus tôt en 22 (ALFÖLDY 2000). Le texte du décret mentionnant plusieurs gouverneurs (omnibus legatis), dont le mandat était normalement de trois ans, on peut difficilement placer après 19 la création de la province, qui pourrait en fait être sensiblement plus ancienne. On a récemment propos (LÓPEZ BARJÀ 2000, pp. 36-7; OREJAS et al. 2000, p. 71, av. bibliographie) d'assigner la réorganisation de l'Espagne en trois provinces au séjour d'Auguste dans la péninsule en 15-13, ce qui ne rétrécit que d'un an la fourchette admise antérieurement à la découverte de ce document. La Transduriana aurait alors disparu (LÓPEZ BARJÀ 2000, pp. 36-7) et aurait été intégrée à la Lusitanie, avant d'être transférée à la Tarraconaise entre 7 et 2. La dernière partie de ce scénario repose sur le seul postulat que la Demensuratio et la Divisio dépendent directement de l'orbis pictus d'Agrippa et de la chronologie supposée de la construction de la porticus Vipsania. Même en admettant la dépendance directe des deux opuscules à l'égard de la carte de la porticus Vipsania, dont on attend toujours la démonstration, cette reconstruction ne permet pas d'expliquer la présence des mêmes termes dans les opuscules et chez Pline, qui cite nommément Agrippa, et pas la porticus.

Nous sommes là au cœur d'un débat crucial, qui met en jeu des problèmes majeurs de chronologie et de Quellenforschung, et cela que l'on admette ou non la date de 15-13. Si l'on considère qu'Agrippa mentionnait initialement la Transduriana et que Pline a choisi de traduire dans la toponymie provinciale de son temps la réalité territoriale de l'ancienne Transduriana, il faut également admettre la dépendance des opuscules à l'égard de Pline, ce qui remet en cause toutes les conclusions ordinairement admises, pas nécessairement à juste titre, s'agissant de l'indépendance absolue des opuscules à l'égard de Pline.

Il nous semble préférable d'admettre que la formule *Lusitania cum Asturia et Gallaecia* est d'Agrippa et de ce fait antérieure au mois de mars 12 av. J.-C. C'est de loin l'interprétation la plus économe en hypothèses concaténées. Agrippa aurait donc fondé non un quelconque détail de son enquête, mais les découpages territoriaux au centre de son projet, sur une réorganisation des provinces survenue au plus tôt après le milieu de l'an 15, à une époque où Agrippa était depuis deux ans déjà en Orient, et au plus tard en 13, date à laquelle Auguste et Agrippa sont de retour à Rome. Qu'Agrippa se fonde sur la nouvelle organisation provinciale ne se déduit pas seulement du fragment relatif à la Lusitanie augmentée de l'Asturie et de la Gallice, mais aussi des données d'Agrippa relatives à la Bétique (HN III. 16 = 3 R.): Pline, évoquant les transformations de la province se réfère à un changement ultérieur, qui ne mettait en cause que l'extension septentrionale de la province, et n'ont aucun lien avec la création de la Lusitanie. Agrippa aurait simplement trouvé dans l'association de la nouvelle et de l'ancienne province un outil commode pour décrire d'un seul tenant toutes les côtes atlantiques du Cap Sacré aux Pyrénées, ne serait-ce que parce que l'ancienne *Transduriana* était un cadre administratif auquel étaient associés des données archivistiques. Ces données incitent fortement à placer en 13 la rédaction de l'œuvre géographique d'Agrippa.

La chronologie de l'éphémère *provincia Transduriana* nous amène en effet également à reconsidérer le canal par lequel Pline a eu accès au document identifié depuis 1888 avec les *formulae prouinciarum* (CUNTZ 1888; DETLEFSEN 1908a; CHRISTOL 1994). Dès le XIX<sup>e</sup> s., ces *formulae*, qui toutes paraissent refléter l'état augustéen et semblent n'avoir pas été mises à jour, ont été considérées comme l'un des éléments de l'entreprise d'Agrippa, si bien que l'on peut se demander s'il s'agit d'un document particulier au règne d'Auguste et cité de première main par Pline ou s'il reflète un type de document normalement tenu à jour (ce qui était nécessairement le cas s'il s'agissait des *formulae prouinciarum*), mais que Pline citerait à travers une source augustéenne, qui aurait dès lors toutes chances d'être Agrippa.

Le bronze d'el Bierzo nous donne probablement des éléments de réponse à cette question: au sein de la péninsule ibérique, trois convents (HN III. 28) présentent une originalité structurelle remarquable: seuls dans l'empire, ils font état des *capita libera* recensés dans le convent. Or ce sont précisément les trois convents correspondant à la *Transduriana prouincia*: *Asturum*, *Lucensis* et *Bracarum*. Ce constat nous impose de rapporter la rédaction de ce document à une période très courte, de moins de 10 ans, entre la constitution de la province et sa disparition, antérieure à l'élaboration de la grille régionale d'Agrippa. S'agissant d'un changement de province, la question de la mise à jour devient secondaire au regard de celui de l'ancienneté de la source d'information: il n'y a à nos yeux qu'une explication plausible à ce qu'une notice provinciale ait été maintenue en l'état après la disparition de la province correspondance: c'est qu'elle ait transité par une source au plus tard contemporaine de sa disparition, en incluant la marge de temps nécessaire à l'actualisation des données. Il nous paraît extrêmement probable que les «*formulae prouinciarum*», ou toute autre désignation qui aura été celle de ces documents, ont été récupérées par Pline dans leur forme augustéenne propre aux années 22-13 av. J.-C. par le canal d'Agrippa.

### *L'œuvre d'Agrippa à l'aune de ses sources*

De ce tableau se dégage une image d'Agrippa somme toute assez banale si on la compare aux autres géographes de l'époque hellénistique et tardo-républicaine. Il nous montre le visage d'un auteur faisant appel à un nombre limité de sources de première main, où l'on reconnaît sans doute Polybe et Varron, qu'il pouvait citer assez en détail, ainsi que des périples, mais aussi des documents administratifs. La géographie (ou la chorographie) n'a jamais été ni un genre littéraire ni une discipline en soi, mais un type d'enquête pour lequel les documents les plus divers étaient sollicités. Agrippa s'inscrit de ce point de vue dans une tradition plus qu'il ne paraît s'écarter de ses modèles.

Loin de l'image de l'homme renouvelant intégralement les bases numériques de la construction du monde, on ne peut manquer d'être frappé par le très grand classicisme d'un auteur qui a fait un large recours aux données élaborées par la géographie hellénistique. Il est alors assez éloigné du novateur, voire du révolutionnaire que l'on en a fait. Le mélange de tradition et d'apport de données nouvelles, l'inscrit dans le cadre des usages. Il est à l'évidence à situer plus du côté de la tradition géographique que de celui de la géographie administrative.

Agrippa donne également l'image d'un lecteur assez peu scrupuleux, surtout dans le traitement de ses sources grecques. Dans tous les passages où Agrippa, Strabon et le chorographe paraissent dépendre d'une source commune, c'est Agrippa qui semble le plus souvent en faute dans la transcription des données numériques, et plusieurs données originales d'Agrippa semblent s'expliquer si simplement par de simples fautes de transcription qu'il est très tentant d'y voir leur raison principale. La rapidité avec laquelle Agrippa paraît avoir rédigé cette œuvre semble s'accorder à la fois avec le nombre restreint de ses sources et avec une certaine précipitation, sensible à ces scories. Si l'on considère que la rédaction des dix-sept livres de la géographie de Strabon, dont les prétentions étaient autrement plus érudite paraît s'inscrire dans un arc de sept à huit ans, représentant une moyenne de deux livres par an, inscrire la rédaction de l'ouvrage d'Agrippa dans une à deux années (si on y ajoute éventuellement l'hiver 14-13) représente un rythme de rédaction soutenu sans être anormal, même si on lui suppose un volume comparable à celui des livres géographiques de Pline.

#### 4. PORTRAIT-ROBOT D'UNE ŒUVRE: TEXTE ET CARTE D'AGRIPPA

##### *Le contenu du texte utilisé par Pline*

Les grands ensembles thématiques constitutifs du contenu du texte utilisé par Pline sont connus depuis longtemps: ils ont organisé chez A. Klotz la structure de l'édition des fragments. On y trouve:

- des ensembles régionaux nommés, susceptibles d'associer plusieurs noms, dont les limites étaient nommées et mesurées en milles selon les quatre points cardinaux, fournissant une longitudo et une latitudo;

- des grandes mesures géographiques (mesures des continents, distance Gadès-Issus);
- des périmètres (îles, mers);
- des périple;
- des mesures depuis les caps insulaires;
- des mesures isolées, principalement de caps;
- des notations irréductibles à des mesures (histoire du peuplement,

On y ajoutera, comme on vient de le voir:

- des listes de cités inspirées des «*formulae provinciarum*»,
- des notes doxographiques
- débats et des citations, comme on vient de le voir.

Les problèmes qui se posent à nous sont moins d'en faire l'inventaire que de savoir comment ces éléments se combinaient entre eux, et dans quel ordre, et quelle masse ils représentaient respectivement dans l'ensemble du texte.

##### *Les découpages régionaux*

L'élément le plus visible du contenu du texte d'Agrippa est constitué par les découpages régionaux. Ils étaient constitutifs de la trame de la représentation du monde et ont à ce titre été plus

sollicités non seulement par Pline, mais aussi par ceux qui ont choisi d'en faire la base d'opuscules dont les derniers avatars sont représentés par la *Demensuratio* et par la *Divisio*. On y a reconnu avec raison un outil dérivé des sphragîdes d'Ératosthène (KLOTZ 1931b, p. 462; SALLMANN 1971, pp. 207-211; NICOLET 1988), dont Agrippa est à plus d'un égard le continuateur. Le besoin était réel : Strabon a bien rappelé dans ses *Prolégomènes* (II. 1. 41) la désuétude totale des données numériques recueillies et transmises par Ératosthène et Timosthène sur l'extrême Occident. Les sphragîdes d'occident étaient entièrement à reconstruire et à évaluer. Il n'était assurément pas le premier : en délimitant comme il l'a fait un espace qu'il appelait *Gallia omnis*, César ne faisait que créer une sphragîdes sur le modèle d'Ératosthène.

On admet ordinairement que ces sphragîdes étaient au nombre de 24, ce qui dépend entièrement de la foi que l'on accorde aux opuscules. En adoptant cette trame descriptive, Agrippa se posait à l'évidence en continuateur-correcteur d'Ératosthène, et s'intégrait dans une logique de construction intellectuelle de la carte.

Tous ces découpages s'appuient sur des accidents naturels. Ils sont le plus souvent fondés sur la trame des provinces, mais ce n'est là qu'une commodité qui n'a rien de systématique : Agrippa divisait l'Asie en deux ensembles, regroupait les trois Gaules, ajoutait à la Lusitanie l'ancienne *Transduriana* *prouincia*. L'adjonction de la Numidie à l'Afrique est sans doute un commentaire de Pline.

Les notions de longueur et largeur continuent à être disputées, car on ne maîtrise pas toujours parfaitement les orientations auxquelles elles s'appliquent. Strabon (II.1.31, C 85) a bien expliqué comment elles devaient être utilisées: longueur et largeur n'ont pas la même signification pour le tout et pour une partie. Quand il s'agit du tout, on appelle longueur la plus grande distance, largeur la plus petite; quand il s'agit d'une partie, la longueur est un segment parallèle à la longueur du tout ». La longueur se dit donc de l'orientation est-ouest et la largeur de l'orientation nord-sud. La longueur peut donc se trouver inférieure à la largeur, ce qui est notamment le cas de la Cyrénaïque. En règle générale, Agrippa semble donc s'être conformé à cet usage.

Ils n'étaient pas seulement un élément de la construction de l'image du monde. Ils offraient, dès avant Agrippa, aux géographes le cadre et l'introduction de leurs descriptions régionales, comme on l'a vu chez Strabon VI.2.1, qui dépend, pour sa description de la Syrie, d'une source grecque qui est aussi celle de Pline, et n'est pas Agrippa.

#### *Les grandes mesures «géographiques»*

Cette catégorie est assez artificielle. Elle est normalement indissociable de la précédente, qu'elle est censée organiser dans la stricte logique cartographique, héritée d'Ératosthène. Les parallélogrammes sont normalement associés à deux lignes mesurées : le diaphragme et le méridien. La première est celle que Dicéarque traçait et mesurait entre Gadès et Issus. Elle était en quelque sorte l'équateur de la carte et divisait le monde en deux parties. Ératosthène la prolongeait idéalement en orientant le Taurus d'ouest en est jusqu'aux caps de l'Inde. On a vu qu'Agrippa (HN VI. 206 = 66 K = 36 R = DETLEFSEN 1906, p. 77) donnait la mesure du diaphragme de Dicéarque jusqu'à Issus, en se fondant sur l'état de la question qu'il avait trouvé dans la critique polybienne de la mesure d'Ératosthène. Contre l'avis de Detlefsen (1905, pp. 99 sq.), Chr. Hänger pense que cette mesure avait bien la fonction qu'elle avait chez Detlefsen et a pour cette raison réintégré cette ligne dans sa reconstitution de la carte d'Agrippa (HÄNGER 2007). Il est toutefois difficile de se prononcer sur la validité de l'hypothèse dans l'état de notre documentation : jusqu'aux limites de l'Inde, l'utilisation du Taurus montre qu'Agrippa suivait le modèle ératosthénien. Au-delà on ne saurait le dire. L'autre axe, formé par le méridien de Rhodes et d'Alexandrie, n'est pas identifiable dans les fragments d'Agrippa. Agrippa semble être resté plus dépendant de la méthode de Polybe, qui mesurait la largeur de l'Oecumène en plusieurs points connus, notamment à partir des Alpes. La limitation du

monde à ses lieux connus (*qua cognitum est*) montre sans aucun doute qu'Agrippa ne cherchait à mesurer ni la terre habitée, ni la terre habitable, mais le monde dans les limites de la connaissance que l'on en avait acquise. De ce point de vue, il se distingue radicalement d'Ératosthène.

La mesure des continents est assurément plus originale, du moins par rapport au modèle ératosthénien. On sait que la division en continents avait peu de pertinence pour Ératosthène, qui s'attachait à une vision plus globale du monde. Elle est en revanche bien présente chez Polybe (Str. II. 4.5, C 107), et au moins autant dans l'imaginaire collectif de Rome, puisque la division tripartite de l'*orbis* est constitutive de la symbolique du triomphe de Pompée, et après lui d'Auguste.

### *Les périmètres*

On connaît chez Agrippa trois mesures d'*ambitus* ou de *circuitus*.

*Circuitus Siciliae* : HN III. 86 = 13 K. = 7 R.

*Ambitus Sinus Italiae et Illyrici* : HN III.150 = 47 K. = 13 R.

*Circuitus Ponti* : HN IV 77 = 16 R.

Toutes ces mesures n'ont pas la même signification. Le périmètre des îles est un usage ancien de la chorographie grecque, déjà attesté chez Pythéas ; elles sont partie intégrante de la description du monde dans la géographie grecque, mais sont plus un élément d'appréciation de la masse d'une île qu'un outil de la démarche cartographique. Depuis Dicéarque, et encore chez Polybe (Str. II. 4.2, C 105), les dimensions de l'Adriatique, sont un élément du débat relatif aux dimensions de la terre habitée. Il est désigné ici comme *Sinus Italiae et Illyrici*. On aimerait savoir si ce nom était la désignation d'Agrippa. Contrairement à ce qu'a écrit Klotz, aucun élément tangible ne nous permet en effet de savoir laquelle, parmi les désignations grecques et romaines, complexes, de l'Adriatique, Agrippa avait adopté. Si l'appellation *Sinus Italiae et Illyrici* était bien d'Agrippa, elle supposerait que le gendre d'Auguste adoptait la description par golfes de l'Océan que l'on trouve chez Pline.

Enfin, il est possible que le *circuitus* des grands ensembles terrestres ait été donné par Agrippa. Klotz attribuait à Agrippa le *circuitus* de la péninsule ibérique (HN IV. 118 = 39 K.) et l'*ambitus* de l'Italie (HN III 44 = 41 K. = DETLEFSEN 1906, p. 87). Il donnait probablement aussi le *circuitus* des Gaules (Suét., Caes., 25), dont la mesure des côtes atlantiques constituait probablement un élément (HN IV. 105 = 40 K. = 23 R. = DETLEFSEN 1906, p. 42).

### *Les périple*

On entend par périple des listes d'étapes côtières. On peut corréliser les données d'Agrippa avec au moins trois périple : celui de la Sicile HN III. 88 = 13 K., celui du Pont (49-51 K.), et celui des côtes du Delta et de Cyrénaïque (33 K. , 34 K. (= 37 R.), 35K. et 36 K. donne exactement la longueur du continent africain selon Agrippa (HN V. 40 = 58 K = 26 R.). Ces périple sont le plus souvent donnés sans nom d'auteur, mais attribuées pour le Pont à Varron. L'addition des distances qu'on y trouve nous permet de retrouver les valeurs d'Agrippa et montre clairement qu'il les citait de façon détaillée en y associant éventuellement les noms d'auteurs et les divergences d'évaluation. A ces trois périple, il convient sans doute d'ajouter la distance du cap *Lacinium* à *Caulon* (HN III. 86 = 42 K. = 10 R.) et le mesure entre le *Drin* et l'*Acroceraunii* (HN III. 150 = 16 et 47 K. = 13 R.:175 milles = 2 journées de navigation de 400 stades)

### *Les distances depuis les caps insulaires*



Elles permettaient de situer les îles par rapport à la terre. C'est une pratique ordinaire de la géographie hellénistique. Elles ne sont attestées chez Agrippa que pour les caps crétois (HN IV. 60 = 62 K. = 15 R.), mesurés par référence au cap Malée. Il est intéressant qu'Agrippa les ait ici associées à des directions selon la rose des vents. La distance du détroit de Sicile à Alexandrie (HN VI. 206 = 66 K = 36 R = DETLEFSEN 1906, p. 77) est peut-être à rattacher à ce groupe, mais s'inscrit sans doute dans une logique où combinée avec la mesure des segments du diaphragme, même sans solliciter la distance de Rhodes à Alexandrie (absente ou perdue) permettait d'établir par construction géométrique la position d'Alexandrie.

#### *Les mesures diverses*

On a essentiellement la mesure d'une péninsule de Crimée connue sous le nom de Dromos Achilleos (HN IV 83 = 52 K. = 19 R.), célèbre pour les exercices qu'Achille était réputé y avoir pratiqués et largement mentionnée par les sources anciennes depuis l'époque classique (Hdt. IV. 55; 76; Eur., Iphig. Taur. 435; Str., VII. 3.19, C 307, Mela, II. 1, Dion. Per., 306; Amm. Marc., XXII.8.29). Par suite d'une méprise d'Agrippa sur le sens du texte de Varron, elle ne s'intégrait peut-être pas dans son calcul de la circonférence du Pont. Il s'agit d'un accident de taille insuffisante pour être l'objet d'une représentation cartographique spécifique, ce qui explique du reste la référence à une forme familière, selon l'usage classique de la géographie hellénistique. Ici la forme est bien romaine: le gladius.

#### *Notations diverses (hors mesures)*

Il s'intègre de ce point de vue dans toute une série de notations sans rapport direct avec le dessin d'une carte, mais typiques des traités de géographie. Une seule peut être attribuée avec certitude à Agrippa: c'est la mention de l'origine du peuplement de la Bétique, opposée par Pline (d'après Agrippa ?) à l'opinion de Varron sur les diverses couches de peuplement. Des notices analogues se rencontrent chez tous les auteurs anciens, et dans les passages de Polybe que citait Agrippa. Des versions rationalisantes du mythe des Amazones mêlées à un fragment d'Agrippa pourraient devoir lui être attribuées, mais la plus extrême prudence reste de mise.

#### *Les silences d'Agrippa*

On ne saurait être complet sans souligner que certains éléments constitutifs de la tradition hellénistique sont singulièrement absents d'Agrippa, alors que Pline y consacre une certaine attention. On se souvient qu'Agrippa n'apparaît ni dans le livre II de l'Histoire Naturelle, ni dans la liste des sources de ce livre fournie au livre I. On se souvient également que la mesure des continents marquait chez Pline (HN VI. 209) le terme de la contribution latine au savoir géographique, et une transition vers l'apport grec: la théorie des climats et les latitudes.

On pourrait ajouter le désintérêt apparent pour des questions telles que les sources du Ni, qui était au cœur de l'interrogation des anciens non seulement sur la forme de la terre, mais sur la physique (pouvait-il y avoir une zone équatoriale tempérée entre les deux zones torrides comme le pensait Polybe?). Ces absences sont totalement cohérentes avec le choix d'une géographie phénoménologique centrée sur les seules données météorologiques vérifiées par l'expérience. En choisissant de borner le monde décrit au monde connu, et en postulant la continuité au sud d'une terra incognita, comme plus tard Ptolémée, Agrippa laissait la porte ouverte aussi bien aux théories dérivées

d'Hérodote d'un Nil issu de l'occident occidental qu'à l'hypothèse d'une source équatoriale. Plus exactement, il fermait la porte à un débat stérile et sans objet dans l'état des connaissances.

Pour les mêmes raisons, les mirabilia, qui étaient autant de tremplins vers une réflexion sur les causes cosmologiques des exceptions à l'ordre universel, paraissent lui être restés étrangers.

*Ouvrage ou collection de notes?*

L'image convergente que l'on retire à la fois des sources et du contenu de la source de Pline, qu'il nous dit préparatoire à l'orbis destiné à être affiché dans le portique n'est assurément pas celle d'une simple série de notes. Nous sommes bien en présence de tout ce que la tradition hellénistique pouvait imposer à un homme désireux de donner une image du monde. Le dessein de dresser au bout du compte une carte du monde, qui ne nous semble pas devoir être mis en cause s'agissant d'Agrippa, était à l'origine du texte d'Ératosthène, comme il l'était probablement d'Artémidore, dont un manuscrit, dont l'authenticité est aujourd'hui contestée, était orné d'une carte qui a fait couler déjà beaucoup d'encre. Il n'y avait donc pas d'antinomie entre le traité et la carte. Le traité était le lieu de présentation cohérente des données et des calculs sollicités dans le cadre de la carte, il avait à la fois une valeur heuristique et une valeur descriptive et permettait d'intégrer dans un seul document toutes les échelles du regard, depuis le détail comme le Dromos Achilleos,

Qu'il dût déboucher sur une carte réelle ou être au final la carte en mots (ARNAUD 1989a) ne remettait pas en cause l'existence de ce texte en forme, qui constitue bien le préalable ordinaire à une carte. Le fait que l'on retrouve des formules identiques dans deux traditions indépendantes issues de ce texte, à savoir Pline d'un côté, la Demensuratio de l'autre, nous incite en outre à y reconnaître un document publié, dans des conditions et à une date que l'on aurait bien du mal à préciser.

L'ordre dans lequel apparaissait le contenu demeure entièrement hypothétique. Le choix qu'ont fait, pour des raisons qui étaient propres à leur dessein, les abrégiateurs de l'Antiquité tardive ne doit pas nous inciter à considérer que la description des sphragides occupait une place à part. On serait plutôt tenté de penser que chaque sphragide précédait la description détaillée de la région dont elle fournissait le cadre, sur le modèle de la description strabonienne de la Syrie. Les opinions de ses devanciers étaient citées et réfutées. L'existence d'un vaste contenu de périple, souvent de seconde main, est certaine, mais l'organisation de la description en golfes, à l'instar de Pline, demeure une pure hypothèse, et le sens et le point d'origine de la description un mystère absolu.

Quel qu'en ait été le titre, c'était sans doute un ouvrage court, mais probablement sensiblement plus long que celui de Mela, compte tenu de l'abondance de la toponymie lié à l'usage des formulae, des citations d'autres auteurs et de l'abondance des données numériques.

*Le monde selon Agrippa*

Au même titre que celui d'Ératosthène, cet ouvrage a au bout du compte tenu ses promesses, puisqu'en tout état de cause, il a permis à plusieurs auteurs d'en tirer une carte qui, en dépit de nombreuses incertitudes et de divergences, permet de se faire une idée de l'image globale de la forme et des dimensions du monde connu et de ses grandes composantes tels que les entendait Agrippa. La reconstruction la plus circonstanciée et la plus plausible est aussi la plus récente (HÄNGER 2007). Elle nous donne l'image d'un monde nettement rétréci par rapport aux estimations de Polybe, qui s'était exposé aux critiques de Strabon pour l'avoir indûment fustigé. C'est une terre habitée assez équilibrée d'est en ouest, où les deux Asies Citérieure et Inférieure séparent deux masses comparables dans leur extension longitudinale, égales chacune au double de la longueur des deux Asies : la Méditerranée et ses rives d'un côté, l'Inde de l'autre. L'extension du continent

vers le nord était considérablement réduite par rapport à celle d'Eratosthène, conformément au modèle de Polybe. C'est là encore une image sans surprise, conforme aux grandes tendances du temps, qui place les eschataï très près de Rome et la domination de Rome au bout du monde ... De là à savoir si l'image du monde que l'on peut sans mal tirer de l'œuvre d'Agrippa nous permet de donner une image même approximative d'une carte affichée dans la porticus Vipsania, c'est une toute autre affaire.

### *La carte d'Agrippa?*

Jusqu'en 1991, l'idée même d'une carte d'Agrippa n'avait jamais été remise en cause. Elle était un postulat, si bien établi que la question n'était pas de savoir si cette carte avait existé, ni même si sa postérité éventuelle pouvait être évaluée et appréciée d'un double point de vue typologique et quantitatif, mais de savoir quelles étaient ses formes et ses dimensions.

Brodersen (1995, pp. 268-272) s'est livré à un inventaire à la Prévert des opinions très tranchées sur cette carte. On ne le reprendra pas ici. Tout a été dit à son sujet, le même et son contraire, avec la même certitude béate et la même absence de preuve : que c'était la Table de Peutinger parce que la Table de Peutinger avait la forme d'un portique. Avec des arguments aussi percutants et fondés, on démontrerait que les cartes de Théophraste étaient les ancêtres de la Table de Peutinger, puisqu'elles étaient exposées dans le portique inférieur du Lycée... On y a vu une carte ronde ancêtre de toutes les cartes médiévales circulaires, un modèle de Ptolémée (SCHNABEL 1935). On en a proposé plusieurs restitutions fondées sur les données chiffrées d'Agrippa, souvent discordantes, qui ont les mêmes mérites et les mêmes limites que les cartes d'Eratosthène ou les cartes de Strabon, toutes restitutions qui émaillent depuis le XIX<sup>e</sup> s. les traités d'histoire de la géographie, et ont pour danger majeur de passer auprès des lecteurs pour les «cartes de» alors qu'elles ne sont que les «cartes d'après les données conservées de». Après les restitutions graphiques de Philippi, Berthelot, Sallmann, Moynihan, une nouvelle proposition de restitution vient à peine d'être publiée (HÄNGEN 2007). On en a établi les orientations, toutes aussi assurées, mais aussi nombreuses que les points cardinaux, et les dimensions, avec la même variété.

Ces entreprises, diversement fondées, semblent quelque peu surréalistes non seulement au vu de notre documentation, mais surtout aussi longtemps que l'on a pas établi l'existence de la carte d'Agrippa. Dès 1991, nous avons avancé les mêmes arguments qu'a depuis repris K. Brodersen (BRODERSEN 1995), pour souligner qu'aucun élément tangible ne permet de démontrer formellement l'existence d'une carte dans la porticus Vipsania, pas même la formule orbem orbi spectandum propositurus erat (HN III.17). La confusion systématique entre la carte et son miroir textuel a abouti de façon généralisée à l'application au texte du vocabulaire de la cartographie. C'est vrai de termes tels que chorographie (PRONTERA 2006). Ce l'est aussi de tout le vocabulaire de la vision. L'expression utilisée par Pline en III. 17 pour caractériser le projet d'Agrippa revient en effet au livre VI (HN VI 211) pour caractériser l'ensemble des livres III à VI de l'Histoire naturelle et introduire la présentation des climats: ut nil desit in orbi spectando. Pline utilise la même expression pour désigner la réalisation, escomptée par Agrippa, de l'orbis de la porticus Vipsania et sa propre contribution écrite, tributaire d'Agrippa.

Faut-il pour autant, comme le pense K. Brodersen, contester purement et simplement l'idée de la carte? Si rien dans le texte ne permet de fonder la certitude d'une carte, il n'est rien non plus qui en nie l'existence. Il est certain que Pline se fonde sur un texte et rédige lui-même la carte, mais l'identité de nature de l'objet représenté dans le texte et dans le Portique, l'orbis, a conduit à la même confusion, systématique chez les géographes anciens, entre ces modes de représentation : le texte, fondé sur la carte, fondateur de la carte et outil de sa transmission, et la carte elle-même. On pourrait résumer l'apport des données textuelles en disant que sur leur base, on ne peut établir

l'existence de la carte, mais que si un archéologue apportait un fragment d'une carte découverte dans la porticus Vipsania – à supposer que son emplacement soit assuré, ce qu'il n'est pas – il n'y aurait pas lieu d'en être autrement surpris...

On en est donc réduit à apprécier, en l'absence d'une preuve dont la quête est illusoire, les éléments de vraisemblance entre les trois scenarii possibles:

- Un texte seul;
- Une carte seule;
- Un texte et une carte associés.

L'hypothèse d'un texte développé est difficile à soutenir. On imagine mal un traité, même de dimensions moyennes, inscrit in extenso, même dans une forme littéraire simple propre aux écrits géographiques, sur les murs du portique, même pour une publicatio: il y avait à Rome, en 12 av. J.-C., assez de bibliothèques publiques pour autoriser une mise à disposition de ce texte par d'autres biais. On peut en outre douter qu'un texte de ce type, étranger aux pratiques de l'écriture publique, ait été intelligible du large public auquel le destinait à l'évidence Agrippa. Dans l'hypothèse d'un texte, il faut donc imaginer une forme abrégée: les landmarks proposés par K. Brodersen, c'est-à-dire les données régionales que l'érudition a supposé empruntées par la Demensuratio et la Divisio à la carte.

On ne peut formellement exclure l'existence d'une telle liste de régions, éventuellement accompagnées de listes de cités pour chacune d'entre elles. Si on choisit de lire avec les éditeurs en HN VI. 139 *maritimum etiam Vipsania porticus habet*, c'est à notre sens la seule interprétation plausible de ce passage.

En faveur de la carte, on ne peut avancer qu'un argument, mais il est de poids. C'est que la publicatio d'une carte constituait à tous points de vue la valeur ajoutée du projet, et qu'elle avait un pouvoir symbolique à tous points de vue plus élevé qu'un simple texte. Tout d'abord, l'existence du portique permettait à Agrippa d'aller jusqu'au bout d'une démarche difficile pour les éditeurs ordinaires. La monumentalité du support lui permettait de s'affranchir d'une partie des contraintes habituelles imposées aux géographes par la taille d'un support qui devait pouvoir être manipulé et conduisait ordinairement les géographes à faire de leur lecteur leur cartographe par délégation. Les cartes étaient un objet de plus en plus familier sans être banal : plusieurs années avant la mort d'Agrippa, Properce les évoquait,<sup>46</sup> mais elles restaient sans doute réservées à une élite sociale. Les mappemondes ou cartes de quelque importance étaient des objets de prestige, réalisés par des professionnels du dessin et de l'écriture, comme ce fut le cas de la carte de Doura-Europos, où deux mains ont travaillé séparément (ARNAUD 1989b), ou celle de Théodose II, à laquelle ont œuvré un pictor et un scriptor distincts. Le même processus explique probablement l'absence des légendes de la carte d'Artémidore. Le discours d'Eumène pro restaurandis scholis, l'épigramme des famuli de Théodose, la réaction de l'empereur Julien à la carte qui lui avait été adressée par Alypius<sup>47</sup> illustrent bien ce statut particulier des mappemondes. Comme plus tard celle du Moyen-Âge, elles n'étaient pas seulement les marqueurs d'une élite intellectuelle, qui valaient à ce titre gloire et respect à leurs auteurs. Elles étaient aussi de beaux objets, accessibles à une minorité et à ranger au nombre des tableaux qu'Agrippa prétendait arracher à la sphère du priver pour les offrir au public, selon une pratique qu'il empruntait à Jules César.

À tous points de vue, l'hypothèse d'une carte, peut-être accompagnée d'un texte, comme on en connaît d'autres exemples,<sup>48</sup> nous paraît donc la plus vraisemblable. La localisation d'une ou de plusieurs cartes dans un portique n'est pas un cas original.<sup>49</sup> Elle n'a du reste pas lieu de surprendre : la place d'un pinax est dans une pinacothèque, et on sait que les portiques de la capitale étaient largement dévolus à la présentation des tabulae pictae.

Le cas de Théophraste, faisant afficher est bien là pour nous rappeler que, conformément à la vocation de pinacothèque des portiques, les cartes que l'on pouvait y trouver n'étaient pas normalement des documents spécifiquement conçus pour utiliser tout l'espace d'un portique. Dans ces

conditions, faire dépendre la forme et les dimensions de la carte du portique procède d'hypothèses d'autant plus insensées que l'accord n'est pas établi sur la localisation (COARELLI 1999) ni sur les dimensions du portique, et que certaines propositions semblent manquer du plus élémentaire réalisme: évoquer des élévations de 10 m. de haut suppose pratiquement deux étages, comme c'était le cas dans un grand nombre de portiques. Pour que la carte eût alors été lisible, il eût fallu l'observer depuis des étages et supposer une carte entourée par les portiques, sur le modèle de la colonne trajane, visible depuis les étages de la bibliothèque de Trajan.

Mais, même en admettant son existence, qui nous semble logique, on est légitimement fondé à se demander si la carte d'Agrippa est réellement connaissable. Le seul élément tangible dont nous disposons est l'usage du verbe *proponere* qui n'est jamais appliqué à des peintures solidaires d'un mur, mais toujours à des objets séparés, textes, tableaux ou statues, que l'on expose ou affiche: comme on l'a vu, Pline ne l'utilise que pour des tableaux ou pour un faux Phénix exposé au Comitium. Ceci paraît exclure les peintures murales et incite à imaginer une *tabula* d'un type relativement classique et de dimensions sans doute assez modestes, dont la carte de Doura-Europos peut nous donner une idée. Cette carte est dès lors susceptible d'avoir été réalisée par Agrippa ou, plutôt, sous sa direction, par des artistes plus aptes à lui conférer un aspect conforme à son statut de document offert au public. On est bien sûr en droit de penser que cette carte entretenait quelque rapport avec les données numériques recueillies par Agrippa, sur la base desquelles ont été entreprises les restitutions modernes de la carte d'Agrippa. Pourtant, même en imaginant une réalisation supervisée par Agrippa, rien ne garantit que la carte effectivement affichée ait été le strict décalque de ces mesures. Selon que la priorité d'Agrippa était de mettre l'accent sur une vision globale ou sur l'exhaustivité du contenu, selon l'importance que lui-même ou les artistes sollicités pour la réaliser accordaient à son aspect esthétique, la carte est susceptible d'avoir été déformée à l'envie, et complétée le cas échéant d'une liste de mesures afin d'en corriger les erreurs. Ptolémée<sup>50</sup> s'est assez largement exprimé sur les distorsions ainsi pratiquées sur leurs cartes par d'éminents géographes, en contradiction évidente avec les données qu'ils avaient établies, pour que nous restions vigilants sur ce point. Les cartes reconstituées peuvent nous aider à concevoir le monde tel que l'imaginait Agrippa, mais pas nécessairement à retrouver la forme ni surtout le contenu d'un objet particulier: la carte dont nous croyons qu'elle a été exposée dans la *porticus Vipsania*.

## 5. SENS ET RÉCEPTION D'UNE ŒUVRE

### *Un document officiel?*

Le statut de document officiel est assez difficile à établir. Rien n'indique un document secret: qu'Agrippa n'ait pas eu dans l'antiquité l'écho qu'il a connu dans l'érudition depuis 170 ans est le problème de l'érudition, mais ne suffit pas à en faire un document secret dans l'Antiquité. Quel contenu aurait pu justifier un tel secret? On se le demande bien... Les itinéraires étaient publics, même le calendrier du déplacement des empereurs était publiquement affiché (SHA, Sev. Alex., 44). Seuls procèdent du secret d'État les *secreta belli*, les plans de guerre et l'horoscope de l'empereur. C'est un projet dont Auguste semble aussi singulièrement absent au vu de la documentation qu'il y est omniprésent dans l'érudition. Ses sources sont en règle générale d'un très grand classicisme. Il est indubitable qu'au milieu des auteurs régulièrement sollicités dans le débat géographique, Agrippa a introduit des données empruntées à des documents dont l'origine administrative est probable. En cela, il n'est ni le premier ni le dernier: Ératosthène les avait littéralement pillés, et Ptolémée ne s'est pas privé d'y puiser largement.

Tout plaide donc en faveur d'une interprétation strictement conforme aux renseignements fournis par Pline: Agrippa avait nourri le projet personnel d'afficher dans un monument lié à son nom

une image du monde élaborée par ses soins en vue de l'offrir au public, et il l'a fait conformément au modèle heuristique défini par Ératosthène: un traité fondant une carte.

### *Un projet d'Agrippa: de l'ara Pacis à la porticus Vipsania*

Le bronze de Bembirre nous a suggéré l'hypothèse que l'œuvre d'Agrippa a été rédigée dans un délai assez court, lors du séjour à Rome en 13. Cette hypothèse a pour elle de s'accorder mieux qu'une autre avec l'emploi du temps d'Agrippa, qui jusqu'à son retour à Rome, au printemps 13, avait été particulièrement chargé et peu propice à une telle entreprise: en 20, on le trouve en Germanie, en 19, il réorganise le réseau routier des Gaules (HURLET 1997, p. 60), et passe en Espagne où il met un terme à la guerre cantabrique au début de 18. Après un bref séjour à Rome où il célèbre les Ludi Saeculares en mai-juin 17, il part à l'automne de la même année pour l'orient, où les dédicaces permettent de suivre ses nombreux déplacements, de 16 à 14 (RODDAZ 1984, pp. 421-427; HURLET 1997, pp. 68-69). Elle s'accorde aussi mieux que la datation de 17, traditionnellement admise, avec l'état d'avancement de la partie monumentale du projet, qui paraît avoir été proche de son point de départ à la mort d'Agrippa.

L'année 13 est aussi celle où l'émergence du projet d'Agrippa prend le plus naturellement son sens non seulement dans la biographie d'Agrippa, mais encore dans un contexte historique plus global. Elle marque en effet l'apogée de la carrière d'Agrippa (HURLET 1987, pp. 74-75), ou, a tout le moins, le point de départ d'une nouvelle ascension que seule sa mort devait interrompre: alors que Caius et Lucius, adoptés par Auguste, se voient présentés aux jeux Troyens, il est conforté pour 5 ans dans ses pouvoirs de *collega imperii* d'Auguste, et reçoit à nouveau puissance tribunicienne et *imperium proconsulaire*. De Gadès à Parium en passant par la Cyrénaïque, les monnaies le célèbrent à l'instar d'Auguste.

Le projet d'Agrippa est tout le contraire d'un monument triomphal (CRESCI MARRONE 1993). Il s'intègre parfaitement de ce point de vue à la personnalité politique d'Agrippa, qui a toujours fait du triomphe l'apanage d'Auguste. Cette particularité s'inscrit également dans un contexte idéologique où l'heure est plus à la célébration et à la consolidation de la paix qu'aux chants guerriers. Après la révolte cantabrique de 20-19, la clades Lolliana de 16, l'intervention de Tibère et de Drusus dans les Alpes, et l'achèvement de la conquête des Alpes-Maritimes, aux portes mêmes de l'Italie, en 14, le census des Gaules en 13, la paix était rétablie et on se préparait à la dédicace de l'ara pacis en 13. La place qu'y occupe Agrippa (HURLET 1987, p. 75) y souligne ce rôle de second homme de l'empire, appelé par sa nouvelle mission à consolider la paix.

C'est bien dans ce contexte, général autant que personnel, propre à l'année 13, que nous paraît s'intégrer idéalement le projet d'Agrippa, et c'est dans ce cadre également qu'il se comprend non seulement comme une initiative personnelle, mais aussi comme un projet entièrement lié à sa représentation et destiné à ce titre à prendre place dans un édifice porteur de son nom. Toute l'historiographie depuis plus d'un siècle se résume à un hold-up augustéen d'Agrippa. Les précautions dont Auguste paraît s'être entouré pour achever un devoir de mémoire envers celui qu'il avait choisi d'avoir à ses côtés dans son Mausolée nous rappelle sans cesse que c'était une œuvre d'Agrippa qui devait prendre place dans un portique nommé d'après lui et offert par ses soins au peuple en application de la politique qui avait toujours été la sienne.

### *Un auteur de transition*

Agrippa occupe à l'évidence une place originale. Il est assurément un héritier de la science grecque. Il hérite d'une partie de ses sources, mais aussi de ses méthodes et de ses débats, et les

modèles hellénistiques structurent à l'évidence son projet, qu'il s'agisse des outils, des méthodes ou encore des débats. Le poids de la tradition est ici évident. Il trouve néanmoins ses limites, qui font d'Agrippa un auteur irréductible à la tradition hellénistique. L'utilisation de documents administratifs n'est pas en cause ici : elle avait des précédents chez Ératosthène lui-même. La différence majeure réside dans le parti-pris systématique de refuser les grands débats cosmologiques liés à l'insertion de la carte du monde dans son contexte global. Quoiqu'Agrippa ait mesuré une partie au moins du diaphragme de Dicéarque, il n'est pas sollicité lorsque Pline, au livre II, met en débat les dimensions de la terre habitée et propose un inventaire des mesures du même ensemble. On peut évidemment penser que Pline en est seul responsable, et que ce silence s'attachait à son dessein de construire une certaine image de l'apport de Rome à la géographie. Il est plus vraisemblable qu'Agrippa utilisait cette valeur (qu'il ne prolongeait du reste pas jusqu'au Cap Sacré) pour mesurer la Méditerranée et non pour contribuer à évaluer la masse de l'œcoumène. Agrippa paraît avoir mesuré les régions, les continents, tout cela en vue de construire l'image du monde, mais s'être entièrement désintéressé de la mesure du monde dans son ensemble, qui n'avait d'intérêt que pour la confronter à la valeur du méridien, dont la notion semble elle-même absente. Agrippa se confine à une géographie « populaire », qui répond à des questions simples : à quelle distance suis-je du bout du monde ? Où nos connaissances s'arrêtent-elles ? Les sujets sur lesquels brillait la science grecque, il les laissait simplement aux Grecs, comme Pline après lui.

#### *La réception d'Agrippa*

On est en règle générale sensible au faible écho d'Agrippa. Il convient de rester nuancé à cet égard. Il est certain que Strabon ne le cite pas, mais il ne cite pas non plus Varron, ni aucune gloire romaine. On apportera au faible écho d'Agrippa quelques nuances de taille.

C'est en règle générale toute la littérature géographique latine d'Auguste aux Flaviens qui a été largement dépourvue d'écho. Les restes de la tradition géographique après Pline, sont dans leur immense majorité hellénophones, y compris sans doute pour des raisons sociologiques qui tiennent à la place de la culture géographique comme marqueur social. Après Pline, la géographie latinophone ne retrouve un réel développement qu'avec le retour au souci de vulgarisation qui caractérise de la fin de l'Antiquité. Les sources dans lesquelles mesurer l'écho d'Agrippa sont très peu nombreuses, et ceci contribue à l'évidence au sentiment d'une faible diffusion. Par ailleurs, l'origine agrippéenne d'une citation n'est reconnaissable que chez ceux qui ont adopté des systèmes de mesures : si Pomponius Mela a utilisé Agrippa, ce qui n'est pas totalement improbable, nous ne disposons d'aucun moyen de le démontrer en l'absence de mesures corrélables, les mesures restant à ce jour la seule « signature » identifiable d'Agrippa.

Par ailleurs, on sait que d'autres sources ont pris le relais de la transmission du savoir géographique dès la fin de l'époque flavienne et Marin de Tyr, notamment les itinéraires, qui apportaient l'outil d'un renouvellement total des paradigmes de la représentation du monde. Enfin, Agrippa avait pris un parti populaire et populiste en contradiction totale avec les tendances ultérieures d'un usage social de la géographie propre à la culture de l'élite (ARNAUD 2007), où il était assurément de meilleur goût de citer les veilles gloires du monde grec qu'une source populaire, latine, rétive aux mirabilia et de surcroît fortement teintée de vulgarismes. Si l'on ajoute à cela que Pline a occupé dans la tradition latine postérieure une place qui a tendu à occulter les autres auteurs, on trouvera l'écho d'Agrippa plus important que l'on ne pourrait le penser.

À tout prendre, Agrippa n'a pas si peu cité que cela, et sa réception a en tout état de cause été supérieure à celui de Varron. Il est impossible de mesurer l'influence que nous croyons réelle, mais difficile à démontrer, d'Agrippa sur Mela, qui comme Agrippa connaît la Vistule, dont il fait la limite de l'Asie (III. 36), mais il est à peu près certain que Suétone se fonde sur Agrippa dans

sa description de la Gaule (Caes. 25). Enfin, il existe, en dehors de Pline, une seconde postérité, assurément très complexe, du même texte dont dérive Pline, et qui caractérise à la fois les deux opuscules tardifs, Orose et la carte du ms. Vat. Lat. 6018.

Il n'est pas nécessaire d'imaginer un ouvrage enfermé au plus profond du sanctuaire des archives impériales pour justifier une destinée en demi-teinte, mais trop important pour un document qui n'aurait pas été publié. Le genre qu'incarnait Agrippa brillait de ses derniers feux. Il marque on l'a vu une transition vers des genres qui ont connu leur évolution propre. Le goût de l'érudition propre aux élites du II<sup>e</sup> s. les portait plutôt vers les grandes réflexions théoriques et les *mirabilia* qui en étaient l'aliment. Le goût d'antiquaire qui caractérise l'érudition du II<sup>e</sup> s. l'a conduit à privilégier des témoignages grecs parfois anciens. Il était plus brillant de citer Hécatée et Ératosthène qu'Agrippa, et plus brillant encore d'explorer le monde et d'en rapporter une description. Agrippa était tout simplement démodé, comme l'était devenue, pour un temps, la géographie d'expression latine.

L'historiographie a tendu à dépouiller Agrippa de son œuvre géographique au profit d'Auguste pour mieux lui assurer une position centrale au sein du nouvel ordre politique et au sein de la culture géographique de l'Antiquité. Rapportée à des sources dont Auguste et l'État sont singulièrement absents, l'œuvre et le rayonnement de l'œuvre d'Agrippa nous semblent pouvoir être expliquées et analysées d'une façon beaucoup moins lourde d'hypothèses, au prix de sa relative banalisation, pour peu qu'on veuille bien la recentrer sur la personne d'Agrippa ainsi que nous y invite la documentation.

Plus que l'auteur révolutionnaire d'un système intégré de gestion de l'espace au profit de l'État, Agrippa nous semble présenter une figure de transition entre la géographie hellénistique et la géographie impériale. De la géographie hellénistique, encore incarnée par Strabon, il a conservé les méthodes, les axes directeurs, les doxographies et paradoxographies, les débats, et, pour une part majoritaire de sa documentation, les données. Il incarne un souci de maîtrise intellectuelle de l'espace particulièrement développé au sein des élites et de l'appareil d'État, dont on mesure la place croissante durant la dernière génération de la république, et les premières décennies du principat.

Par culture, Agrippa en est indubitablement l'héritier. Par choix politique, par conviction personnelle, par manière d'être, il a aussi choisi d'être le *uir rusticitati prior quam deliciis* héritier de Caton le Censeur, rétif à un excès de subtilités, qu'en a fait Pline (HN XXXV. 26): un homme simple, qui pense et s'exprime simplement et avec efficacité, mais aussi un homme soucieux d'offrir au public l'environnement culturel qui était l'apanage de l'aristocratie. Un modèle topique de l'*homo Romanus* forgé par Caton et antinomique de la Grèce. C'est sans doute là que se situe son apport et sa différence majeure, c'est là que se joue sa place originale entre géographie hellénistique et géographie impériale : refusant les spéculations du génie grec, il s'en tient aux certitudes établies, au calcul, aux hypothèses raisonnables. L'inconnu est inconnu, et n'appelle pas de développement de sa part. De là sa totale absence du livre II, de là son indifférence à des problèmes classiques tels que les sources du Nil, Thoulè ou Taprobane.

Il leur a préféré une présentation du monde articulée notamment autour des hiérarchies civiles telles qu'elles apparaissaient dans les documents publics, et fondée sur l'«histoire vraie» rêvée des grecs, que ne grevaient ni les faux-semblants du *plasma*, ni les fables du *mythos*. C'est à ce titre que Pline pouvait l'opposer aux Grecs, réservant à ceux-ci la spéculation et à celui-là les fondements nouveaux d'une connaissance géographique digne de ce nom. Rédigée sans doute rapidement et sans application particulière, elle brillait moins par l'originalité de l'image du monde que par la confiance que l'on pouvait placer en elle grâce à ce regard romain sur le monde, validé du sceau de la double autorité de l'État et de la qualité de son auteur, qui allaient bientôt trouver un soutien supplémentaire dans la caution d'Auguste.

Ce statut original a fait de Marcus Agrippa une source majeure, sinon exclusive de Pline, qui paraît lui avoir emprunté bien plus que les passages où Agrippa est cité ou que les données numé-



riques qui lui étaient spécifiques. Cette œuvre composite qui faisait la synthèse des connaissances anciennes en les enrichissant des certitudes acquises par Rome, est le reflet de préoccupations géographiques qui avaient commencé à se manifester près d'un demi-siècle plus tôt, mais transcendait la traduction des maîtres grecs pour imposer une géographie latine, sans doute visée anonymement dans le regard méprisant que lui jette Strabon dans ses premiers livres. Cette géographie du pauvre est sans aucun doute irréductible à un grand dessein impérial, mais elle n'est pas étrangère aux progrès dus aux outils statistiques et archivistiques nouveaux, et à la mise en ordre gestionnaire de l'empire. Elle est indissociable de l'idée que, par l'effet de l'administration romaine de l'oecumène, la construction de son image n'était plus de l'ordre de l'hypothèse, mais de l'assemblage de mesures certaines.

Le projet d'Agrippa est enfin indissociable d'un édifice qui portait son nom, et dont l'orbis n'était qu'un élément qui contribuait au sens global de l'édifice et en tirait son sens. Il est à ce titre associé non seulement à sa personne, mais à sa gens, qui n'est pas celle d'Auguste. Il s'intégrait dans un programme politique populaire propre à Agrippa, largement voué à la publicatio de l'art et de la culture (RODDAZ 1984, p. 246): offrir à la collectivité ce que dont les puissants gardaient le privilège privé, ainsi qu'il l'avait exposé dans un discours cher à Pline,<sup>51</sup> où il affichait clairement son intention d'arracher tableaux et statues au secret des villas pour l'offrir à tous. À l'opposé de Strabon (I. 1.16-23) qui faisait de la géographie la base culturelle de l'élite politique, Agrippa a fait descendre la géographie au cœur de la Ville et du monde pour le donner en spectacle à tous.

Mais Agrippa n'assurait pas seulement la publicatio d'une carte. Il assurait dans un portique qui portait son nom la publicatio d'un document réalisé par ses soins. Jusque là, les cartes publiques de Rome l'avaient été dans des temples, et les noms auxquels on pouvait les rattacher étaient ceux de triomphateurs. Agrippa n'a pas seulement assuré la laïcisation de la carte (CRESCI MARRONE 1993): il s'est approprié l'image du monde. La culture cartographique de son public se limitait pour l'essentiel aux formae agrorum affichées dans les mêmes contextes laïcs à l'initiative de ceux qui en avaient garanti la jouissance. L'année 13 fut celle qui vit la Victoire Auguste ouvrir la voie à la Paix Auguste, et l'empereur, seul triomphateur renouveler sa confiance à Agrippa pour gérer cette paix. Préparer l'affichage de cette carte mesurée du monde et de ses parties, c'était faire accroire qu'elle avait été possible par une mesure réelle, du type de l'arpentage, c'était afficher pour la garantir, la propriété de la terre habitée par le peuple romain, c'était afficher la position d'Agrippa conforté dans son rôle de corégent, ainsi qu'on peut le lire sur les reliefs de l'Ara Pacis.

En remettant Agrippa au centre de son projet cartographique, nous l'avons privé d'une partie de son originalité, mais aussi de la place centrale qu'une partie de l'historiographie a assigné à son oeuvre dans la construction des outils de la gouvernance et dans l'histoire de la cartographie. En le privant d'une partie de sa renommée ancienne, nous ne doutons pas de rallumer des ignes subpositos cineri doloso. Nous espérons seulement contribuer ainsi à offrir une vision alternative, plus nuancée, de la place d'Agrippa dans l'histoire de la culture géographique.

### *Bibliographie*

- ALFÖLDY, G., 2000 = Das neue Edikt des Augustus aus El Bierzo in Hispanien, «ZPE», 131, pp.177-205.  
 ALY, W., 1957 = Strabon von Amaseai; Untersuchungen über Text aufbau und Quellen der Geographika, Bonn, R. Habelt.  
 ARNAUD, P., 1989a = Pouvoir des mots et limites de la cartographie dans la modélisation géographique gréco-romaine, «Dialogues d'histoire ancienne», 15.1, pp. 9-29.  
 ARNAUD, P., 1989b = Une deuxième lecture du «bouclier de Doura-Europos». Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, (Avril- Juin 1989), pp. 373 sq.  
 ARNAUD, P., 1991 = La cartographie à Rome, thèse d'Etat dactylographiée, Université Paris 4, 1991, Lille (microfilm): Service de reproduction des thèses.  
 ARNAUD, P., 2005 = Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée, Paris, Errance.  
 ARNAUD, P., 2007 = La géographie romaine impériale, entre tradition et innovation, in La invención de una geografía de la Península Ibérica. 2. La época imperial, eds. G. Cruz-Andreotti, P. Leroux & P. Moret, Málaga-Madrid, pp. 1-31.

- BARDON, H., 1956 = Littérature latine inconnue, Paris.
- BERTHELOT, A., 1933 = L'Europe occidentale d'après Agrippa et Strabon, «Revue Archéologique», (6e sér., n°1), pp. 9-12.
- BIRKHOLZ, D., 2004 = The King's Two Maps: Cartography and Culture in Thirteenth-Century England, Londres: Routledge (UK).
- BRODERSEN, K., 1996 = Terra Cognita. Studien zur römischen Raumerfassung, Hildesheim/ Zürich/New-York, Olms.
- CALZOLARI, M., 1996 = Introduzione allo studio della rete stradale dell'Italia romana, l'Itinerarium Antonini, Rome.
- CHRISTOL, M., 1994 = Plin l'Ancien et la Formula de la province de Narbonnaise, in La mémoire perdue: à la recherche des archives oubliées, publiques et privées, de la Rome antique, ed. S. Demougin, Paris, pp. 45-63.
- COARELLI, F., 1999 = Porticus Vipsania, in Lexicon Topographicum Urbis Romae, ed. E. M. Steinby, Rome, Quasar, pp.151-3.
- COLUMBA, G. M., 1896 = La tradizione geografica dell'età romana, in Atti del II congresso geografico Italiano tenuto a Roma dal 22 al 27.9.1895, Rome, pp. 511-37.
- CRESCI MARRONE, G., 1993 = La "carta della vittoria" ecumenica, in Ecumene Augustea: una politica per il consenso, Rome, L'Erma di Bretschneider, pp. 215-22.
- CUNTZ, 1888 = De Augusto Plinii Geographicorum auctore, Diss., Bonn.
- CUNTZ, O., 1890 = Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius in den geographischen Bücher der Naturalis Historia, «Neue Jahrbuch für Philologie und Pädagogie», Suppl.,17, pp. 472-526.
- DETLEFSEN, D., 1870 = Die Geographie der Provinz Bätica bei Plinius (HN, III.6-17), «Philologus», 30, pp. 265-310.
- DETLEFSEN, D., 1872 = Die Geographie der Tarraconensischen Provinz bei Plinius (HN, III.18-30; 76-79; IV. 110-112)s, «Philologus», 32, pp. 600-668.
- DETLEFSEN, D., 1876. = Die Geographie der Provinz Lusitanien bei Plinius (HN, IV.113-118), «Philologus», (36), 111-128.
- DETLEFSEN, D., 1877 = Varro, Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius für die Geographie Spaniens, in Commentationes in honorem Th. Mommseni, Berlin, pp. 23 sq.
- DETLEFSEN, D., 1883 = Die "Maße der Erdteile" nach Plinius, Glückstadt, progr. Glückstadt.
- DETLEFSEN, D., 1884 = Untersuchungen zu den geographischen Büchern des Plinius. I. Die Weltkarte des M. Agrippa, Glückstadt.
- DETLEFSEN, D., 1885 = Die Quellen des Plinius in der Beschreibung des Pontus, «Philologus», 44, pp. 691-704.
- DETLEFSEN, D., 1886a = Das Pomerium Roms und die Grenzen Italiens, «Hermes», 21, pp. 497-562.
- DETLEFSEN, D., 1886b = Vermutungen über Varros Schrift de ora maritima, «Hermes», 21, pp. 240-265.
- DETLEFSEN, D., 1901 = Die Beschreibung Italiens in der Naturalis Historia des Plinius und ihre Quellen, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.
- DETLEFSEN, D., 1906 = Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.
- DETLEFSEN, D., 1908a = Die formulae prouinciarum eine Hauptquelle des Plinius, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.
- DETLEFSEN, D., 1908b = Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.
- DETLEFSEN, D., 1909 = Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.
- FRANSEN, V., 1836 = M. Agrippa, eine historische Untersuchung über dessen Leben und Wirken, Altona.
- GLEVE, C. E., 1909 = Die Weltkarte des Agrippa (Plin., NH, III.17), «Philologus», 68, n.F. 22, p. 318.
- GRILLI, A., 1990 = La geografia di Agrippa, in Il bimillenario di Agrippa, Gênes, pp.127-146.
- GROSS, H., 1913 = Zur Entstehungs-Geschichte der Tabula Peutingeriana, Diss. Berlin, Bonn.
- HAGENOW, G., 1931 = Untersuchungen zu Artemidors geographies Westens, Göttingen.
- HÄNGER, C., 2001 = Die Welt im Kopf. Raumbilder und Strategie im Römischen Reich, Göttingen.
- HÄNGER, C., 2007 = Die Karte des Agrippa, in Wahrnehmung und Erfassung geographischer Räume in der Antike, ed. M. Rathmann, Mayence, Ph. von Zabern, pp.137-142.
- HENRIKSON, K. E., 1956 = Griechische Büchertitel in der römischen Literatur, Helsinki.
- HURLET, F., 1997 = Les collègues du prince sous Auguste et Tibère: de la légitimité républicaine à la légitimité dynastique, Rome.
- JULLIAN, C., 1883 = Le Breviarium totius orbis de l'empereur Auguste, «Mélanges d'Archéologie et d'Histoire», 3, pp. 169-182.
- KLOTZ, A., 1906 = Quaestiones Plinianae geographicae, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.
- KLOTZ, A., 1908 = Die Insel Thia, «Hermes», 43, pp. 314-320.
- KLOTZ, A., 1930 = Beiträge zur Analyse des geographischen Kapitels in Geschichtswerk des Orosius, I.2, in Charisteria Alois Rzach, zum achtzigsten Geburtstag dargebracht, Reichenberg, pp. 120-130.
- KLOTZ, A., 1931a = Die geographischen commentarii des Agrippa und ihre Überreste.1 - Einleitung, «Klio», 24,1930-1931, pp. 38-58.
- KLOTZ, A., 1931b = Die geographischen commentarii des Agrippa und ihre Überreste. 2 - Die Bruchstücke der Commentarii, «Klio», 24, 1930-1931, pp. 386-466.
- KUBITSCHKEK, W., 1919a = Itinerar-Studien, von Wilhelm Kubitschek ... Mit 5 Abbildungen im Texte. Vorgelegt in der Sitzung am 4. juli 1917, Vienne, A. Hölder.
- KUBITSCHKEK, W., 1919b = Karten, in RE, X.2, Stuttgart, 2100-2112.
- LÓPEZ BARJÀ, P., 2000 = La provincia Transduriana, in El edicto del Bierzo. Augusto y el Noroeste de Hispania, eds. F.-J. Sánchez-Palencia & J. Mangas León, Fundacion Las Medullas, pp. 31-46.
- MANNERT, K., 1793 = Res Traiani imperatoris ad Danubium gestae ... Addita est dissertatio de Tabulae Peutingerianae aetate, Nürnberg, I.F. Frauenholz.
- MANNERT, K., 1799-1823 = Geographie der Griechen und Römer aus ihren Schriften dargestellt.
- MANNERT, K., 1824 = Tabula Itineraria Peutingeriana, Leipzig.
- MOMMSEN, T., 1851 = Über die Unteritalien betreffenden Abschnitte der ravennatischen Kosmographie, «Berichte über die Verhandlungen der Königlich Sächsischen Gessellschaft der Wissenschaften zu Leipzig, philologisch-historische Classe», 3, pp. 80-117.
- MOREAU, P., 1888 = Comptes-rendu de Cl. Nicolet, Inventaire du monde, Paris, 1988, «Revue des Études Latines», 66, p. 336.
- MOTTE, A. F., 1872 = Étude sur Marcus Agrippa, Gand.
- MOYNIHAN, R., 1986 = Geographical Mythology and Roman Imperial Ideology, in The Age of Augustus, ed. R. Winkes Louvain-la-Neuve/Providence, pp. 149-157.
- MÜLLENHOFF, K., 1856 = Über die Weltkarte und Chorographie des Kaiser Augustus, Kiel.

## TEXTE ET CARTE DE MARCUS AGRIPPA

- MÜLLENHOFF, K., 1875 = Über die römische Weltkarte, «Hermes», 9, pp. 182-195.
- MÜLLENHOFF, K., 1892a = Über die römische Weltkarte, in *Deutsche Altertumskunde*, ed. K. Müllenhoff Berlin, pp. 298-311.
- MÜLLENHOFF, K., 1892b = Über die Weltkarte und Chorographie des Kaiser Augustus, in *Deutsche Altertumskunde*, ed. K. Müllenhoff Berlin, pp. 212-298.
- NICOLET, C., 1988a = De Vérone au Champ de Mars: Chorographia et carte d'Agrippa, «MEFR(A)», (100), pp. 127-138.
- NICOLET, C., 1988b. *L'inventaire du Monde*, Paris, Fayard.
- NICOLET, C. & P. GAUTIER-DALCHÉ, 1987 = Les «quatre sages» de Jules César et la «mesure du monde» selon Julius Honorius: réalité antique et tradition médiévale, «Journal des Savants», (Oct.-déc. 1987), pp. 182 sq.
- NISSEN, H., 1883 = *Italische landeskunde*, I. Land und Leute, Berlin.
- OEHMICHEN, G., 1873 = De M. Varrone et Isidoro Characeno C. Plinii in libris chorographicis auctoribus primariis, Diss. Leipzig.
- OEHMICHEN, G., 1880 = *Plinianische Studien*, Erlangen.
- OREJAS, A., I. SASTRE, F.-J. SÁNCHEZ-PALENCIA & D. PLÁCIDO, 2000 = El edicto de Augusto del Bierzo y la primera organización romana del Noroeste peninsular, in *El edicto del Bierzo. Augusto y el Noroeste de Hispania*, eds. F.-J. Sánchez-Palencia & J. Mangas León, Fundacion Las Medullas, pp. 63-112.
- PAIS, E., 1886 = *Straboniana: contributo allo studio delle fonti della storia e dell' amministrazione romana*, Turin.
- PALLU DE LESSERT, C., 1909 = *L'œuvre géographique d'Agrippa et d'Auguste*, «Mémoires de la société nationale des antiquaires de France», 68, pp. 215-98.
- PARTSCH, J., 1875 = Die Darstellung Europas in dem geographischen Werke des Agrippa, *Breslauer Habilitationschr.*, Breslau.
- PETERSEN, C., 1849 (1853) = Die Cosmographie des Kaisers Augustus und die Commentarien des Agrippa, «Rheinisches Museum für Philologie», 8, pp. 161-210; 377-403.
- PETERSEN, C., 1850 (1854) = Die Cosmographie des Kaisers Augustus und die Commentarien des Agrippa, «Rheinisches Museum für Philologie», 9, pp. 85-106; 422-50.
- PHILIPPI, F., 1876 = *De tabula Peutingeriana accedunt fragmenta Agrippae geographica*. Diss. Bonn, C. Georg.
- PHILIPPI, F., 1880 = Zur Rekonstruktion der Weltkarte des Agrippa, Diss. Marburg.
- POTHECARY, S., 2002 = Strabo, the Tiberian author: past, present and silence in Strabo's Geography, «Mnemosyne», 55, 4, pp. 387-438.
- PRONTERA, F. (ed.) 2003 = *Tabula Peutingeriana: le antiche vie del mondo*, Florence, L.S. Olschki.
- PRONTERA, F., 2006 = Geografia e corografia: note sul lessico della cartografia antica, «Pallas», 72, pp. 75-82.
- RIESE, A., 1878 = M. Vipsani Agrippae fragmenta ad Chorographiam spectantia, in *Geographi Latini Minores*, ed. A. Riese, Heilbronn, Henninger, pp. 1-8.
- RITSCHL, F., 1842 = Die Vermessung des römischen Reiches unter Augustus und die Cosmographie des sogenannten Aethicus (Julius Aethicus), «Rheinisches Museum für Philologie», 1, pp. 481-523.
- RODDAZ, J.-M., 1984 = Agrippa, Rome.
- RUSSO, M. R., (1999) = Porticus Europae, in *Lexicon Topographicum Urbis Romae*, ed. E. M. Steinby, Rome, Quasar, pp. 121-122.
- SALLMANN, K. G., 1971 = Die Geographie des ältern Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro, Berlin/New-York.
- SCHNABEL, P., 1935 = Die Weltkarte des Agrippa als wissenschaftlichen Mittelglied zwischen Hipparch und Ptolemæus, «Philologus», 90, pp. 405-440.
- SCHWEDER, E., 1876 = Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus, I, Kiel.
- SCHWEDER, E., 1878 = Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus. II: Die Chorographie des Augustus als Quelle der Darstellungen des Mela, Plinius und Strabo, Kiel.
- SCHWEDER, E., 1879 = Die Konkordanz der Chorographien des Mela und Plinius, Progr. Kiel, Kiel.
- SCHWEDER, E., 1883 = Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus, III, Kiel.
- SCHWEDER, E., 1888 = Über die gemeinsame Quelle der geographischen Darstellungen des Mela und des Plinius, «Philologus», 46, pp. 276-321.
- SCHWEDER, E., 1892 = Weltkarte und Chorographie des Kaisers Augustus, «Neue Jahrbuch für Philologie und Pädagogie», 145-146, pp. 276-321.
- SCHWEDER, E., 1893 = Über den Ursprung und die ältere Form der Peutingerschen Tafel, «Neue Jahrbuch für Philologie und Pädagogie», 147, p. 504.
- SCHWEDER, E., 1895 = Über die Weltkarte und Chorographie des Kaisers Augustus. II: die römische Chorographie als Hauptquelle des Mela und Plinius, «Philologus», 54, pp. 528-559.
- SCHWEDER, E., 1897 = Über die Weltkarte und Chorographie des Kaisers Augustus. II: die römische Chorographie als Hauptquelle des Mela und Plinius (2), «Philologus», 56, pp. 130-162.
- SCHWEDER, E., 1903 = Über den Ursprung und die ursprüngliche Bestimmung des sogenannten Strassennetzes der Peutingerschen Tafel, «Philologus», 62, pp. 357-387.
- STAHL, W., 1955 = By their Maps, You shall know them, «Archaeology», 8, pp. 146-155.
- STEINBRÜCK, O., 1909 = Die Quellen Strabos im fünften Bücher seiner Erdbeschreibung., Diss. Halle.
- STIEHLE, R., 1856 = Der Geograph Artemidoros von Ephesos, «Philologus», 11,2, pp. 193-244.
- TROUSSET, P., 1993 = La «Carte d'Agrippa»: nouvelle proposition de lecture, «Dialogues d'histoire ancienne», 19,2, pp.137-157.
- UHDEN, R., 1933 = Zur Überlieferung der Weltkarte des Agrippa, «Klio», 26, pp. 275 sq.
- WEBER, E., 1976 = *Tabula Peutingeriana, Codex Vindobonensis 324*, Graz.
- Wiseman, T. P., 1979 = Strabo on the Campus Martius, LCM, (4.7), pp.129-134.
- WISEMAN, T. P., 1987 = Strabo on the Campus Martius, in *Roman Studies*, ed. T. P. Wiseman, Liverpool, pp. 161-166.
- WOLSKA-CONUS, W., 1973 = Deux contributions à l'histoire de la géographie: II. La carte de Théodose II: sa destination, «Travaux et Mémoires», 5, pp. 274-279.

## Note

<sup>1</sup> La date de la rédaction de l'œuvre géographique d'Agrippa, entre 19 et 12, qui se transmet d'érudit en érudit sans que l'on en retienne précisément l'origine, résulte précisément de la datation consulaire supposée de cette mesure du monde (Müllenhoff 1875, p. 184). Elle n'a donc de crédibilité que pour autant que l'on ajoute foi à cette mesure du monde et à son lien avec l'entreprise d'Agrippa.

<sup>2</sup> L'identification se fonde sur l'insertion par Pline (HN III. 37) au terme d'une énumération empruntée à l'un de ces documents, la mention: *Adiecit formulae Galba Imperator ex Inalpinis Avanticos atque Bodionticos, quorum oppidum Dinia, qui a fait croire que tout ce qui précédait était tiré de la formula. Comme l'ont montré les documents du théâtre d'Aphrodisias, il s'agit d'une expression consacrée pour signifier: intégrer au champ de compétences du gouverneur. On remarque en outre dans les listes considérées comme la formula des communautés qui, à en croire les documents d'Aphrodisias, en étaient exclues. L'identité du document est donc à revoir. Son existence et sa structure ne sont en revanche pas en cause.*

<sup>3</sup> Nous ne comptabilisons pas ici les fragments conçus comme le catalogue des pensées, valeurs et opinions d'Agrippa, mais les seuls passages de Pline où Agrippa est nommé.

<sup>4</sup> Même remarque sur le fleuve Aeminius Oblitiois antiquus dictus multumque fabulosus opposé aux mesures de Varron (HN IV. 115), dans un périple côtier qui a de bonnes chances d'être une partie des valeurs qui ont permis le calcul des mesures d'Agrippa données en IV. 118 (mesures de la Lusitanie, périmètre de l'Ibérie depuis les deux caps des Pyrénées, cf. Klotz)

<sup>5</sup> *orbi A.E1.D.R: urbi E*. Il n'y a pas lieu de corriger le texte des manuscrits, ni de surestimer le sens de ce jeu de mots assez banal.

<sup>6</sup> Par ex. Cod. Théod., II.7.2.1 ; II.8. 18 ; II.10.2 ; VI.22.2 ; VI.23.4.2 ; XI. 27 etc...

<sup>7</sup> «ZPE» 55 (1984), p. 75, fgt II, col. b., l. 11 sq.

<sup>8</sup> *Divisio orbis terrarum*; la *Demensuratio prouinciarum* est désignée par l'explicit comme *Epitome totius orbis*.

<sup>9</sup> Sur ces points, cf. F. HINARD, C. Sosius et le temple d'Apolon, «Kentron», 8, 2, 1992, pp. 57-72.

<sup>10</sup> Dion, LV.8.3. Sur les différentes hypothèses de localisation cf. COARELLI (1999), pp. 151-3. Aucune n'est pleinement satisfaisante. L'édifice était assez important pour loger une légion (Tac., Hist., I.31; Put., Galba 25.9)

<sup>11</sup> KLOTZ 1931, pp. 392-3, fgt 6, y rajoute HN IV. 121.

<sup>12</sup> Tac., Hist., I. 31 ; Vipsania in porticu; Martial, IV. 18.1-2: *Vipsaniis (...) columnis*. Mais dans les deux cas, il s'agit d'une disjonction retenue pour son effet littéraire.

<sup>13</sup> HN VI 136: *pars eius maxime inuia uocatur ab oppido Arabiae claudente regna ea, de quo dicemus exposita prius M. Agrippae sententia*. Suivent les mesures de l'ensemble *Media Partia Persis* et de la Mésopotamie, c'est-à-dire de l'empire parthe, selon Agrippa (137), et une longue notice historique que clot le passage qui nous intéresse (138-139).

<sup>14</sup> L'utilisation de la forme *Pelorus* contre la forme *Pelorias* en serait selon Klotz un trait. Qu'Agrippa ait utilisé cette forme ne fait guère de doutes, car Pline utilise aussi la forme *Pelorias*. Qu'elle ait été propre au seul Agrippa est en revanche plus difficile à poser en principe.

<sup>15</sup> Riese 1878, p. 5, note 25: *unde efficitur ut totum locum ex Agrippa, non ut plerique putant ex Polybio desumptum esse neque hic tam barbara hic tam barbara nominum forma utitur*.

<sup>16</sup> Suétone, Caes., 25: *Omnem Galliam, quæ saltu Pyrenæo Alpibusque et monte Cebenna, fluminibus Rheno et Rhodano continetur, patetque circuitu ad bis et tricies centum m.p.* Ce passage est à comparer à HN IV. 105 (= 7K. = 23R. = Detlefsen 1906, p. 41 = Partsch 1875, p. 31- : *Agrippa Galliarum inter Rhenum et Pyrenæum atque oceanum ac montes Cebennam et Jures,*

*quibus Narbonensem Galliam excludit, longitudinem CCCCXX, latitudinem CCCXIII computavit., à Dv, 7: Gallia Comata cum insulis Britannicis finitur ab oriente flumine Rheno, ab occidente < saltu > Pyrenæo, a septentrione oceano, <a> meri<di>e flumine Rhodano et montibus Cebennicis. Longitudo m.p. DCCCXXVIII, latitudo CCLXIII (VY: CCCLXIII D) et à Dm, 20: Gallia Comata finitur ab oriente flumine Rheno, ab occidente saltu Pyrenæo, a septentrione oceano, a meridie <Gallia Narbonensi.....>.*

<sup>17</sup> HN V.3.8, C 236, mais T.-P. WISEMAN 1979, pp. 129-131 = 1987, pp. 162-163 pense que l'expression *ajillo pedivon* de Strabon où, à la suite de Chr. Hülsen, (RE I.1 [1893], 898) beaucoup voyaient le *Campus Agrippæ* et les alentours de la *porticus Vipsania* vise en réalité une zone située au Sud-Ouest du Champ de Mars, à proximité du *Circus Flaminius*, dans une zone comprise entre le théâtre de Balbus et l'Europe d'Agrippa.

<sup>18</sup> HN IV. 81 = Dv 14 = Dm 8 = 21 K. = 18 R. ; Dv 11 = Dm 19 = 17 K. = HN IV. 96 (ce dernier sans mention de la *Vistule*, mais citant Agrippa) ; HN IV. 81 = Dv 14 = Dm 8 = 21 K. = 18 R.

<sup>19</sup> C'est le cas en Sicile avec l'utilisation explicite de la *via Valeria* – comme chez Agrippa du reste, mais avec des valeurs différentes – mais aussi autour du *Gargano* (Sallmann, p. 255)

<sup>20</sup> Strabon V.2.7, C 224 donne le texte suivant : *Μήκος δὲ τῆς νήσου ὁ χωρογράφος μίλια ἑκατὸν ἐξήκοντα, πλάτος δὲ ἑβδομήκοντα. Σαρδόνας δὲ μήκος μήκος διακόσια εἴκοσι, πλάτος δὲ ἐνενηκόντα ὀκτώ (78)*. Pline (HN III. 80) donne en longueur CL milles (= 1200 st.) et en largeur L (400 st.). Artémidore donne en longueur «la moitié de la Sardaigne» (Agathémère, 20), soit 2200: 2 = 1100 stades = 137,5 milles. Les opuscles

<sup>21</sup> V.2.7, C 224 = 11 K. = 5 R. = DETLEFSEN 1906, p. 62 = PARTSCH 1875, p. 45; ARNAUD 1991, pp. 1082-1083.

<sup>22</sup> la leçon LXXX retenue par les éditeurs est donnée par deux mss seulement: elle est généralement retenue pour sa parenté avec les LXVII milles que donne Pline, HN, III. 84 pour le côté méridional de l'île. Cet exemple nous montre la difficulté de travailler aujourd'hui sur des textes fixés par des choix d'éditeur qui reposent précisément sur l'historiographie du sujet et donc sur une certaine idée des liens entre les auteurs.

<sup>23</sup> HN III. 86 = 13 K. = 8 R. = DETLEFSEN 1906, p. 63 = PARTSCH 1875, p. 50; cf. ARNAUD 1991, pp. 1085-1087; 1169-1175: *Sicilia circuitu patens, ut auctor est Agrippa, DCXVIII*

<sup>24</sup> HN III. 87 = 13 K. = 8 R.: *Inter se autem promuntoria ac latera distant his spatiis : terreno itinere a Peloro Pachynum CLXXVI, inde Lilybaeum CC, unde Pelorum <C>CXLI. La distance de Pélore à Pachyne est celle que l'on trouve chez Martianus Capella, les manuscrits donnant CLXXXVI. La *Demensuratio* donne CLXXXVII. La distance de Lilybée à Pélore a été corrigée par Mayhoff. On ne sait si la mention d'Agrippa en III. 86 suppose que tout ce qui suit jusqu'en III. 87. Les distances que l'on trouve dans l'intervalle, dont deux au moins ont été converties à partir de stades, ont été arrondies à 10 milles, alors qu'Agrippa arrondit d'ordinaire à 10 milles. Elles ne remontent pas aux sources dont disposait Strabon, notamment Artémidore.*

<sup>25</sup> Les seules attributions explicites sont la somme (4740) et la distance Lilybée-Pélore, attribuées à Timosthène. Les autres valeurs sont attribuées par Stiehle (1856, p. 209) à Artémidore (fgt 50). La somme globale (4.740) ne coïncide pas avec celle des valeurs particulières (4.660), ce qui signifie peut-être qu'Agathémère a mêlé plusieurs sources sans refaire le comput. Les éditeurs ont alors sans doute eu tort de corriger l'une ou l'autre des valeurs.

<sup>26</sup> Les manuscrits donnent 1140 en toutes lettres. Ces 20 stades ont été rajoutés par les éditeurs pour parvenir au total indiqué par Diodore. On préférerait le rajouter entre Pélore et Pachyne où l'on trouverait la même valeur que chez Posidonius.

<sup>27</sup> La série de Strabon présente une lacune entre l'*Akragan-tinôn emporion* et *Camarine*. Le total minimal est de 165 milles, auxquels il faut ajouter au moins une section de 20 milles. Le total de 40 milles, soit deux lacunes a été retenu pour correspondre au

TEXTE ET CARTE DE MARCUS AGRIPPA

mieux avec la donnée d'Agrippa

<sup>28</sup> Depuis Messene. Les manuscrits donnent 35 milles.

<sup>29</sup> Largeur de la Dacie (Dm 8, Dv 14); longueur de la Sarmatie (Dm 9 = Dv 15 = HN IV. 91 citant Agrippa); longueur de la Syrie (Dm 4 = Dv 19).

<sup>30</sup> HN III. 96 = 42 K. = 10 R.; HN IV. 60 = 62 K. = 15 R.;

<sup>31</sup> HN III. 16 = 4 K. = 3 R.; HN III. 150 = 47 K. = 13 R.; HN IV. 81 = 21 K. = 18 R.

<sup>32</sup> HN III. 37 = 9 K. = 4 R.; HN IV. 83 = 52 K. = 19 R.; au passif: HN IV. 78 = 50 K. = 17 R.; HN IV. 91 = 22 K. = 20 R.

<sup>33</sup> HN III.86 = 13 K. = 7 R.

<sup>34</sup> HN IV. 102 = 8 K. = 22 R.

<sup>35</sup> HN VI. 196 = 29 K. = 2 R. ; HN III. 8 = 3( K = 2 R.

<sup>36</sup> HN IV. 45 = 50 K = 14 R. (Agrippa est opposé à alii)

<sup>37</sup> HN IV. 77 = 49 K. = 16 R. (Artémidore a été évoqués avec ce verbe, qui est resté sous entendu pour Agrippa et Mucien)

<sup>38</sup> Il.140: L. Piso, grauis auctor; 169: Nepos auctor est (voyage d'Eudoxe); 217 (Pythéas sur les marées); III.51: Caton; 70: Antias; 86: Agrippa; 95: patet LXXXVI, ut auctor est Varro; 98: Caton; 108: Gellianus; 116: Boi; 124: Cato; 130: Caton; 131: L. Piso; 142: M. Varro; 152: Callimachus; IV. 62: Varro; 77: Polybe; 77: Varro; 115: Varro; 5.12: grauis auctor contre les fausses assertions; 128: Mucien; 6.38: M. Varro; VI.39: Agrippa; 6. 69: Baeton; 128: Claude César; 199: Éphore. Indique que dans un débat, Pline a choisi une autorité contre d'autres. Presque uniquement réservé à des romains, rarement à des autorités grecques

<sup>39</sup> Verbe utilisé 46 fois dans les ll. 8-11 et 42 dans les ll. 12-19.

<sup>40</sup> HN V.25 = fgt 35 K = DETLEFSEN 1906, p. 45: qua cognitum est, sans attribution (Numidia et Africa); les valeurs sont reprises par Dv 25 et Dm 26, sans cette mention; HN V. 38 = fgt 34 K = DETLEFSEN 1906, p. 45: qua cognitum est, sans attribution, mais la valeur est attribuée à Agrippa en HN VI. 209. L'expression n'est reprise ni par Dm, ni par Dv; HN VI. 37 = 23 K. = 30 R. = DETLEFSEN 1906, p. 51. qua cognitum est attribuée à Agrippa et reprise par Dm 6; HN IV.91 = 22 K. = 20 R. = DETLEFSEN 1906, p. 37 = Partsch 1875, p. 73. Les valeurs sont attribuées à Agrippa, mais l'expression qua cognitum est n'apparaît que dans Dm 9; HN IV. 81 = 21 K. = 18 R. = DETLEFSEN 1906, p. 34 = Partsch 1875, p. 73. Les valeurs sont attribuées à Agrippa, mais l'expression qua cognitum est n'apparaît que dans Dm 8, tandis que Dv 14 donne qua cognoscitur.

<sup>41</sup> La journée de navigation de 800 stades correspond à une unité latine de 100 milles qui paraît avoir été particulièrement en vogue au II<sup>e</sup> s. av. J.-C. Elle caractérise l'essentiel des données côtières recueillies entre les côte méditerranéennes de la Bétique et la limite septentrionale des campagnes de Brutus le Callaïque, cf. ARNAUD 2005, pp. 81-83; 2007).

<sup>42</sup> HN III. 8 = Riese 3: Oram (baeticae) in uniuersum poenorum existimauit Agrippa.

<sup>43</sup> Sans attribution: la valeur de 456 mille pas retenue par Klotz a été calculée par l'addition des distances compilées à partir de l'itinéraire côtier décrit par Pline HN V. 39 entre le Catabathmus et la basse-Égypte. Ces valeurs ne correspondent en rien à celle données par Dv 20 et Dm. 28.

<sup>44</sup> DETLEFSEN 1906, p. 45. HN V. 25, qui donne la longueur et la largeur de la Numidie et de l'Afrique de l'Ampsaga à la petite Syrte

<sup>45</sup> Imp(erator) · Caesar · Divi · fil(ius) · Aug(ustus) · trib(un)icia · pot(estate) · / VIII · et · pro-co(n)s(ule) · dicit · / Castellanos · Paemeiobrigenses · ex · / gente · Susarrorum · desciscentibus · / ceteris · permansisse · in officio · cog/novi · ex omnibus · legatis · meis · qui · / Transdurianae · provinciae · prae/fuerunt · itaque · eos · uniuersos · im/munitate · perpetua · dono · quosq(ue)

/ agros · et quibus · finibus · possede/runt · Lucio · Sestio · Quirinale leg(ato) · / meo · eam · provinciam · optinente{m} · / eos · agros · sine · controversia · possi/dere · iubeo /<sup>15</sup> Castellanis · Paemeiobrigensibus · ex / gente · Susarrorum · quibus · ante · ea · / immunitatem · omnium · rerum · dede/<sup>18</sup> ram · eorum · loco · restituo castellanos / Aliobrigiacinos · ex gente · Gigurro/rum · volente · ipsa · civitate · eosque /<sup>21</sup> castellanos · Aliobrigiacinos · om/ni · munere · fungi · iubeo · cum · / Susarris · /<sup>24</sup> Actum · Narbone · Martio · / XVI · et · XV · k(alendas) · Martias · M(arco) · Druso · Li/bone · Lucio · Calpurnio · Pisone /<sup>27</sup> co(n)s(ulibus) ·

<sup>46</sup> El., IV.3.37: et disco, qua parte fluat vincendus Araxes./ (quot sine aqua Parthus milia currat equus;/ cogor et e tabula pictos ediscere mundos,/ qualis et haec docti sit positura dei,/ quae tellus sit lenta gelu, quae putris ab aestu,/ uentus in Italiam qui bene uela ferat.

<sup>47</sup> Eumène, Pro rest. Schol. = Paneg. Lat. IX, 21.3; An., Divisio orbis terrarum, 27; Julian. Imp., Epist. 10 Bidez

<sup>48</sup> Julian. Imp., Epist. 10 Bidez.

<sup>49</sup> Diog. Laërt., V. 51.; Eumène, Pro rest. Schol. = Paneg. Lat. IX, 21.3.

<sup>50</sup> Ptol., Geogr., 1.1.5, qui rattache la chorographie à l'art du peintre et l'oppose à la cartographie schématique, réduite à des lignes et à des symbols, propre à la géographie qu'il appelle de ses vœux. Cf. aussi ID., 8.1.2-4 et ARNAUD 1989.

<sup>51</sup> HN XXXV.26: Extat certe eius (sc. M. Agrippae) oratio magna et maximo ciuium digna de tabulis omnibus signisque publicandis, quos fieri satius fuisset quam in uillarum exilia pelli.